16835 Suff. 59778/B

BRITISH MEDICAL
ASS

Withdrawn
from stock

BRITISH MEDICAL ASSOCIATION

BRITISH MEDICAL ASSOCIATION

MÉDECINE

A L'ARMÉE D'ESPAGNE,

EN 1808, 1809 ET 1810.

PAR L. J. M. LIXON,

EX-MÉDECIN DES CAMPS ET ARMÉES,

FAISANT FONCTION DE PRINCIPAL DANS L'ARRONDISSEMENT DU ROYAUME DE NAVARRE.

Scribo fide medicâ probâque pietate, qui meliora habet, eodem det animo.

PARIS,

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1814.

LETTRE

A M. GODARD,

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DU LIS,

ANCIEN CHIRURGIEN-MAJOR

DU RÉGIMENT DE LA REINE INFANTERIE DE LIGNE, etc.

MON CHER CAMARADE,

L'amitié qui nous unit depuis long-temps, a sa source dans un sentiment pur, au-dessus de tout événement; rien n'est capable de l'affoiblir. Dès que je vous revis après avoir été dans une longue inquiétude occasionnée par le défaut de vos nouvelles depuis que vous étiez à la grande-armée; dès que j'appris que vous étiez remplacé dans le régiment de la Reine, dont vous n'auriez jamais dû sortir qu'avec un grade supérieur, et que vous l'étiez par

un jeune homme qui compte peut-être moins de mois de service, que vous d'années, mon désir eût été de vous dédier ce premier ouvrage que j'offrois au public, pour vous donner une nouvelle preuve de mon attachement. C'est en pareille conjoncture que ces preuves renouvelées deviennent et plus précieuses et plus touchantes. Je me rappelle toujours avec admiration, que M. Lefèvre, père de Mme Dacier, dédia à Pelisson, pendant qu'il étoit à la Bastille, son Lucrèce et sa traduction du Traité de Plutarque sur la Superstition. Je n'ai plus de mémoire, que pour ces exemples rares qui honorent l'humanité. Un Mécène dans les fers est peut-être un trait unique dans l'histoire de la littérature. Cependant, si vous l'aviez voulu, je n'aurois pas choisi le mien parmi ceux qui sont portés sur les ailes de la fortune. Mon cher camarade, si la justice a rompu sa balance en votre défaveur, sachez que vous n'avez fait qu'entrer plus avant dans mon cœur, et cette assurance seroit un adoucissement à toute impression fâcheuse, si toutefois vous en aviez été susceptible. J'aurois, au reste, bien plus à me plaindre que vous, et nous ne nous plaignons pas plus l'un que l'autre. Mais pour moi, si j'ai été persécuté avec acharnement, si j'ai été cruellement poursuivi par la passion la plus hideuse, c'étoit dans un temps où tout fonctionnaire probe devoit s'y attendre à chaque instant.

Aujourd'hui, ce n'est sans doute point la faute du Roi, si les sages dispositions de justice distributive qu'il a manifestées, tendantes à conserver les plus anciens serviteurs, ne sont pas toujours exécutées ; c'est que tout est encore dans le chaos, c'est qu'on lui donne le change, c'est qu'on a un but caché pour perpétuer les abus.

On veut consacrer les extravagances de Buonaparte, extravagances qu'on est bien convaincu qu'il n'auroit jamais voulu payer lui-même. Il est encore un trop grand nombre de fonctionnaires du premier ordre qui regrettent davantage ce qui n'est plus, qu'ils ne sont sincèrement attachés au gouvernement légitime ; il en est encore trop qui, par habitude, regardent la violation du droit d'autrui, lorsque cela leur convient ou que cela convient à leurs protégés, comme une chose toute naturelle ; il en est encore trop qui, tout en la voyant cette violation, y prêtent peu d'attention pour la réparer ; il en est encore trop qui préfèrent le vice aux attraits de la vertu. Sous le gouvernement de l'usurpateur, la plupart des hommes en place pensoient à la manière de nos sénateurs : dès qu'ils pouvoient augmenter leurs richesses, tout alloit pour le mieux ; plus on approchoit de toute perfection. Ainsi, leur passage a été marqué par une succession effroyable de maux. On avoit tout dit alors quand on avoit répondu à celui qui signaloit un abus, une injustice

grave : Ce n'est pas notre faute, nous ne pouvons rien ; à celui qui se plaignoit du despotisme : Prenez garde, vous vous exposez. Quoi de plus commode pour l'indolence et la lâcheté ! Que faisiez-vous donc là ? Cette malheureuse France que vous deviez représenter, ne vous payoit donc si cher que pour que vous la trahissiez, pour que vous consommiez sa perte, pour que vous acheviez de la déshonorer aux yeux de l'univers ?

On ne passe pas facilement d'un extrême à un autre, surtout d'un extrême désordre à un ordre parfait, ni du règne de toutes les corruptions à celui d'une saine morale. A cette époque désastreuse qu'il faudroit effacer de nos annales, si ce n'étoit pour la honte de ceux qui l'ont amenée, les militaires qui étoient forcés de quitter le service, étoient ordinairement mal récompensés. Ils sont traités si généreusement aujourd'hui, que si quelqu'un pouvoit s'en plaindre, ce ne pourroit être que les contribuables. Ainsi, mon cher Godard, vous avez une perspective assez agréable quant à votre retraite, et c'est une consolation.

Pour en venir à l'ouvrage que je vous envoie, j'y traite par occasion de l'état actuel de la médecine dans notre pays, et de la manière dont elle y est exercée. On s'est senti du bouleversement amené par la révolution, jusque dans l'art de guérir. Après de longues et mûres réflexions sur cette matière,

réflexions basées sur l'expérience, je crois être autorisé à penser, qu'il ne faudroit qu'un chef dans un hôpital militaire, afin d'éviter l'anarchie et la confusion inévitables dans une maison où il y a plusieurs maîtres, et afin qu'il y eût un centre nécessaire d'action établi sur la raison et la capacité. En conséquence, je désirerois que ce chef qui réuniroit tous les pouvoirs, qui accorderoit toutes les places au mérite, fût autant versé que possible dans l'art de guérir, parce que c'est uniquement pour rétablir la santé que ces établissemens sont institués, et qu'il ne faut jamais perdre de vue ce seul et unique but. Ainsi, plus le médecin directeur-général d'un hôpital auroit de connoissance et d'expérience en médecine militaire, et plus l'hospice qu'il dirigeroit en retireroit de fruit.

Quoi qu'il en soit de mon opinion à cet égard, je n'en persiste pas moins à être très convaincu, que, loin de réunir toutes les branches de la médecine pour les faire pratiquer par un seul et même individu, il seroit plutôt avantageux de les subdiviser encore, surtout au civil. Cela seroit beaucoup plus conforme, ce me semble, aux intérêts du malade et aux progrès de l'art, chose qu'il faudroit consulter avant sa propre satisfaction. Si je ne me trompe, je suis ici d'accord avec l'expérience et la saine raison, autant que ceux qui soutiennent la thèse contraire par philautie s'en écartent. En effet,

quant à la médecine externe, ne voyons-nous pas des opérateurs fameux exceller l'un dans l'opération de la cataracte, l'autre dans l'opération de la taille? etc. etc. Dans la médecine interne, ne voyons-nous pas, n'avons-nous pas vu des praticiens célèbres être plus profonds dans l'une ou l'autre maladie: par exemple, Torti, Werlof, dans les fièvres intermittentes; Swedior, Hunter, dans la syphilis; Corvisart, dans les maladies du cœur et de la poitrine; Alibert, dans les maladies de la peau; Portal, dans les maladies du foie? etc.

Les rapports que vous trouverez dans cette collection sont à peu près les mêmes que j'envoyois, à l'exception que j'en ai lié quelques-uns ensemble, et que j'ai retranché la trop grande répétition des désordres observés, répétition qui auroit pu amener le dégoût et l'ennui.

D'après les renseignemens qui m'ont été donnés, les constitutions maladives que je présente étoient, à peu de chose près, celles de toute l'armée.

Electrisé par le retour des descendans toujours plus chéris d'Henri IV, j'avois pensé dédier cet opuscule à S. A. R. Charles-Philippe de France, Monsieur. Je lui avois écrit pour obtenir son agrément, et n'ai point reçu de réponse. Afin de vous communiquer les sentimens que j'éprouve et les différentes manières dont j'ai été affecté, dans les grandes circonstances que nous venons de parcou-

rir, j'imagine ne pouvoir mieux faire, que de vous faire part de ce que je voulois lui dire, dans cet hommage que mon cœur lui destinoit : sans doute, l'idée ne m'en seroit jamais venue, s'il avoit toujours été heureux!

MONSEIGNEUR,

« Votre Altesse Royale pardonnera peut-être à » mon cœur l'erreur de mon esprit, si je lui pré- » sente un ouvrage qui n'est pas digne de lui être » offert, en faveur des délicieuses émotions dont j'ai » été énivré, de cet attendrissement, de ce charme, » de cette admiration, de ce merveilleux étonne- » ment qui occupoient tous mes sens, lorsque, pour » la première fois, j'ai vu reparoître au milieu de » nous, en votre auguste personne, un si précieux » rejeton de cette branche antique des Bourbons, » illustre par sa gloire, illustre par ses malheurs, » plus illustre par ses vertus.

» Qu'elle étoit belle, qu'elle étoit touchante, » qu'elle étoit consolante, votre entrée dans la » capitale, au sein d'un peuple immense, qui n'étoit » plus celui qui fut tant égaré, pendant le temps d'une » si affreuse, d'une si horrible révolution, mais un » peuple corrigé qui regrettoit vivement les erreurs » inouïes dans lesquelles on l'avoit plongé en abu- » sant lâchement de sa facilité, mais un peuple qui » ne formoit plus qu'une famille attendrie, soumise,

» fidèle et pleine d'amour, se précipitant partout sur
» vos pas! Qu'il étoit beau ce jour, ce jour mille
» fois heureux qui vint combler tous les vœux,
» faire renaître toutes les espérances chez une na-
» tion qui vivoit depuis si long-temps sans espoir!
» Que dis-je faire renaître? N'est-il pas leur com-
» plément à toutes, ce jour de bénédiction qui hu-
» mectoit nos paupières d'un plaisir inconnu,
» chaque fois que nous pouvions contempler ces
» traits chéris, image vivante qui rappelle le sou-
» venir de tant de bons Rois de la même dynas-
» tie, objets du respect, de toutes les affections
» de notre plus tendre jeunesse? N'étoit-il pas
» le présage enchanteur du retour prochain de
» notre monarque désiré qui, d'un souffle, a fait
» disparoître l'esclavage honteux dans lequel nous
» gémissions, esclavage qui nous abrutissoit, qui
» éteignoit peu-à-peu en nous tout sentiment hono-
» rable? Ah, cette grande cité, toute cette France
» n'a été flétrie, n'a été malheureuse, que depuis
» que votre auguste Maison lui manquoit! Ce jour
» est vraiment l'aurore du bonheur qui avoit fui
» avec elle: c'est le jour de notre régénération,
» elle commence avec la saison joyeuse qui s'adoucit,
» qui fait tout revivre, et veut sourire à tous nos
» sentimens. C'est ainsi que tout, jusques à la
» nature, se plaît à lui être propice, à l'embellir:
» le ciel même, le ciel, pour mieux vous accueillir,
» se déride avec complaisance, et se plaît à se
» montrer pur et serein comme vos intentions.

» Mais que vais-je tant parler de ces douces sen-
» sations à Votre Altesse? ne les partageoit-elle pas
» toutes? Comment donc ne les apprécieroit-elle
» pas? Depuis vingt-cinq longues années n'étoit-ce
» pas également le premier jour de joie pour Votre
» Altesse Royale, si barbarement privée du plaisir
» de voir le pays de ses pères, ce jour où elle re-
» voyoit la France, cette France, son infortunée
» patrie, rendue enfin à toutes ses anciennes habi-
» tudes, à la raison, à la loyauté, à l'honneur?
» Pendant une si dure, une si triste absence, nous
» le savons, votre cœur, celui du Roi étoient plus
» touchés de nos malheurs, de nos égaremens,
» que de l'exil; car vos âmes, toujours compa-
» tissantes, sont de la trempe du bon Henri, tan-
» dis que nous, nous étions d'autant plus à plaindre,
» que nous n'osions plus élever nos regards humi-
» liés, jusqu'à la maison auguste à laquelle seu-
» lement il appartenoit de régner, de rendre un
» aspect moins déchirant à notre patrie éplorée!
» Comme tout a changé en un instant! Quelle satis-
» faction, quel contentement, quelle allégresse suc-
» cédant à toutes les douleurs font épanouir, ressus-
» citer tous les visages! Ce peuple n'est plus le même
» peuple, cette France n'est plus la même France.
» Tous les maux qui ont accablé la nation honteuse
» de votre éloignement, tous les maux qui ne faisoient
» que peser sur elle, de plus en plus, se dissipent,
» comme par enchantement, en votre présence:
» de même que l'apparition subite du soleil dissipe

» les ténèbres épaisses qui couvroient l'horizon.
» La France étoit anéantie, voilà qu'elle se relève.
» Mais est-il grand ce souverain magnanime
» auquel l'Eternel avoit remis le soin de venger
» et sa propre cause et celle des rois qui le repré-
» sentent sur la terre? Est-il étonnant, lorsque
» l'on considère l'importance de cette mission et
» le choix visible de la Providence, si, après un
» deuil épouvantable par sa durée, après des souf-
» frances inouïes qui sembloient ne devoir jamais
» finir, après des vexations de toute espèce qui
» n'avoient plus de bornes, ce prince nous prépa-
» roit des jouissances si vives, si fortement senties,
» qu'il n'étoit plus en notre pouvoir de les conte-
» nir? Notre cœur, si peu habitué à aucun senti-
» ment agréable, ne suffit plus à notre admiration,
» à notre reconnoissance, à notre affection. Coulez,
» coulez, douces larmes! pleurs de plaisir, venez
» nous soulager; venez, vous seuls pouvez nous
» consoler de toutes ces calamités qui pleuvoient
» par torrent! Odieuse tyrannie, étoit-ce de ceux-
» là que tu faisois répandre à toutes les mères?
» Ah! sans doute, ce monarque puissant est un
» dieu protecteur que le ciel nous a envoyé dans
» sa miséricorde, dès qu'il eut pitié de nos misères,
» de nos tribulations; dès qu'il sentit que nous
» avions été assez punis, et son plus beau titre
» de noblesse est sa clémence. Il justifie la prédi-
» lection du Très-Haut; il renverse l'esclavage, la
» tyrannie qui s'apesantissoient sur l'Europe; il y

» fait succéder la liberté, le bonheur et la paix
» des nations; il honore la victoire. Oh ! heureux
» le peuple qui a un tel maître! Courtisans dé-
» honteés et corrompus, misérables flatteurs, c'est
» à vous de rougir, en vous retraçant tant de
» magnanimité, d'avoir osé souiller, d'avoir osé
» profaner si ignominieusement le nom de Grand,
» en le prostituant à un aventurier sans vertu, véri-
» table envoyé de Satan, qui n'a fait qu'avilir le nom
» d'homme, et qui auroit fini par dévorer le genre
» humain, par le sacrifier tout entier à son ambition
» frénétique, si la justice divine n'avoit enfin mis un
» terme à ses fureurs. Cependant, puisqu'il faut
» tout pardonner, dans ces jours qui appartiennent
» entièrement à la générosité, pour faire oublier
» votre bassesse, votre ignominie, trouvez au
» moins, dans vos savantes recherches, quelqu'autre
» dénomination qui peigne mieux Alexandre. En
» vain, le sénat de Pétersbourg lui décerne le titre
» de *Béni*, la modestie du héros s'y oppose; elle
» ne peut accepter une qualification si bien méri-
» tée, et il en devient plus rayonnant encore. En
» vain, ce même sénat lui présente un acte, effet
» d'un mouvement spontané, qui ordonne d'élever
» à sa mémoire une statue. *C'est à la postérité*,
» dit-il, *qu'il appartient de le faire, si elle m'en*
» *juge digne*. Homme divin, tu peux refuser, quant
» à présent, ces démonstrations extérieures de l'ad-
» miration que tu inspires de toute part; mais tu
» es béni d'avance dans tous les cœurs, et c'est là

» où, dès ton vivant, et en dévançant l'amour de la
» postérité, nous te dressons des autels sur lesquels
» ton image ne sera exposée ni aux affronts, ni à
» l'injure des temps : c'est le seul temple digne de
» te recevoir. En contemplant ta noble conduite,
» la délicatesse de tes procédés, on ne peut s'em-
» pêcher de saisir le contraste frappant qu'elles pré-
» sentent, avec les actions du faux grand que la
» France avoit paru adopter dans son délire. Pour
» arriver au véritable héroïsme, ta route a été dia-
» métralement opposée à celle qu'il suivoit. Aussi,
» sa gloire, qui étoit toute barbare, toute vaine et
» fugitive, a passé comme la fumée ; la tienne qui
» est solide et vraie, comme il n'en fut jamais, ne
» fera qu'aller en croissant chez nos neveux. L hom-
» mage unanime que te rendent tous les peuples de
» la terre, l'hommage pur et désintéressé que je
» t'adresse ici, et que tu ignoreras, t'en est un sûr
» garant. Oui, si la cause que l'on embrasse fait
» le héros, autant que la victoire et la manière
» d'en user, quelle est la tête plus digne que la
» tienne d'être couronnée en cette qualité ?

» Grâces éternelles soient à jamais rendues à
» cette nation vertueuse, si jalouse de ses droits,
» qui doit avoir une si grande part à notre reconnois-
» sance ; à cette nation hospitalière qui étoit desti-
» née à donner un asile honorable aux fils de saint
» Louis, au sang d'Henri IV ; à cette nation fière
» que le Monde porte avec orgueil, d'autant plus
» calomniée par l'ancien gouvernement de la France,

» qu'elle se montroit plus digne d'envie par son
» caractère éminent et non jamais démenti de per-
» sévérance, de fermeté, de grandeur d'âme; à
» cette nation prospère qui s'élevoit à mesure qu'il
» nous rabaissoit; à cette nation, l'honneur des
» nations, qu'il cherchoit à flétrir, à mesure que son
» respect pour le malheur et pour la tige sacrée de
» nos Rois étoit plus vénérable, que ses progrès
» successifs et mesurés dans la vraie civilisation
» étoient plus solides; à cette nation libre, sur
» laquelle il déversoit, avec affectation, tout l'odieux
» de sa tyrannie, parce que, incapable d'aucun sen-
» timent de générosité, tout ce qui est beau l'offus-
» quoit et l'humilioit. Eh! n'eussions-nous pas été
» trop fortunés, si, au lieu de nos impuissantes
» calomnies, nous nous étions contentés d'imiter,
» autant que possible, un peuple si accompli, chez
» lequel tout, depuis le prince jusqu'au simple
» citoyen, rivalise de patriotisme? Ah! s'il reste
» désormais de la rivalité entre la France et l'An-
» gleterre, que ce ne soit plus qu'une noble ému-
» lation aussi utile qu'heureuse dans ses résultats!

» Rendons, enfin, un tribut unanime d'actions
» de grâces à toute cette illustre coalition, à ces
» Rois, modèles des Rois, qui n'étoient armés que
» contre le tyran, en faveur du peuple tyrannisé.
» Les souverains qui gouvernent aujourd'hui le monde
» viennent de prouver, après avoir été si indigne-
» ment, si injustement décriés dans nos malheu-
» reuses contrées, qu'il n'y avoit plus sur la terre

» de véritable grandeur que dans leurs sentimens,
» de vraie philantropie que dans leurs actions, de
» véritable héroïsme que dans leur magnanimité.
» Toutes ces éminentes qualités qui font le triom-
» phe du patriotisme européen ne sembloient avoir
» abandonné certaine portion du globe terrestre,
» que pour aller habiter plus étroitement avec eux,
» et l'histoire qui en reportera fidèlement le sou-
» venir à la postérité la plus reculée, ne fera qu'illus-
» trer, de plus en plus, les augustes descendans de
» ces monarques, en leur inspirant le noble désir
» de se montrer toujours dignes de leurs ancêtres,
» dignes de cette conduite dont la mémoire excitera
» à jamais l'admiration et le respect de l'univers.
» Ils n'ont voulu humilier que les conquêtes extra-
» vagantes, que les projets gigantesques, que les
» victoires atroces du barbare Corse. Pour abattre
» tant de fumée, pour détruire cet échafaudage in-
» forme, pour renverser ce colosse épouvantable,
» à peine leur a-t-il fallu deux campagnes de bonne
» intelligence; et le cruel, le superbe, le farouche
» conquérant n'existoit déjà plus, et il ne lui restoit
» de bien acquis, que l'exécration du genre humain
» dont son image sera couverte d'âge en âge, et
» tout est rentré dans l'ancien ordre de choses sage-
» ment établi par vos illustres aïeux! Qu'eût-il donc
» été besoin de tant de sang, si le démon de la
» guerre n'étoit venu habiter parmi nous? Il n'y
» a que les hautes puissances qui formoient cette
» généreuse coalition, qui en ont versé pour une

» belle cause, pour un louable motif, et ils ont
» atteint le but sans l'outrepasser. Que les desti-
» nées s'accomplissent, a dit notre faux prophète.
» Elles se sont accomplies, en effet; la France a
» rougi de son féroce usurpateur, et il étoit écrit
» dans ces destinées où il étoit loin de pénétrer qu'elle
» finiroit par avoir autant à se louer, autant à s'ap-
» plaudir de tous les souverains de l'Europe, qu'elle
» avoit eu à se plaindre de ses révolutionnaires,
» de ses jacobins et de son tyran. Oui, autant ces
» Princes sont au-dessus du commun des hommes
» par leur rang, par leur naissance, autant ils ont
» montré qu'ils l'étoient aussi par l'élévation de leurs
» sentimens, autant ils ont montré qu'ils étoient
» dignes de régner, et jamais la couronne n'a reçu
» autant de lustre, autant d'éclat ! Pouvoient-ils
» faire un plus bel usage de leur puissance? Elles
» n'ont servi ces forces immenses qu'il ont dé-
» ployées, qu'à ramener des peuples égarés, au
» chemin de l'honneur, de la prospérité, de la
» félicité, et, si j'ose le dire, du patriotisme et de
» la liberté. Afin de mieux confondre cette horde
» ordurière qui, de la licence la plus effrénée, la
» plus épouvantable, étoit passée à la tyrannie la
» plus affreuse, la plus humiliante, et qui ne cessoit
» d'encenser le crime qui l'élevoit; afin de la faire
» rentrer dans la fange d'où elle n'auroit jamais dû
» sortir, il a fallu pour la gloire de la bonne cause,
» pour la gloire de la divinité à laquelle elle est
» intimement liée, que cette longue querelle finisse

» par le triomphe de ces Rois, qui devoient ter-
» miner cette guerre sanglante par un combat inouï
» de désintéressement, de procédés tellement gé-
» néreux, qu'ils sont sans exemple dans les annales
» de l'histoire, et qu'ils vont former sa plus belle
» page. En vérité, ils ne sembloient s'être si étroi-
» tement unis, que pour savoir lequel se distin-
» gueroit davantage en magnanimité! Voilà où l'on
» peut admirer le triomphe de l'humanité toujours
» si éloigné des orgueilleux et vains philosophes de
» notre siècle et de notre pays, si éloigné de nos
» nombreux parvenus aux âmes de boue, chez les-
» quels il n'y a qu'égoïsme dégoûtant et cupidité
» insatiable. Ces monarques ont surpassé les Fré-
» déric, les Pierre Ier; ils ont surpassé tout
» ce que le monde avoit offert de plus grand. Que
» dis-je? ils se sont surpassés eux-mêmes en éclip-
» sant toutes les vertus de leurs pères: ils ont vaincu
» la victoire! Peuple français, étois-tu encore digne
» de voir tant de merveilles? Et toi, ombre de Buo-
» naparte, dis-nous, étoit-ce là sa manière?

» Cette fête est donc celle des bons cœurs, celle
» de tous les honnêtes gens; elle est celle de notre
» gratitude éternelle envers nos libérateurs, elle
» est encore celle des belles âmes, celle des âmes
» sublimes dont l'expansion a été trop long-temps
» comprimée. Peut-elle manquer d'être accomplie?
» elle succède à celles du crime, de la perversité,
» à celles du triomphe trop long-temps prolongé
» du raffinement du désordre, de toute espèce d'in-

» famie, de brigandage ; chacune de celles-là étoit
» un nouveau malheur, une nouvelle punition pour
» la patrie. Celle-ci est la première à la vertu ;
» et si quelque chose nous rassure, c'est le plaisir
» que nous éprouvons en la célébrant, plaisir pur
» qui annonce que, malgré les efforts de la corrup-
» tion, elle n'étoit pas encore bannie de nos cons-
» ciences cette sainte vertu.

» Que les bénédictions de la France régénérée
» pleuvent de toutes parts sur les traces de votre au-
» guste famille, sur celles de votre altesse adorée !
» Que l'heureuse présence de la fille de Louis XVI
» réveille en nous le désir d'imiter les divines
» qualités de son père ! Qu'une fatale expérience
» de calamités communes et réciproques unisse,
» attache de plus en plus le Français à son souverain
» légitime, et le souverain à son peuple ! Qu'elle les
» rende désormais inséparables ! Qu'elle vous ap-
» prenne surtout à ne jamais trop vous fier à votre
» ennemi déclaré de la veille, pas plus qu'aux di-
» plomates à tout vent ; car rien ne fixe ceux-ci que
» l'intérêt et l'ambition, ce qui pourroit encore re-
» nouveler une foule de maux ! Que la France tou-
» jours trop légère, éclairée par ses longs malheurs,
» prenne, enfin, sous les auspices d'un Roi doué
» des plus solides connoissances, une attitude ferme,
» respectable et inébranlable de moralité, de pros-
» périté publique ! Qu'elle ne soit plus la proie, le
» triste jouet des intrigans, des aventuriers, des
» faiseurs de constitution, qui, avec leurs subtilités

» trompeuses, n'apportoient au peuple, au lieu
» du bonheur promis, que ruine et désolation.

» Oui, Monseigneur, oublions le passé. N'imi-
» tons pas la horde sanguinaire sans cesse ressus-
» citée chez nous. Il est beau de pardonner. Que le
» sang ne soit plus répandu; mais par prudence et
» pour l'intérêt de tous, lorsque notre cœur nous
» porte à la clémence, si ceux qui se sont publi-
» quement avilis par des actions honteuses ou par
» les opinions détestables et funestes qu'ils ont
» émises, si les régicides qui souillent le sol fran-
» çais, échappent au glaive de la justice, qu'au
» moins ils ne soient plus dans l'Etat que de simples
» individus; car quelle confiance pourroient avoir
» et le souverain et le peuple en ceux qui ont trempé
» leurs mains sacriléges dans le sang innocent d'un
» trop bon Roi? La turpitude de l'homme a eu le
» temps de se manifester dans toute sa difformité,
» dans toute sa laideur, pour nous apprendre
» à éviter de nous servir de ce qu'elle a de plus
» dégoûtant. Que ces faux et iniques législateurs,
» flétris du sceau de la réprobation générale, qui
» ont travaillé à toutes les constitutions précé-
» dentes, auxquelles ils étoient les premiers à porter
» atteinte, constitutions qui n'ont fait que remplir
» la France de trouble, de désordre, de dépréda-
» tions, de démoralisation, d'assassinats, ne puissent
» nullement concourir à la confection de celle d'où
» doit dépendre notre bonheur et notre régénéra-
» tion! Ces gens-là ne craignent rien tant, qu'un

» retour sincère à l'ancien ordre de choses que je
» regarde comme nécessaire d'abord, si l'on veut
» arriver à mieux sans secousse et sans danger; de
» même qu'ils ne craignoient rien tant, que le retour
» de l'auguste famille des Bourbons qu'ils avoient
» tant outragée. Quel est le corps constitué, depuis
» nos dissensions politiques et nos révolutions, qui
» se soit acquis autant de considération que nos
» parlemens, qui, si l'on en excepte la justice,
» n'avoient plus d'autre attribution, que les re-
» montrances et l'enregistrement? Seulement, ils
» ont peut-être quelquefois outré les représenta-
» tions; mais si on les compare à ceux qui les
» ont suivis (eh! qui sait ce que seront ceux qui les
» suivront?) quelle différence à l'avantage des
» premiers!

» Je pense et je crois être autorisé à penser, que
» tous ceux qui se sont mêlés de politique et de
» diplomatie dans notre pays, depuis plus de vingt
» ans, par la nature de leurs fonctions, ont le cœur
» corrompu et l'esprit faux. On sent que je n'en-
» tends nullement parler du corps législatif, en
» faveur duquel il y a une exception si honorable
» à faire. Partout où l'on trouve le courage, un
» noble dévouement joints à la grandeur, il faut
» savoir les respecter. Mais c'est trop que ceux qui
» ont fait ou favorisé la révolution, qui se sont
» livrés à tous les crimes, à tous les excès, à l'aide
» de leurs idées liberticides qu'ils avoient l'effron-
» terie de présenter comme libérales, que ceux qui

» se sont emparés de tous les mouvemens qu'ils ont
» fait naître et tourner à leur profit, jouissent im-
» punément, aujourd'hui, du fruit du spectacle
» immoral qu'ils ont offert. Je regarde cet exemple
» comme très-contagieux pour les mœurs, et c'est
» bien plus de mœurs que nous avons besoin que
» de constitution. Ce seroit encourager la démora-
» lisation, favoriser l'infamie, enhardir la corrup-
» tion, exciter les méchans à conspirer sans cesse
» contre l'autorité légitime, afin de s'agrandir dans
» le trouble, et de satisfaire leur ambition avide et
» inquiète. Si ceux qui ne se sont ennoblis qu'à force
» de bassesses, qu'en faveur de l'amour qu'ils té-
» moignoient au tyran, continuent à conserver leurs
» prérogatives, comment haïront-ils celui qui a été
» la source de leur fortune, de leur élévation, à
» moins qu'ils ne joignent l'ingratitude, la dégra-
» dation morale à leurs autres qualités, et s'ils l'ai-
» ment, quel sera leur attachement pour nos Rois ?
» Telle est cependant l'origine d'une noblesse nom-
» breuse. Cela ne ressort-il pas naturellement de
» la connoissance acquise du cœur humain ? Au
» surplus, ne seroit-ce pas applaudir à tout ce qu'a
» fait le despote usurpateur, sanctionner son choix ?
» et alors, au lieu de le maudire, il ne resteroit plus
» qu'à le remettre lui-même à la tête de ceux de
» sa prédilection. Car, s'il en étoit ainsi, ne pour-
» roit-on pas dire avec raison, que l'on n'a ren-
» versé quelques emblèmes inanimés de ce règne
» destructeur, que pour en laisser subsister les

» vivans, tant les rouages en étoient respectables et
» sagement établis ? Il me semble, que si l'on ne
» veut pas dégrader ce qu'on appelle la noblesse,
» l'état actuel des choses exige une sage épuration,
» et que l'on distingue avec justesse et impartialité.
» Ce seroit donc au Roi à prononcer. Admettre
» ceux qui ont excellé dans les excès les plus sub-
» versifs de tout ordre social, qui ont insulté au
» trône légitime, qui ont fait tous leurs efforts pour
» l'avilir, afin de le renverser et de se mettre à
» sa place, ce seroit un contre-sens trop dangereux,
» trop pernicieux. Il ne faut pas permettre que de
» vils intrigans profitent de toutes les circonstances,
» aux dépens de ceux qui vous étoient le plus
» attachés, et que l'homme probe reste toujours à
» l'écart ; il ne faut pas que l'on puisse croire que,
» dans notre pays, toujours tout est le partage de la
» déloyauté, qu'il ne naît jamais aucune occasion
» favorable à la vertu ; et c'est le citoyen modeste
» qui ne demande rien, qui n'accepte même un
» emploi qu'en tremblant, de crainte de ne pas
» bien en remplir tous les devoirs, qu'il faudroit
» plutôt tâcher de découvrir. Mais, en général,
» sont-ce là les qualités qui distinguent la noblesse
» de Buonaparte ?

» Comment tous ces hommes de parjure et de
» trahison, de trouble et de carnage, de crime et
» de persécution, de brigandage et de révolution,
» de terreur et de proscription, pourroient-ils
» aimer Louis XVIII ? Quelle analogie, quel rapport

» peut-il y avoir entre ces être détestables qui se
» gorgeoient du sang de ceux qui n'applaudissoient
» pas à l'abomination des excès épouvantables qu'ils
» commettoient, et cet ange réparateur, et cet ange
» de paix et de concorde, qui n'apporte que le
» bien ? Loin de les proscrire, loin de les faire
» pourrir au fond de quelque cachot infect, loin de
» les faire condamner, fusiller, guillotiner, étran-
» gler, sa grande âme ne se repaît que de bien-
» faits et de pardon ! Une conduite si différente de
» la leur est trop magnanime pour des cœurs aussi
» pervers, ils ne savent en soutenir l'éclat ; ils
» en rougissent si plutôt ils n'en pâlissent ; ils ne
» peuvent plus contenir leur rage ; ils n'entendent
» rien à cette philosophie : leur philantropie, leur
» tolérance par eux si vantées, ressemblent si peu
» à celles-ci ! Ils ont beau s'agiter en tous les
» sens, le bonheur les fuit ; la vérité qui les pour-
» suit partout les accable et les tue.

» Après toutes les scènes horribles auxquelles
» ils ont pris part, il n'y avoit plus que le tyran
» qui pût leur convenir pour couvrir leurs forfaits,
» en continuant le ravage et le massacre. Hélas !
» c'étoit en égorgeant impitoyablement le digne
» rejeton d'une famille illustre, seule espérance du
» plus grand nom que la France ait à regretter,
» arraché à une terre étrangère contre tous les
» droits des gens, qu'il flattoit, qu'il caressoit cette
» horde infâme, qu'il la rassuroit, et qu'il en obte-
» noit toutes les louanges imaginables. Si de tels

» hommes ne veulent pas qu'on retrace leurs
» actions, c'est sans doute qu'ils craignent que l'hor-
» reur qu'elles doivent inspirer ne produise un
» effet capable de les empêcher de pouvoir recom-
» mencer. Eh! quand a-t-il donc été défendu de
» peindre le vice, sous les couleurs qui doivent
» le faire abhorrer ? Cependant, si on vouloit les
» en croire, le Roi ne penseroit plus que confor-
» mément à leur manière et selon leurs intérêts
» particuliers. Quoi! le peuple souverain n'avoit que
» des anthropophages ; et il n'abdiqua sa souverai-
» neté qu'en faveur du déspote le plus épouvan-
» table que la terre ait jamais porté ! Ce montre s'é-
» toit accoutumé à se vautrer dans le sang humain,
» et à regarder les Français, ou comme les instru-
« mens, ou comme les victimes de ses fureurs
» frénétiques. O horreur ! Détournons nos re-
» gards.....

» L'univers sait que votre maison ne doit rien
» au sénat quant à son rappel. C'est la première fois
» qu'il s'est montré, encore n'étoit-ce que malgré
» lui, l'interprète de la volonté universelle, qui avoit
» tellement éclaté de toutes parts, qu'il ne lui étoit
» plus possible de la réprimer, et il balançoit, et il
» eût voulu pouvoir se rejeter sur la régence! Trem-
» bloit-il ainsi lorsqu'il étoit question de porter
» quelque sénatus-consulte avilissant et destructeur
» de la constitution qu'il avoit faite et juré de main-
» tenir? Loin de mériter à mes yeux, il n'a fait que
» se couvrir de plus en plus de honte et d'opprobre,

» par l'acte de la déchéance auquel il avoit consenti
» tacitement n'avoir aucun droit, puisque Buona-
» parte le lui avoit déclaré dans un discours d'ap-
» parat, à la suite du mouvement de Malet, général,
» qui s'étaya d'un sénatus-consulte supposé, et que
» le sénat donna gain de cause à ce dominateur
» absolu par son silence. Au reste, la déchéance
» étoit forcée, puisque l'empereur Alexandre avoit
» annoncé, au nom des hautes puissances coalisées,
» qu'il ne traiteroit jamais ni avec Buonaparte ni
» avec personne de sa famille; et si les droits de la
» naissance n'avoient pas suffi, les démonstrations
» générales du peuple en faveur de votre auguste
» dynastie, si fameuse en grands souvenirs, met-
» toient le sénat dans l'impossibilité de pouvoir nous
» donner un nouveau maître de sa façon.

» L'univers sait que votre maison ne doit point
» son rappel à l'armée de Napoléon. Si elle eût
» continué à être victorieuse, le Corse se faisoit
» déifier sur la terre par quelque sénatus-consulte,
» au milieu du malheur des peuples; et votre maison
» étoit bannie à jamais. Donc, la France étoit dans
» une situation tellement critique et extraordinaire,
» qu'elle devoit faire des vœux pour le succès de ceux
» qui passoient pour ses ennemis, et que c'étoit de leur
» générosité seulement qu'elle pouvoit espérer son
» salut et sa délivrance. Dans l'état où l'avoit amenée
» peu à peu l'esprit militaire et prétendu philoso-
» phique, elle n'avoit plus rien de bon à attendre,
» ni de ce qu'elle appeloit ses défenseurs, ni du

» sénat. Tous ensemble ils n'étoient plus que des
» instrumens de dévastation, d'esclavage et de tyran-
» nie. Il ne devroit donc nullement appartenir à ce
» corps qui, par sa conduite, a perdu toute la con-
» fiance de la nation, de prendre la moindre part
» au travail d'une constitution qui, dès qu'elle exis-
» tera, devra attirer le respect par sa sagesse ; car
» il n'y mettroit la main que pour satisfaire son
» égoïsme insatiable, duquel on ne sauroit trop se
» défier. Quant aux calamités publiques, n'a-t-il pas
» toujours paru y être plus qu'indifférent, puisque
» tous ses actes ne tendoient qu'à les accroître? Il
» faudroit, pour perfectionner ce grand œuvre, qui
» doit être désormais l'arche sainte, des hommes
» qui, calmes au milieu des orages politiques, réfléchissoient dans le deuil, à la lâcheté, à la petitesse,
» à l'avarice, à l'ignominie de ce premier corps de
» l'Etat. Ce seroit le moyen de l'établir sur des
» bases solides de justice distributive, justice qui
» n'épouvanteroit que les méchans; et toute politique
» étrangère à la justice, à une loyale franchise, ne
» seroit propre qu'à continuer les calamités du
» Royaume, qui par là seroit toujours mal gouverné,
» puisque cela le rapprocheroit du gouvernement
» odieux qui vient de finir, et la couronne ne seroit
» jamais bien assise. Il y auroit tout au plus d'autres
» formes, mais les mêmes élémens. Le temps est
» venu de dire la vérité au peuple, aux sénateurs
» et aux parvenus. C'est le peuple toujours trompé,
» et ceux qui ont eu le moins de tort qu'il faut mé-

» nager ; c'est les amis de l'ordre, et surtout les
» ennemis les plus prononcés de la tyrannie passée
» qu'il faut récompenser. Si les circonstances exigent
» de grands sacrifices, que l'on frappe ces nouveaux
» riches sans moralité, et non point le malheureux
» qui a tout perdu par sa délicatesse, de même que
» votre famille avoit perdu le sceptre. C'est ainsi
» que l'on s'attache la multitude, et que l'on con-
» serve ses anciens et véritables amis.

» Au commencement de la révolution on ne
» cessoit de reprocher au clergé, si pas même à la
» noblesse, son peu de dévouement, ses disposi-
» tions peu favorables pour subvenir aux besoins de
» l'Etat, au déficit des finances; mais ces hommes
» de néant qui se sont arrondis de ses dépouilles,
» ces fonctionnaires du premier ordre qui regor-
» gent maintenant de tout l'or, de toutes les ri-
» chesses de la France, se montrent-ils plus em-
» pressés à faire des sacrifices, aujourd'hui que
» l'Etat est bien plus obéré, et cela par la faute,
» par la connivence de ces derniers? Ah! n'ou-
» bliez jamais que plus le Français a été attaché à
» votre illustre maison, plus il a été attaché à votre
» cause, plus il est resté pauvre, quand il n'a pas
» péri, et plus il l'est encore à présent, puisque
» lorsqu'il a pu conserver quelque chose, malgré
» sa longue infortune, il doit supporter toutes les
» charges de l'Etat, de même que celui qui a
» profité de toutes les circonstances, parce qu'il
» voyoit toujours tout en beau!

» La satisfaction a été d'autant plus vive, dès qu'on
» a su que la constitution, qu'on n'avoit pas eu honte
» de présenter au Roi, n'étoit ni reçue ni sanction-
» née, que pour l'honneur de la nation, le sénat
» français ne devra plus exister, et que pour le sien
» propre, son nom devroit être voué à un oubli
» éternel. Point de transaction avec le crime, ni
» avec la lâcheté qui engendre tant de maux. Si
» Louis XVIII l'eût acceptée, comme Louis XVI,
» il auroit pu signer sa perte. Moins la constitution
» favorisera tous ceux qui ont été élevés par Buona-
» parte, et tout ce qui s'est fait dans le désordre
» épouvantable de la révolution, moins le Roi s'en-
» gagera à payer, plus il se rapprochera de l'ancien
» régime, plus il diminuera les impôts, et plus le
» gouvernement se consolidera, et plus il se con-
» ciliera l'approbation générale, et plus la confiance
» s'établira. Tout ce qu'il y a de plus à craindre,
» c'est qu'il ne se laisse engloutir par une trop
» forte charge ; car il ne peut accorder à l'un,
» sans prendre sur l'autre par les impositions, et
» alors il mécontente ceux qui paient, malgré eux,
» les extravagances du despote dont le règne sem-
» bleroit se prolonger sous ce rapport. Alors, les
» perturbateurs, les révolutionnaires qui ne sont pas
» encore morts, et certain mauvais esprit qui régne
» encore trop, malgré qu'on veuille persuader le
» contraire, mauvais esprit qu'on remueroit à des-
» sein, ne manqueroit pas de s'emparer de tout ce
» qui pourroit tendre à quelque nouveau trouble.

» C'est du pillage qu'il faut à la populace de la capitale, et Paris n'a pas été pillé ; c'est la guerre qu'il faut au militaire qui n'a pas fait fortune, et qui jamais n'est satisfait de son grade ; c'est du bouleversement qu'il faut à tous ceux qui ont besoin d'acquisitions rapides de richesses, et qui viennent de voir par l'expérience que c'étoit le seul moyen d'y parvenir sûrement. Mais l'économie, l'ordre et la paix peuvent seuls guérir les plaies de la patrie.

» La France peut-être trop policée, pleine de gens remuans, jamais contens de rien, ne ressemble nullement aux autres nations relativement à son existence politique et morale. Quoi qu'il arrive, elle semble être destinée à être toujours dirigée par une influence pernicieuse, et à être gouvernée par la plus basse intrigue. Si elle se lève révolutionnairement contre quelques abus qu'elle veut abolir, elle finit par être écrasée par leur multitude. Où est le peuple qui a été constamment aussi mal administré ? Il est tellement corrompu, que la vérité est devenue comme un poison pour lui, qu'on n'ose plus lui administrer sans modification, et on ne sait plus que cajoler tous ses vices. La France est gâtée par une longue suite de désordres non interrompus, depuis son horrible révolution ; elle l'est par un certain esprit de dédain, de critique qui ne respecte rien, qui déprécie tout, qui tourne tout en ridicule, qui abuse de tout. C'est là ce qu'on appelle chez elle

» de la philosophie. Sans doute, elle doit tâcher
» de se modeler sur les nations qui sont les plus
» heureuses et les plus vertueuses; mais, si elle
» veut réussir, il faut qu'elle sache se reporter
» en arrière, jusqu'au moment où elle sera jugée
» susceptible d'être élevée à leur hauteur : ce qui
» ne peut être que l'ouvrage du temps, qui, avec les
» soins convenables, devra la mûrir et la corriger
» à propos. Jusqu'à présent, tout en elle, jusqu'à
» ses suffrages, n'a pas mérité plus de confiance que
» de respect, puisqu'elle s'est continuellement at-
» tiré à elle-même par un jugement faux et peu
» réfléchi toutes ses calamités. La science des hom-
» mes, des peuples et leur histoire n'ont jamais servi
» à nos législateurs. L'époque de nos malheurs date
» du jour même où on a voulu pour la première
» fois nous gratifier trop brusquement d'une cons-
» titution basée sur les principes de la liberté qui
» semble n'avoir fait tant de bruit chez nous, que
» pour nous amener l'esclavage le plus honteux.
» Plusieurs constitutions se sont succédées les unes
» aux autres très-rapidement; aucune n'a paru
» convenir à la nation pour laquelle elle étoit faite,
» et celle sur laquelle régnoit le tyran est précisé-
» ment celle qui, pour cette raison, a été de plus
» longue durée, comme si le Français étoit plus
» propre à l'esclavage qu'à la liberté. Qui sait
» même, sans les revers de nos armées, quel eût
» été le terme de cette épouvantable tyrannie?
» Mais ce qui est très-certain, c'est qu'une triste

» expérience ne nous a que trop convaincus, que,
» dans quelque sens qu'elles aient été faites, elles
» n'ont jamais servi qu'à aggraver nos maux, en
» tournant toujours au profit des hommes les moins
» délicats qui y avoient coopéré ; c'est que, dès leur
» naissance, elles n'ont fait que dégénérer en abus,
» en licence insupportable ou en despotisme effréné;
» et pour mieux dire, c'est qu'elles n'ont jamais
» existé que sur le papier, leur confection, comme
» leur exécution, ayant toujours été confiée à des
» hommes qui étoient vils et corrompus en raison
» des titres ou des honneurs qu'on leur prodiguoit.
» Afin d'établir d'abord l'anarchie, de consolider
» ensuite l'esclavage le plus horrible, le plus avi-
» lissant, ce qu'ils trouvent indifféremment la plus
» belle chose du monde aussi long-temps que l'une
» ou l'autre cimente leur fortune, ils répètent sans
» cesse le mot de *liberté* qu'on auroit pu justement
» définir : *pouvoir de faire le mal impunément.*
» Afin de s'élever au-dessus du rang inférieur
» que la naissance leur avoit assigné, et qui les
» humilioit, ils exaltent le bonheur de l'égalité,
» ils la proclament en paroissant la vénérer, l'adorer;
» et la distinction des conditions est devenue un
» opprobre, un crime impardonnable à leurs yeux,
» une tache ineffaçable, jusqu'à l'époque où, décorés,
» par le plus détestable des tyrans, de toutes ces
» mêmes dignités qu'ils sembloient mépriser souve-
» rainement dans les autres, dignités souvent obte-
» nues par eux à force de bassesses et de forfaits,

» ils ont l'insolente audace de s'affubler de ces em-
» blèmes qui naguère étoient pour eux un signe
» fatal de réprobation.

» Si quelque chose eût pu pallier les crimes des
» révolutionnaires envers la famille royale, c'eût été
» sans doute l'établissement et le maintien de la ré-
» publique. On parle toujours avec admiration des
» fiers républicains d'Athènes et de Rome. Quant à
» nos jacobins, pour achever de s'avilir et de se ren-
» dre odieux, après tous les forfaits, il leur étoit ré-
» servé de mettre sur le trône, à la place d'un mo-
» narque chéri, rempli de vertus, un Corse de leur
» bord, tout dégouttant de crimes, et déjà couvert
» du sang des Parisiens. Les forcenés pouvoient-ils
» mieux déceler le fond de leur âme? De là, au-
» cune de ces constitutions venues de ces sources
» empoisonnées n'a été, ni maintenue, ni suivie,
» ni respectée, et le premier corps de l'Etat, noble
» sans noblesse, le sénat *conservateur* par derision,
» a fini par être le premier, comme le plus avan-
» tagé, à donner cet exemple funeste, et on
» ose alléguer en sa faveur que, s'il eût fait son
» devoir, il n'eût point été soutenu, tant la démo-
» ralisation a fait de progrès! Mais le corps légis-
» latif qui s'est permis, à la fin, quelques repré-
» sentations respectueuses commandées par les
» circonstances a-t-il été soutenu? Espéroit-
» il de l'être? Le sénat l'a-t-il fortifié de
» son appui? Eh, n'est-ce pas dès lors seulement
» que nos députés au corps législatif se sont acquis

» toute l'estime, toute la considération des gens de
» bien? Le vrai dévouement étoit alors si rare!
» Nos parlemens, lorsqu'ils se faisoient dissoudre,
» exiler en défendant les intérêts de la nation, per-
» doient-ils ou gagnoient-ils dans l'opinion publique?
» Tout consiste donc à se montrer toujours à la
» hauteur des fonctions auxquelles on est appelé.
» Lorsqu'on reste constamment au-dessous, on ne
» s'attire qu'un juste mépris. Pour atténuer les torts
» de sa foiblesse, on désigne le sénat comme com-
» plice involontaire de la tyrannie. Mais cette idée
» implique contradiction. O France, quand sera-ce
» que tu pourras offrir au monde, dans tes représen-
» tans sans reproche, une assemblée de sages?

» Pour moi, Monseigneur, j'estime que, dans les
» inconstances actuelles, notre pays est trop heu-
» reux que son Roi légitime ait bien voulu se charger
» de le gouverner; que, pour ramener les choses au
» point désiré, toute espèce de constitution devroit
» être suspendue pendant un temps déterminé, et
» que le tout devroit être entièrement confié aux
» sublimes intentions de notre souverain qui seroit
» au comble de ses vœux, si, après le règne passa-
» ger d'un pouvoir exempt de toute entrave qui ne
» seroit dirigé que vers une amélioration morale
» tant souhaitable, il pouvoit rappeler la nation
» malade à un état prospère de santé susceptible
» d'un plus grand bien.

» De tous les pays du globe terrestre, c'est le
» nôtre qui est devenu le plus difficile à gouverner,

» soit par rapport à sa plus grande corruption, soit
» par rapport à une direction des esprits variée
» outre mesure, à moins de lui rendre un autre
» tyran qui règne encore à coups d'hommes. Mais
» tyranniser n'est pas gouverner, puis la tyrannie
» s'use. La difficulté de lui donner de suite une
» constitution très-libérale, qui pût convenir à sa
» situation actuelle, me paroît presqu'insurmon-
» table. Un peuple habitué depuis long-temps à une
» terreur épouvantable, regardée par ses beaux
» génies comme le comble, comme la perfection
» du bonheur, pourroit-il être susceptible d'être
» amené, de suite et sans danger, à un gouverne-
» ment établi sur un excès de douceur et de mo-
» dération? Selon moi, ce seroit un miracle; vou-
» droit-on nous gouverner à l'anglaise, comme on
» semble l'avoir déjà tenté? J'en suis bien fâché,
» mais le peuple Français, aujourd'hui si démora-
» lisé, n'est pas encore Anglais, ni pour les mœurs,
» ni pour la sagesse, ni pour le patriotisme. De
» plus, l'essai n'a pas été heureux, et un nouvel
» essai, en ce genre, pourroit être funeste, si l'on
» ne s'en apercevoit encore que lorsqu'il seroit
» trop tard; en sorte que cette crainte seule devroit
» épouvanter tous les honnêtes gens.

» Les monarques, par l'effet de leur éducation,
» sont en général bien plus avancés, aujourd'hui,
» dans la vraie philosophie, dans les idées libérales
» de législation, que la masse de leurs peuples qui
» ne s'en doute guère; ces idées ont même été per-

» verties, en certains pays, en sorte qu'il y auroit
» quelquefois à craindre que le fruit de leur in-
» fluence, en ce sens, ne soit précoce, et qu'ils
» ne destinent ainsi une constitution trop géné-
» reuse à une nation encore peu préparée à la re-
» cevoir et à l'apprécier.

» Toujours en France, quelque vils, quelque
» odieux qu'aient été les moyens pris pour y par-
» venir, la fortune conduit à toutes les places, à
» tous les honneurs, à toutes les dignités. L'on n'y
» prend pas garde. D'après ce principe, comment
» espérer d'y ramener une parfaite moralité, quand
» la moralité n'y réside guère avec la fortune, et
» quand ce qu'il y a de plus pur, de plus respec-
» table dans la nation est pauvre ? Une poignée
» d'intrigans et de factieux peut y donner le branle
» et mener tout à son gré, même contre l'opinion
» générale qu'on ne consulte guère en ces cas.
» C'est ainsi que la nation aimoit son Roi, aimoit
» Louis XVI, et que Louis XVI a péri sur un
» échafaud, au milieu de ses amis qui formoient la
» grande majorité, cela malgré la loi qui déclaroit
» l'inviolabilité du souverain !

» Si le monarque est trop foible ou trop bon,
» les députés du peuple, loin de le protéger, l'écra-
» sent et l'anéantissent. Si c'est un despote absolu,
» un véritable tyran, le sénat devient esclave. Ja-
» mais on n'a pu encore conserver un juste milieu.
» Mais, s'il est vrai en principe que les fonction-
» naires ne doivent être salariés, qu'en raison des

» véritables services qu'il rendent, que devra-t-on
» dire des richesses des sénateurs ?

» Pauvre France! tes magistrats de ce siècle sont
» des caméléons politiques qui changent continuel-
» lement avec les circonstances qu'ils ne savent
» jamais maîtriser : démocrates avec la démocratie,
» républicains avec la république, aristocrates avec
» l'aristocratie, oligarchistes avec l'oligarchie,
» impérialistes avec l'empire, protecteurs de la
» tyrannie avec le tyran, royalistes avec le Roi.
» Avec les jacobins et les sans-culottes, ils procla-
» moient la souveraineté du peuple qu'ils égor-
» geoient sans façon, dans la plénitude de l'exercice
» de leurs droits. Avec Marat, ils auroient publié la
» loi agraire; mais étant devenus riches de la dépouille
» de ceux qu'ils assassinoient, ou que la douceur
» de leurs principes et de leurs mœurs forçoit à
» s'enfuir et à s'expatrier, pour échapper à la hache
» qui les attendoit, ils ont pris l'inverse et crié :
» Respect aux propriétés, et les leurs sont devenues
» les plus sacrées, sans doute comme plus glorieu-
» sement acquises. Ainsi, ils étoient robespierristes
» sous Robespierre, comme buonapartistes sous
» Buonaparte. N'en doutons pas, ils sont tellement
» flexibles, que, ne fût-ce que pour revenir à l'en-
« droit d'où ils étoient partis, ils reviendront
» bourboniens sous Louis XVIII, à moins que par
» habitude, ils ne soient devenus trop ennemis de
» toute espèce de bien. Si cela paroît quelque peu
» plus difficile au premier coup-d'œil, c'est qu'ils

» sentent qu'ayant déserté si ouvertement et pen-
» dant si long-temps la cause de votre maison, ils
» craignent peut-être, qu'il y ait peu de sincérité
» dans l'oubli et le pardon offerts de si bonne grâce,
» et surtout dans la certitude donnée de la posses-
» sion assurée de leurs acquisitions hasardeuses pour
» ne rien dire de plus; mais avec le temps, ils
» s'habitueront à considérer le Roi comme appar-
» tenant, comme ayant toujours appartenu à leur
» parti. Ils finiront même par lui accorder sincè-
» rement la préférence sur Napoléon, dès qu'ils
» s'apercevront que leur fortune acquise en consé-
» quence de leurs principes spoliateurs sera beau-
» coup mieux garantie, que sous le règne absolu de
» ce tyran, et qu'ils pourront en jouir d'une manière
» plus paisible. Cependant, ils ne pourront jamais
» s'empêcher de remarquer cette grande différence
» entre eux et Louis le-Désiré, que Louis est plein
» de morale et de religion, tandis qu'ils sont arrivés
» peu à peu à ne plus en avoir aucune; ce sera le
» seul sujet de leur inquiétude. Quoi qu'il en soit,
» si l'on rencontre encore des mécontens, ils
» ne pourront plus se trouver que du côté des
» anciens amis des Bourbons, véritables victimes
» de leur attachement et de leur vertu, puisque c'est
» là ce qui les a conduits à l'indigence.

» En vérité, lorsqu'on réfléchit sérieusement à
» la versatilité des premiers, ne sembleroit-il pas,
» ô France! que ce qui te conviendroit le mieux
» seroit un état de choses où tout ce beau monde
» disparoîtroit pour les emplois publics, puisque

» cela prouve qu'il ne sait plus ce qu'il est, sinon
» qu'il se vendroit toujours très-volontiers à celui
» qui l'achèteroit davantage, ou qui l'éleveroit à un
» plus haut rang? En eux-mêmes, tous les régimes
» lui sont indifférens; car il n'est touché que de
» son intérêt particulier, nullement de l'intérêt
» général. Aussi, il les encense également tour à
» tour; puis, celui que l'on vient de quitter est
» toujours le plus détestable, par la raison qu'il n'a
» plus rien à en espérer. Mais, en dépit de cette
» inconstance si marquée de ses fonctionnaires,
» inconstance qui leur imprime un caractère si peu
» respectable, la nation seule tient essentiellement
» à son antique monarchie, parce qu'elle a fait long-
» temps son bonheur et sa prospérité, parce que ses
» impressions sont plus fixes, plus stables et plus
» solides, et qu'une longue expérience lui a appris
» quel est le gouvernement qui convient à ses usages,
» à son caractère, à son esprit et à ses mœurs.
» Peuple Français, ce sont tes magistrats qui t'ont
» précipité d'extravagance en extravagance, d'abîme
» en abîme; c'est eux, véritables causes de tous tes
» maux, qu'il faut désigner aux nations étrangères,
» autant pour sauver ton honneur qu'ils ont si sou-
» vent compromis, que pour les préserver des
» mêmes écueils, si toutefois l'envie leur prenoit
» de remettre leur sort entre les mains de vils in-
» trigans.

» Un souverain juste et ferme, qui ne cherche à
» caresser aucun parti, et bien moins que tous les
» autres, celui qui se montroit le plus ouvertement

» contre lui ; qui fasse toujours du bien ; qui prêche
» par l'exemple plus que par les paroles, voilà tout
» ce dont nous avions besoin. Tout le monde est
» convaincu des dispositions paternelles du Roi, il
» en a donné assez de preuves. Encore une fois, je
» désirerois qu'il promette peu de ce qui oblige
» l'État obéré à des dépenses, de crainte que, ne
» s'étant pas ménagé d'assez grandes ressources, il
» ne se trouve embarrassé par les promesses. Qui
» doute qu'il ne fera peu à peu tout ce qu'il verra
» possible pour l'avantage de ses enfans, pour allé-
» ger le fardeau énorme des contributions? Qui ne
» connoît sa prudente et sage économie? Je ne m'en
» rapporterois encore qu'à lui à cet égard. Sous les
» derniers gouvernemens, les pompeuses promesses
« ont perdu tout crédit.

» Quant aux amis du désordre passé, ils ne seront
» jamais satisfaits, s'ils ne trouvent le moyen de le
» faire renaître. Sans cela, songer à les contenter
» seroit peine perdue : cependant, on tremble que
» le gouvernement ne fasse de trop grands sacrifices
» pour y parvenir, et que le peuple qui s'est pro-
» noncé, du premier abord, en faveur du retour de
» votre maison ; que le peuple dont les sentimens
» ont éclaté subitement, spontanément, avec tant
» de confiance et d'abandon, nécessairement peu
» soulagé, n'attribue la continuation de sa misère
» à un monarque qui n'en seroit nullement la cause.
» Le peuple ne réfléchit pas, il ne voit que le pré-
» sent. Mais que ceux qui désiroient le plus sincè-
» rement votre retour, cessent d'être sacrifiés à

« ceux qui ne l'ont vu qu'avec le plus grand regret!
» Qu'on ait le courage d'être juste envers tous!
» Que la politique ne soit, comme celle d'Henri IV,
» que loyauté et franchise!

» On sait que la situation des finances de la
» France est plus critique qu'elle n'a jamais été.
» Ce n'est pas en se créant continuellement des
» charges énormes, ou en prenant toutes celles que
» s'étoit faites inconsidérément l'ancien gouverne-
» ment, charges que lui-même ne se seroit fait au-
» cun scrupule de ne pas tenir, sans nulle autre
» ressource maintenant, que des impôts à prélever
» sur une nation déjà si écrasée, que la position, soit
» de notre pays, soit de son gouvernement actuel,
» s'améliorera. Que l'on assure généralement à tous
» les militaires invalides et impotens, officiers ou
» soldats indistinctement qui croyoient servir la
» patrie, lorsqu'ils ne servoient que le tyran dans
» ses guerres injustes et odieuses, des moyens de
» subsistance, à la bonne heure. Que l'on ne se rap-
» pelle pas même que la patrie dont ils se prévalent
» tant étoit bien moins dans leur pensée, que leur
» propre personne; car, si ce n'avoit été que la
» patrie qu'ils auroient eue en vue, quelle eût été
» leur joie de la voir sauvée, contre toute espé-
» rance, tandis que, malgré leurs efforts, elle étoit
» envahie de toutes parts! Que l'on n'examine donc
» pas de trop près, si servir le tyran Robespierre
» ou Napoléon étoit servir pour ou contre son pays.
» Que l'on accorde surtout des secours aux vieil-
» lards infirmes, et aux veuves sans ressource et

» sans fortune. Mais, si l'on pensionne tous les
» officiers inutiles qui n'ont nulle incommodité, il
» sera alors peu équitable de ne pas également gra-
» tifier tous les soldats qui se plaindroient, non sans
» raison, puisqu'ils étoient non seulement exposés
» comme eux dans les combats, mais qu'ils l'étoient
» encore bien plus souvent dans les hôpitaux, à
» cause des maladies qu'ils contractoient bien plus
» facilement, et du peu de bons soins qu'ils y re-
» cevoient. Ainsi, en voulant pensionner tout le
» monde, on pourroit exposer ceux auxquels les
» secours sont indispensables à manquer du néces-
» saire; car, comme tout seroit pensionnant ou
» pensionné, il est infiniment probable, que la
» partie pensionnante se lasseroit bientôt d'une
» charge si pesante. C'est, selon moi, la préférence
» pour tous les emplois, selon leur capacité, qu'il
» faudroit accorder spécialement aux officiers que
» l'état militaire actuel ne permet pas de conserver.
» Outre que nos finances y gagneroient, ces mili-
» taires ne resteroient pas dans le désœuvrement.

» Si l'on maintient tout ce qu'a fait de ruineux
» et d'insensé, un gouvernement qui ne songeoit
» qu'à s'agrandir autant par les perfidies que par
» les armes, on sacrifiera, en effet, le peuple qui
» gémira toujours sous le poids des impôts, et le
» bonheur attendu et promis n'arrivera jamais.

» Quoi, notre souverain si rempli de sagesse res-
» pecteroit l'ouvrage des vampires, des dévastateurs,
» des vandales, qui ont détruit sans pitié les plus
» belles institutions de ses ancêtres! Il ne suivroit

» point l'exemple salutaire de ses plus illustres pré-
» décesseurs; il laisseroit croupir en des mains im-
» pures ces fortunes rapides et colossales, honteu-
» sement acquises pendant la révolution, fortunes
» qui offrent une ressource si assurée ! La nation
» seroit forcée de payer le clergé, tandis que des
» hommes cupides et sans délicatesse, se gorge-
» roient de ses dépouilles accaparées à vil prix,
» à cause du respect des honnêtes gens ! Le décret
» odieux qui a aboli les bénéfices du clergé, béné-
» fices qui suffiroient aujourd'hui à son entretien,
» seroit maintenu, sans que le possesseur condi-
» tionnel ait rien déboursé pour être libéré de sa
» dette sacrée! Quel seroit le particulier qui oseroit
» désormais faire un legs au clergé dans quelques
» vues pieuses, à la charge de remplir envers lui
» une obligation quelconque, s'il réfléchit que son
» intention pourra n'être pas remplie, et que ce qu'il
» aura laissé à cet effet, sera susceptible d'être
» confisqué et vendu, sous le manteau de la philo-
» sophie qui se croira en droit de détruire la dis-
» position du fondateur? Ne seroit-ce pas consacrer
» les principes empoisonnés de cette révolution?
» Quoi, tout cela a été dilapidé pour se créer des
» partisans intéressés, pour corrompre l'opinion;
» la valeur de ces biens étoit subordonnée au plus
» ou moins de confiance accordée au gouvernement
« usurpateur, elle diminuoit au moindre espoir d'un
» changement; et, le plus heureux changement étant
» arrivé par le retour de votre auguste maison, ces
» dépouilles resteroient à des accapareurs avides qui

» avoient pris l'habitude de la haïr par intérêt, et » cela au préjudice des légitimes propriétaires, qui » jamais n'ont cessé un seul instant de lui être tout » dévoués! Voudroit-on les forcer à devenir révo- » lutionnaires à leur tour par désespoir? Voudroit- » on donner des regrets à la partie saine de la nation » d'être restée constamment irréprochable, au mi- » lieu de la corruption générale? Voudroit-on abso- » lument qu'elle n'ait qu'à se reprocher d'avoir con- » servé des principes fixes et intacts de moralité, de » délicatesse, et de ne s'être jamais laissée entraîner » au torrent impur qui exerçoit de si terribles ra- » vages sur les esprits et sur les cœurs, sur la mo- » rale et sur les actions? Seroit-ce là la récompense » réservée à la vertu? Rien de plus pernicieux, de » plus effrayant que cet exemple; car, si en France » tout ce qui se fait dans le désordre est ce qu'il y a » de plus solide, ceux qui n'ont pas voulu profiter » du désordre passé, n'auront ils pas intérêt à en sus- » citer un nouveau pour s'en emparer à leur tour?

» Mais l'expoliation a t-elle été si respectueuse, » et, ici, n'est-ce pas plutôt une continuation » qu'une restauration réelle? Si le Roi connoît bien » sa puissance, il doit savoir qu'il peut tout, et c'est » le moment de la déployer. Malgré tous ses ména- » gemens, il n'a d'autres ennemis parmi le peuple, » que les grands acquéreurs des domaines, vrais » suppôts du tyran, et quelques hommes avides de » places, et habitués à vivre de pillage et d'abus. » Eh! que seroit-ce si je voulois m'entretenir de » la vente du bien des émigrés? Au moins, le clergé

» qui n'avoit que l'usufruit, a-t-il reçu une petite
» pension alimentaire. Les émigrés seuls, si inti-
» mement liés, associés à la cause de votre mai-
» son, propriétaires légitimes d'après toutes les
» lois non révolutionnaires, sont restés dans l'a-
» bandon le plus absolu. On semble même, aujour-
» d'hui, leur préférer souvent, pour les emplois,
» des partisans de Robespierre ou de Buonaparte.
» Seroit-ce aussi au moyen de contributions pré-
» levées sur un peuple déjà trop misérable, qu'on
» voudroit les indemniser de leurs pertes, tandis
» que des acquéreurs, déhontés et immoraux, joui-
» roient impudemment de leur fortune? La pros-
» périté de vos ennemis n'a-t-elle pas été d'assez
» longue durée? N'est-il pas juste que ceux qui ont
» eu la gloire de suivre les chances de votre longue
» infortune, jouissent aujourd'hui d'une récompense
» si bien méritée? Et cela doit-il se faire au détri-
» ment de ceux que la religion, la moralité et l'hon-
» heur ont empêchés de porter atteinte à des pro-
» priétés qu'ils regardoient comme sacrées? Si les
» fauteurs du régime désastreux que votre présence
» a anéanti soutiennent la légitimité, l'irrévocabi-
» lité de la vente des biens des émigrés, vos meil-
» leurs amis soutiennent son illégitimité avec des
» armes victorieuses. Dans tous les temps, l'opinion
» en a fait justice en l'entachant du sceau de la
» réprobation, qui a toujours influé sur sa valeur.
» Eh, ne seroit-ce donc qu'en France qu'il ne seroit
» plus permis de réparer les horreurs commises
» dans des temps trop malheureux? N'est-ce pas

» ainsi qu'on y donneroit lieu, à chaque instant,
» à de nouveaux égaremens du même genre ? N'est-
» ce pas ici qu'il faudroit une sévérité inflexible,
» pour rendre à chacun ce qui lui appartient? Le
» bien aliéné des émigrés leur appartient autant à
» mes yeux, que celui qui ne l'a pas été, et le tout
» autant que la couronne de France et de Navarre
» appartient à Louis XVIII et à sa famille. Que
» si la couronne étoit aliénable, Buonaparte ne
» seroit plus un usurpateur. Mais laissons cette ma-
» tière, il a paru trop dangereux de la toucher en
» ce sens.

» Dans la révolution, il s'est trouvé quelques
» républicains vertueux et de bonne foi. Ceux-là
» n'ont point commis de crime, ceux-là n'ont point
» tourné à tout vent. Dès qu'ils ont remarqué que le
» gouvernement républicain ne convenoit pas à notre
» pays, ils ont gémi de voir la couronne tomber entre
» les mains d'un Corse ambitieux, et ils rappeloient
» les Bourbons dans leur cœur. Ceux-là, peu flexibles,
» étoient très-mal avec l'ancien gouvernement qu'ils
» ne pouvoient encenser; on peut les élever avec
» assurance à tous les emplois, ils ne trahiront
» jamais leurs devoirs. Mais une des grandes fautes
» politiques de Buonaparte est d'y avoir quelque-
» fois appelé les amis de votre maison; gardez-vous
» de marcher sur les mêmes erremens. Une autre
» de ses fautes est d'avoir caressé tous les partis.
» C'est ainsi qu'il est arrivé à n'en avoir aucun, que
» celui des vils intéressés.

» Ah! craignons, craignons surtout le contact

« empoisonné de ces faux philosophes tout pourris
» de corruption, vraie origine de tous nos maux.
» C'est le langage d'action qu'il faut rappeler, et non
» plus le prestige pestiféré de leurs discours séduc-
» teurs. Louis XVI étoit né pour notre bonheur.
» Qu'en ont-ils fait ? Qu'ont-ils fait de tout ce qui
» étoit honorable et vertueux ? Ils l'ont proscrit,
» déshérité, assassiné. Les misérables ! ils ne prê-
» choient que tolérance, et ils établirent une loi
» des suspects pour perdre tous les honnêtes gens !
» J'entends dire par des fonctionnaires qui ne sont

---

(1) Si ce n'eût été que l'esprit d'irreligion et d'intolérance philosophique, au moyen duquel nos législateurs modernes taxoient de fanatisme les fondations de nos aïeux, lesquels, selon ces novateurs, n'auroient pu disposer à leur gré d'une partie de leur fortune ; si c'eût été seulement cet esprit qui eût dirigé ces révolutionnaires violens, pour peu qui leur fût resté de cette morale, de cette loyauté commune à toutes les nations, alors ils auroient rectifié cet emploi détourné en rendant aux familles des fondateurs les biens dont ceux-ci avoient, selon eux, fait un usage abusif, et ce patrimoine auroit, au moins, reçu sa destination naturelle ; en ce sens, c'eût été réparer une erreur, et l'on n'auroit pû s'empêcher de démêler de la justice dans ce procédé ; mais, même dans le cas supposé, quel étoit leur droit de déposséder les héritiers légitimes ? S'ils avoient suivi avec cette certaine franchise l'opinion susmentionnée, on n'auroit pu les soupçonner d'avoir voulu se faire des fauteurs ou des complices, comme cela est arrivé par le gaspillage général de ces domaines, mesure devenue inutile pour l'Etat, à cause de l'énorme et épouvantable banqueroute qu'ils avoient préparée, par l'émission désordonnée d'un papier-monnoie.

« pas sans reproche, qu'il nous faut une constitution
» à la hauteur de nos connoissances actuelles, comme
» si les anciens n'en avoient pas eu au moins autant que
» nous en matière de législation. Mais en vérité, ne
» croiroit-on pas que nos savantes recherches en
» politique ont été très avantageuses à notre pays?
» Et n'est-ce pas la France que J. J. Rousseau avoit
» particulièrement en vue, quand il prétendoit que
» les lumières et les sciences étoient plus nuisibles,
» qu'utiles aux hommes? De là, quoi de mieux fondé,
» que sa méfiance et son mépris pour tout ce qui
» portoit le nom de philosophe? La plupart chez
» nous n'en ont que plus de vices, ils corrompent
» tout ce qu'ils touchent, ils combattent la meilleure
» opinion par la seule raison qu'elle ne leur appar-
» tient pas, ou parce qu'elle est contraire à leurs
» projets. Hélas! une triste expérience ne nous a-
» t-elle pas assez prouvé tous les fléaux qui dérivent
» d'une pareille assemblée? Seroit-ce de toutes les
» passions réunies et mises en action que pourroient
» naître l'ordre et la tranquillité devenus si néces-
» saires? Qu'ils viennent donc encore, qu'ils vien-
» nent, tout en vantant leur chef-d'œuvre incom-
» parable de politique, insulter au monarque et à
» la monarchie, qu'ils viennent reprocher à l'un
» ses fautes, à l'autre son existence; et dans la
» débauche de leur morale, transformer le crime
» en vertu, et la vertu en crime! Eh, que l'on ré-
» pète sans cesse à toute la secte : A force de cons-
» titutions et d'actes émanés de votre prétendue

» sagesse, à force d'agitations, d'idées libérales, de
» philosophie, pendant que vous vous gorgiez de
» nos dépouilles, au milieu de la misère publique,
» ce que vous êtes tout disposés à continuer, vous
» avez fait pleuvoir sur notre malheureux pays tous
» les maux ensemble, et principalement l'immora-
» lité qui est portée à son comble! Plus rien n'est
» respectable à vos yeux, pas même votre propre
» ouvrage, et ce que vous méprisez le plus, c'est
» vous-mêmes. Vous avez formé un gouffre affreux
» de dettes, tandis qu'en vertu de votre autorité,
» vous enleviez en même temps toutes les ressour-
» ces qui auroient pu rendre le déficit plus sup-
» portable à la nation. Vous avez tout dilapidé, tout
» corrompu, tout tyrannisé, tout avili. Vous avez
» perdu, anéanti l'esprit public. Si vous avez des
» moyens d'y apporter remède, sans la léser de nou-
» veau, sans la faire récrier avec toute sorte de rai-
» son, donnez-les, vous ne ferez que réparer une
» petite partie de tout le mal que vous avez produit.
» A-t-il été question d'aviser aux moyens les plus
» doux de réparer le désordre des finances, vous
» avez opéré la plus infâme banqueroute qui ait
» jamais été faite par aucun gouvernement!

» Quelle confiance l'honnête citoyen qui est
» resté dans le besoin, à cause du papier que vous
» l'aviez forcé de prendre, et que vous lui aviez
» si fortement garanti, pouvoit-il avoir désormais
» en vos opérations? Aussi long-temps que vous
» vous êtes abandonnés au génie du mal, jamais

» vous n'avez rencontré d'obstacle ; a-t-il fallu revenir
» au bien, tout est devenu difficulté. Quand est-ce que
» le peuple français a été le plus cruellement trompé,
» le plus indignement abusé ? C'est depuis qu'il a des
» députés, c'est depuis lors que son vœu n'a plus ja-
» mais été suivi ni exaucé. Non, non, vous n'étiez point
» les représentans de ce bon peuple, vous n'étiez que
» les représentans de vos passions. Si vous n'avez
» comme de coutume, qu'une surcharge de contribu-
» tions directes et indirectes à nous offrir, source de
» nouvelles plaintes, de nouveaux mécontentemens,
» de nouveaux malheurs, retirez-vous, cachez-
» vous avec votre génie transcendant ; car nous
» avions le meilleur des Rois qui vous avoit appelés
» pour se concerter tendrement avec vous comme
» un bon père avec les enfans de sa famille, et
» vous l'avez égorgé !.... Vous avez fini, après
» mille autres horreurs enfantées de vos infâmes
» passions, par lui substituer le plus détestable des
» tyrans, et vous l'avez précieusement conservé, et
» vous lui avez juré amour et fidélité éternels, jus-
» qu'au moment où la Providence nous a amené les
» puissances étrangères qui nous aimoient, qui nous
» protégeoient autant que vous nous haïssiez, au-
» tant que vous nous rendiez méprisables, et c'est
» elles qui nous en ont heureusement débarrassés,
» à votre grande confusion : et c'est à elles que nous de-
» vons notre délivrance, comme c'est à vous que nous
» avons dû l'anarchie, la terreur, l'oppression et tous
» les maux qui en dérivent. Si toutefois vous aviez

» eu le courage de le renverser vous-mêmes, courage
» qui restoit si loin de vous qui trembliez de peur de
» lui déplaire, et qui n'étiez plus que des cadavres
» infects et dégoûtans, propres à répandre la con-
» tagion, ce n'eût encore été que dans l'espoir
» de régner à sa place. Jamais vous n'avez craint
» que la présence de la vertu. Votre existence po-
» litique est devenue l'abus le plus révoltant, le
» plus avilissant, le plus effrayant, et vous avez
» osé crier aux abus !....

» Voilà comme je pensois pendant que Louis XVIII
» s'occupoit de poser, avec prudence, les bases d'une
» constitution durable, capable d'assurer à jamais
» le bonheur et les droits de tous. Elle n'étoit pas
» dans mon âme, cette sublime élévation de senti-
» ment, que le Roi semble avoir héritée de Louis XVI.
» Quelle grandeur ! Quelle majesté ! Elle a paru
» cette constitution; ce bon Prince nous l'a donnée,
» et l'on a vu que c'étoit une charte incompa-
» rable de bienfaisance, et l'on a cru que c'étoit
» le Ciel qui, dans sa complaisance, avoit présidé à
» cet ouvrage qui surpasse toutes les espérances,
» qui ne tient point de l'homme, et tous les senti-
» mens ont été confondus dans la reconnoissance et
» l'admiration. Le Roi a parlé : quelle profonde et
» douce sagesse se faisoit sentir dans tout ce qui
» sortoit de sa bouche ! Lycurgue et Solon, qui
» n'avoient à faire le sacrifice d'aucun ressentiment,
» qui n'avoient rien à pardonner, n'ont rien pu
» offrir d'aussi grand, n'ont rien présenté de com-

» parable pour l'avantage de leur pays. Egérie n'a » rien inspiré d'aussi sage à Numa. C'est Minerve » qui a opéré, et il n'a coulé que miel et ambroisie, » et on redevient heureux d'être Français! Non, il » n'étoit pas permis d'espérer tout à la fois, ni une » paix aussi honorable, ni une constitution aussi » libérale. Tel est l'effet de la première impression » produite par ces heureux événemens. Puisse » cette constitution inespérée recevoir les béné- » dictions de la postérité la plus reculée ! Puisse » cette paix si avantageuse, respectivement aux » circonstances, être le gage qui doit cimenter le » bonheur de la France ! Puissent tous les Français » trouver à jamais dans ce souvenir mémorable » un nouveau motif d'attachement inviolable à la » dynastie actuelle ! Puisse-t-il rappeler sans cesse » à la nation ses antiques vertus ! Puissent surtout » ses députés se montrer toujours dignes d'elle et » du Souverain! Puissent ils s'occuper sérieusement » et uniquement du bonheur de leurs commettans, » et ramener, enfin, la morale renversée par leurs » prédécesseurs!

» Pardon, Monseigneur, si entraîné par les cir- » constances si importantes dans lesquelles nous » nous trouvons, j'ai presque perdu de vue que » j'étois dans une Epître dédicatoire ; mais je suis » bien aise d'avoir donné peu à peu ce qui se passoit » en moi. C'est avec plaisir que je me suis aperçu » que je m'étois quelquefois trompé dans mon opi- » nion. Entre autres choses, l'heureux retour du

» crédit public dans les finances, tout en augmen-
» tant la dette de l'Etat, en est une preuve : c'est
» que je ne suis point financier. Je souhaite bien
» sincèrement que le temps nous apprenne que je
» m'étois souvent trompé de cette manière ; main-
» tenant, je vais avec votre permission, sans trop
» considérer si c'est ici la place, jeter un coup
» d'œil rapide sur ce qui s'est passé à mon égard,
» en Espagne.

» Tandis que je recevois de mes chefs des félici-
» tations réitérées sur mon zèle dans l'exercice de
» mes fonctions et sur mon courage à défendre la
» cause du malheur, à cette époque funeste où l'on
» faisoit une guerre infâme à tous les fonctionnaires
» probes, certaine partie de l'administration à la-
» quelle cette conduite ne pouvoit être agréable,
» trama dans l'ombre mille machinations contre
» moi, ourdit mille trames dans l'intention de m'é-
» loigner, et finit ainsi par m'intenter malgré elle,
» un procès dont une dénonciation anonyme formoit
» la base. Dès qu'on se vit maladroitement engagé,
» après avoir fait des tentatives inutiles pour me
» ramener, on n'épargna plus rien de tout ce qui
» est odieux dans les moyens, et toujours tout ce
» qui restoit de plus clairement démontré, c'étoit
» mon attachement, mon amour pour mes devoirs
» et pour le soldat. Mais, c'étoit précisément,
» comme je l'ai remarqué, ce qui m'avoit mis si
» mal avec elle, et la partie plaignante et dénoncia-
» trice chercha à temporiser, pour tâcher de mieux

» corrompre l'esprit public, ce à quoi on ne put
» jamais parvenir, et entre temps, elle sollicita
» un jugement contre moi qu'elle craignoit, avec
» plus d'instance, d'efforts et de séduction que ja-
» mais n'en ont employé des accusés pour le gain de
» leur cause ; car ils étoient mus autant par la
» crainte que par la passion.

» L'accusation se divisoit en deux branches prin-
» cipales : l'une venant d'un honnête homme ano-
» nyme, de M. le commissaire principal ; l'autre du
» pharmacien en chef coaccusé ; puis tout sembloit
» se fondre dans une espèce de résumé de ce com-
» missaire, adressé à M. l'intendant général, dans
» lequel il ne manque pas d'abonder en son sens
» autant qu'il croit pouvoir le faire, sans donner
» trop facilement prise contre lui. Mais, comme si
» c'eût été pour mieux démontrer qu'il n'y avoit
» que calomnie de toute part, c'est que toutes ces
» pièces se réfutoient d'elles-mêmes les unes les
» autres. L'une portoit que nous (les trois chefs du
» service de santé) recevions des fournisseurs une
» rétribution, depuis quatre mois, et l'honnête
» homme qui a fini par paroître en qualité de dé-
» nonciateur, n'apportoit à l'appui de cette incul-
» pation d'autres preuves que sa propre assertion,
» et le seul témoin de remise qu'il désignoit comme
» acteur, lui a donné le démenti le plus formel,
» dans sa déposition secrète et publique.

» D'après l'autre, la dépense devoit être diminuée
» de quatre-vingts pour cent, et M. le commissaire

» principal, bien qu'il conduisît cette affaire contre
» nous, au moyen de son agent caché, fut obligé de
» certifier, qu'elle étoit restée la même, tandis qu'elle
» auroit dû être diminuée en effet, par suite des
» ordres impératifs et menaçans qu'il nous avoit
» donnés à cet égard, depuis l'entreprise passée
» par lui.

» D'après l'accusation du pharmacien, la mortalité
» devoit être considérablement augmentée, tandis
» que le mouvement à la main, malgré des circons-
» tances infiniment plus fâcheuses qui étoient sur-
» venues, elle avoit considérablement diminué,
» depuis l'époque où j'avois été chargé en chef du
» service médical, et qu'elle n'avoit recommencé à
» aller en croissant que lorque je fus remplacé ; et
» ici le commissaire rendoit encore hommage à la
» vérité, contre le pharmacien qui finit par se retran-
» cher, à cet égard, sur le chirurgien-major seule-
» ment. Bien plus, les résultats de la médecine,
» d'après l'assertion de M. le médecin en chef de
» l'armée, étoient les plus avantageux de nos hôpi-
» taux d'Espagne. Ce qui étoit encore tout aussi
» saillant, c'est que mes fortes réclamations en
» faveur du malade n'avoient jamais été interrom-
» pues, et que le commissaire étoit forcé d'attester
» que nous n'avions cessé de faire un bon service.

» Enfin, la pièce sur laquelle rouloit principalo-
» ment cette affaire, pièce à laquelle on ne sauroit
» trop revenir, étoit la dénonciation anonyme pré-
» citée, envoyée par M. le commissaire des guerres

» principal à M. l'intendant général de l'armée,
» provenant d'un dénonciateur quelconque, vrai ou
» supposé. Ce qu'il y a de certain, c'est que malgré
» la qualification de confident qu'on lui donnoit pour
» tâcher d'adoucix l'odieux de sa conduite, comme
» si une confidence se faisoit par écrit, lorsqu'on
» est à côté de celui auquel on la fait, c'est qu'il
» paroissoit avoir horreur de lui-même, et qu'en
» conséquence il n'osoit se faire connoître ouverte-
» ment à M. l'intendant ni à qui que ce soit, que le
» commissaire qui ne s'en ouvroit pas, ce qui laissoit
» la facilité de faire paroître, à volonté, le premier
» qui auroit la bassesse de consentir à représenter
» un personnage aussi méprisable, si cela devenoit
» nécessaire, et l'écrit anonyme, pièce essentielle et
» principale, fut en effet soustrait des bureaux de
» l'intendance par le commissaire même qui l'y avoit
» envoyé; le procès étant commencé, au lieu d'être
» renvoyé entre les mains du capitaine rapporteur,
» revêtu comme tous les autres qui en émanoient
» du *visa* de M. l'intendant général, ce qui étoit de
» rigueur pour en caractériser l'identité et pour être
» recevable; le commissariat eut donc le temps,
» sur cette entrefaite, d'en faire suppléer un *ad hoc*,
» à son bon plaisir, mieux approprié à la nouvelle
» circonstance, lequel ne fut présenté qu'à toute
» extrémité, pour tenir lieu du premier; mais on
» manqua d'adresse pour cacher la fraude; car pour
» mieux décéler, que ce n'étoit plus le même qui
» étoit représenté, on signa celui-ci, et on y spé-

» cifia maladroitement les qualités du dénonciateur,
» qualités qu'on laissoit ignorer dans la dénoncia-
» tion anonyme, que cette nouvelle pièce devoit
» figurer, puisqu'après en avoir pris une ample con-
» noissance, M. l'intendant demandoit expressé-
» ment à M. le commissaire principal, quel en étoit
» l'auteur, et surtout quelles étoient ses fonctions ;
» cependant le président soutenoit, en se fâchant,
» que la pièce étoit bonne, parce qu'elle étoit signée.
» Lorsque le premier juge militaire est de cette
» force, lorsqu'il a saisi la cause de cette façon,
» que doit-on attendre du jugement ? D'ailleurs,
» loin de vouloir s'apercevoir des véritables motifs
» qui avoient produit ce procès, loin de m'en sa-
» voir gré, il sembloit me tenir un très-mauvais
» compte de toutes mes démarches auprès des au-
» torités en faveur des malades. Quoi qu'il en soit,
» voilà comme toutes les autres pièces étoient in-
» cohérentes entr'elles, et se contredisoient les unes
» les autres : en sorte que pour un juge éclairé et
» intègre, il n'eût été besoin d'aucune défense,
» et qu'il n'auroit vu de vraie culpabilité que chez
» les accusateurs ; c'est ce qui ressortoit tout natu-
» rellement de l'instruction du procès. Il étoit
» même honteux pour eux d'être obligés de se pré-
» senter avec de si pauvres moyens, qu'ils se ré-
» duisoient tous en pure calomnie, et les juges
» seuls sembloient ne pas s'apercevoir de cette
» astuce aussi perfide que grossière. Aussi, il ne faut
» pas oublier, que si ce n'étoit point un procès

» que ces Messieurs vouloient, c'est qu'ils en re-
» doutoient l'issue à leur désavantage. Ils n'a-
» voient songé qu'à m'éliminer en travaillant dans
» l'ombre, comme c'étoit assez la coutume alors, en
» pareil cas. Enfin, c'étoit pour présenter la déla-
» tion sous des couleurs plus favorables, qu'on
» para le dénonciateur du titre d'honnête homme,
» tandis que son nom faisoit frémir au point, que
» M. l'inspecteur des hôpitaux qui en avoit un qui
» lui ressembloit, ne craignoit rien tant que d'être
» confondu avec lui.

» Ainsi étayé de toute la protection du maître
» dans l'esprit duquel il agissoit, n'épargnant ni les
» démarches, ni les sollicitations, ni les sacrifices,
» il obtint un jugement arbitraire contre moi, qui
» étoit celui dont la validité des services étoit le
» mieux constatée, soit par les faits, soit par des
» témoignages authentiques qui ne laissoient rien à
» désirer.

» Ainsi, ce prétendu honnête homme qui avoit
» fait presqu'à lui seul les frais de cette intrigue, de
» son propre aveu, auroit aussi fait à lui seul toutes
» les avances, sans en être chargé par personne, à
» moins que ce ne fût par le commissaire; car ce qui
» est bien singulier, c'est qu'il nous dénonça, même
» sans la participation des entrepreneurs ses com-
» mettans et à leur insu, tant il étoit appelé à jouer
» un grand rôle dans cette affaire, dont il devenoit
» le grand acteur et presque l'*omnis homo*, puisque
» c'est inutilement qu'il voulut s'adjoindre un col-

» lègue. Pourroit-on croire qu'un marquis, ci-devant
» émigré, qui avoit demandé pour lui-même une
» gratification à l'entrepreneur des médicamens,
» et qui pouvoit fort bien en agir de même envers
» les entrepreneurs des alimens, eût éprouvé un
» si grand besoin de la dénonciation, et fût dévoré
» à ce point de l'envie de nuire?

» Il seroit trop long d'entretenir V. A., d'une
» foule de circonstances concomitantes, toutes dans
» le même sens, toutes plus extraordinaires les unes
» que les autres, toutes aussi contraires à la partie
» accusatrice, comme d'ordres de départ pour le
» quartier-général de l'armée, délivrés par M. le
» commissaire-principal, au nom de l'intendant-
» général, tandis que ce dernier en donna réelle-
» ment de contraires, en vertu desquels on nous
» arrêta en chemin, et on nous empêcha d'y arriver
» lorsque nous nous étions mis en route à cet effet;
» tant cette prétendue transmission d'ordres étoit
» fausse! De là, l'écrivain judicieux qui disoit qu'il
» prendroit la fuite, si on l'accusoit d'avoir pris les
» tours de Notre-Dame et de les avoir mises dans sa
» poche, et qu'il se défendroit de loin, avoit-il
» tort?

» Quant à vous, Monseigneur, si vous n'aviez
» été imbu de ce qui se passoit en France, pendant
» votre absence, vous auriez été loin de vous figu-
» rer qu'il eût été possible de perdre une pareille
» cause pour laquelle je n'avois pas même voulu de
» défenseurs; et comme tout le monde, vous eussiez

» cru les accusateurs dans un furieux embarras.
» Mais c'étoit le règne aux choses extraordinaires en
» ce sens. En outre, la place de commissaire prin-
» cipal étoit d'un terrible ascendant sur l'esprit du
» capitaine rapporteur, pour certaines raisons que je
» rapporterai bientot; puis il est certains argumens
» irrésistibles auxquels il est impossible de répondre...
» Les juges qui ne me connoissoient que d après les
» rapports des accusateurs n'avoient donc nulle
» oreille pour moi, et s'il est permis de dire quel-
» que chose à leur avantage, c'est qu'ils furent
» probablement séduits par une aveugle prévention
» qui leur fascinoit les yeux sur le vrai sens de
» l'affaire.

» Pour en revenir au capitaine rapporteur, habi-
» tué à mettre toute sa gloire à envoyer tous les
» jours à la mort, du sein de la commission mili-
» taire, des Espagnols qu'on appeloit brigands (1) avec

---

(1) De bonne foi, cette qualification de brigands ainsi donnée à de braves Espagnols armés pour la plus juste de toutes les causes, n'auroit pas suffi pour bien caractériser ceux qui la leur prodiguoient si facilement; car quelle est la qualification qui pourroit dépeindre des hommes qui traitoient ainsi un peuple confiant qui combattoit dans les mêmes rangs, chez lequel ils étoient entrés en amis et en fideles alliés, qui y avoient été reçus comme tels, et qui, dès qu'on leur a permis l'entrée à cette condition, après avoir pris préalablement possession des places fortes par stratagème ou par perfidie, après avoir indignement outragé le monarque et la famille royale, selon la coutume établie, et avoir ravagé tout le royaume, soit par les contributions

» effusion de cœur, et dont tout le brigandage con-
» sistoit à défendre leur pays d'une invasion perfide,
» étoit-il étonnant, la démoralisation portée à ce
» point, s'il voulut reproduire une esquisse de tout
» ce qui s'étoit passé de plus révoltant, dans les
» tribunaux révolutionnaires, et s'il employa tous les
» moyens imaginables pour me faire condamner,
» sans qu'il fût même possible d'établir un corps
» de délit, afin de mieux caractériser le règne de
» la terreur et de la tyrannie dont il étoit un instru-
» ment si actif? Est il étonnant, si, loin de blâmer
» les calomnies atroces et avérées dirigées contre
» moi par l'un des co-accusés, calomnies que le
» calomniateur ne put soutenir à la confrontation,
» il parut plutôt y sourire avec complaisance? Est-il
» étonnant, si, loin de faire ressortir aucune des
» contradictions frappantes dont cette cause étoit
» pleine, il se contenta de divaguer d'une manière
» tout-à-fait incohérente avec cette affaire? Est-il
» étonnant, s'il finit par établir la sentence sur des
» faits controuvés et officiellement démentis par celui-
» là même qu'il avoit pris la résolution de servir?

---

ou autrement, finissent par déclarer ouvertement, que ce pays qu'ils devoient particulièrement protéger, leur appartient, et qu'il est destiné au frère de leur maître qui remplace, sans plus de façon, un souverain légitime et de leur choix qu'on leur enlève, par la plus noire trahison avec toute sa cour? On peut bien encore trouver là des richesses, des titres, des décorations; mais que deviennent la justice, l'honneur, la morale et la vertu?

» J'avois bien été prévenu que ce capitaine avoit » été gagné par la partie accusatrice, que l'honnête » homme de M. le commissaire étoit continuelle- « ment chez lui, et que d'ailleurs, en sa qualité de « commandant un escadron de gendarmerie, il avoit » sa comptabilité en très-mauvais état; qu'en consé- » quence, il avoit infiniment besoin des bons offices » du commissaire principal. M. l'inspecteur aux revues » m'assura même à cette époque, qu'il ne l'avoit accep- » tée par commisération, que pour éviter sa perte; » mais cette considération seule suffisoit pour le » rendre inhabile à travailler à cette affaire. Cepen- » dant, je répugnois d'autant plus à m'en rapporter » à ce qu'on m'assuroit, qu'il n'avoit jamais voulu » m'interroger, comme il étoit de son devoir de le » faire, qu'il me confia, au contraire, tout le procès » avec le soin d'arranger les demandes et les réponses » à mon gré; procès qui resta chez moi, jusqu'au » moment où il le fit reprendre par son sécretaire, » ce qui arriva peu de jours avant le jugement. Un » excès de confiance aussi perfide m'abusa, et je ne » pus m'empêcher de lui supposer de bonnes in- » tentions.

» Tout bien considéré, je trouve qu'il existe un » défaut essentiel dans la formation même du con- » seil de guerre, destiné à juger les officiers de » santé, relativement à l'exercice de leurs fonctions, » en ce qu'il n'y entre personne appartenant à l'art » de guérir, pour éclairer sciemment la question; » car, un militaire qui n'entend rien à nos pres-

» criptions est un juge incompétent en ces matières,
» et ici tout se réduisoit à savoir, si le traitement
» des malades avoit été bien suivi ; or, étoit-ce à
» des militaires qu'il appartenoit de prononcer ?
» Donc, le jugement peut être considéré comme
» non avenu, quant à l'effet moral. Pourquoi un
» commissaire des guerres, dont la gestion est bien
» plus facilement à la portée de tout le monde,
» obtient-il par l'effet de la loi, qu'il y ait moitié
» de ses camarades pour former le conseil qui doit
» le juger, tandis que l'officier de santé n'en obtient
» aucun ?

» Tout ceci rappelle la sentence suivante de
» Raynal : Il seroit bien à souhaiter, dit-il, livre
» 1er, article VIII, que partout le juge pût être pris
» à partie ; s'il a mal jugé par incapacité, il est cou-
» pable ; par iniquité, il l'est bien davantage.

» La perte de ce procès a donc été un nouveau
» triomphe pour les méchans, puisque la passion (1)
» qui les avoit fait agir étoit satisfaite, et le jugement
» a été considéré généralement comme un assassinat
» juridique par les gens probes qui virent clairement
» qu'on avoit pris à tâche de sauver les vrais coupables.
» Afin de les couvrir et de les satisfaire, il falloit une
» victime, et le sort en fut jeté. Dans une pareille

(1) L'on m'a assuré que si le conseil de guerre n'avoit pas satisfait l'autorité qui étoit secrètement à la tête de cette dénonciation, sa fureur, son acharnement étoient portés à un tel excès, qu'elle méditoit les moyens d'un assassinat sur ma personne.

» occurence où la justice devoit se rendre à contre-
» sens, mon premier tort avoit été de ne pas être
» coupable, parce que cela m'avoit empêché d'entrer
» en composition, seul moyen de réussir. Les amis
» de la tyrannie de Buonaparte ne conviendront pas
» volontiers qu'il pouvoit exister un pareil système
» de justice sous l'influence de son gouvernement.
» Mais j'en ai assez dit pour donner une nouvelle
» prise aux malintentionnés, aux malveillans, et pour
» jeter un vernis de défaveur sur tout ce qui a pré-
» cédé, et sur l'ouvrage qui va suivre. Heureuse-
» ment, Monseigneur, ce n'est point à eux, c'est
» à votre belle âme, c'est à celles qui lui ressem-
» blent que je m'adresse. Non, non, ce n'est pas
» pour eux que j'écris. Je ne puis que les plaindre:
» mais qu'ils sachent que je ne crains nullement l'opi-
» nion des personnes estimables, éclairées, et sans
» prévention, qui ne seront guère tentées de s'en
» rapporter, dans une affaire de cette nature, où
» il n'y avoit pas même la moindre apparence contre
» moi, à la décision de quelques militaires cir-
» convenus, et quelquefois peu instruits; décision
» entièrement opposée à celle de mon chef, comme
» à celle du général estimable qui commandoit alors
» supérieurement la place et la citadelle de Pam-
» pelune, où la scène se passoit; décision contraire
» d'ailleurs au sentiment de l'auditoire. Il faut tou-
» jours singulièrement se défier de ces jugemens
» qui sont en opposition directe avec l'opinion pu-
» blique. S'ils avoient bien pesé ce qu'ils faisoient,

» ils n'auroient trouvé dans leur conduite, que la
» plus noire ingratitude envers moi, qui ne m'é-
» tois attiré ce désagrément qu'à force de récla-
» mations en faveur de leurs soldats, et ils ne
» m'auroient jamais appliqué une loi qui ne con-
» cerne que les commissaires des guerres, ne par-
» ticipant pas aux mêmes avantages que ces mes-
» sieurs, sous le rapport de la formation du con-
» seil, cela au préjudice du réglement des hôpitaux
» militaires, et ils ne m'auroient pas condamné,
» d'après la considération impossible dans son effet,
» et démentie par le commissaire principal lui-
» même, d'une réduction de dépense de quatre-
» vingt pour cent, tandis que ce commissaire s'étoit
» plaint officiellement à nous, de notre excessive
» consommation dont il nous rendoit responsables,
» et que l'auteur de ce point d'accusation co-accusé
» avoit été forcé de le désavouer, et de convenir,
» ne pouvant plus le soutenir contre l'évidence,
» qu'il n'avoit agi ainsi, sans aucune certitude, que
» par un motif de fausse récrimination. Mais peut-
» on présenter une preuve plus palpable du peu
» d'intelligence que les juges avoient de cette af-
» faire et du peu d'attention qu'ils y avoient appor-
« tée, que ce jugement rendu contre les propres
» assertions de l'autorité qu'ils vouloient satisfaire?

» Arrivons maintenant à l'opuscule, que j'ai l'hon-
» neur de dédier à V. A. R. On verra facilement
» qu'il n'appartient à aucune secte, à aucune cote-
» rie, et qu'il ne flatte personne. Loin de favoriser

» les abus, il ne tend qu'à les détruire, et aujour-
» d'hui qu'un gouvernement sage succède au bri-
» gandage, n'est-il pas permis d'espérer qu'il
» pourra devenir de quelque utilité?

» Je pensois, lorsque je rédigeois les rapports qui
» le composent, et je penserai toujours, que le bien
» du soldat, que l'intérêt du gouvernement récla-
» ment impérieusement que ceux qui prennent plus
» de part au sort et au rétablissement des malades,
» que ceux qui les ont continuellement sous les
» yeux, que ceux qui connoissent mieux leur situa-
» tion, que ceux qui voient leurs souffrances et
» leurs besoins de plus près, que ceux qui y com-
» patissent davantage, que ceux qui s'identifient avec
» eux, soient chargés généralement de tout ce qui
» les concerne, et qu'ils soient délivrés de toutes
» les entraves qui s'opposent à chaque instant, au
» résultat désiré, qui est le retour à la santé. Toute
» personne étrangère à l'art de guérir, est ici un
» poison pour le malade, et parmi ceux qui le culti-
» vent, tout dépendroit du choix. Mes vues, à ce
» sujet, qui se trouvent plus développées, dans le
» courant de cette correspondance, toujours ap-
» puyées sur des faits que j'aurois pu rendre plus
» frappans, si je n'avois usé de délicatesse à l'é-
» gard de certains personnages, réunissent l'éco-
» nomie à l'avantage du service. De pareilles inten-
» tions sont bien propres à attirer un peu d'attention
» et à me concilier au moins de l'indulgence, puisque
» déjà elles tendent à de grandes réformes, les ré-

» formes faites, mesure devenue nécessaire, ne fût-
» ce que par rapport à l'état de délabrement de nos
» finances, et à la situation actuelle de la France,
» peu capable de payer des impôts considérables,
» après avoir essuyé tant de pertes, et avoir fait de
» si grands sacrifices qui l'ont épuisée de toute part;
» réformes qui renferment à la fois, le précieux
» avantage, tout en réduisant infiniment les dépen-
» ses, de tendre en outre à toute la perfection dont
» ce service est susceptible.

» Les hôpitaux de l'armée d'Espagne, dont je
» traite ici plus particulièrement, n'étoient que la
» répétition de ceux des autres armées. Depuis long-
» temps, ce n'étoit qu'abus de toute part. Vouloir
» rebâtir sur les mêmes fondemens, c'est-à-dire,
» avec les mêmes élémens, les mêmes matériaux,
» ne seroit-ce pas introduire de suite dans le ser-
» vice de santé de l'intérieur, tous les désordres qui
» pulluloient dans celui de l'extérieur, sous l'influence
» directe des commissaires des guerres, désordres
» qui ne gagnoient déjà que trop, dans ce premier ser-
» vice, par une espèce de revirement du dernier?
» D'ailleurs, d'après le mode actuel, ne sera-t-il
» pas toujours à craindre que le malade ne soit
» traité plutôt au gré de l'administration que selon
» les règles de la médecine et l'avantage réel du
» soldat?

» On a donné les Sépulcres de la Grande Armée,
» précurseurs immédiats de la chute de l'usurpateur.
» Je présente les hôpitaux militaires tels qu'ils

» étoient, lorsque son gouvernement paroissoit encore robuste, autant que pouvoit l'être un gouvernement établi sur le crime, et je démontre que si l'influence d'un aventurier avec lequel nous n'aurons plus affaire désormais étoit aussi funeste, aussi pernicieuse, cela n'avoit lieu que parce qu'il étoit trop bien secondé par des fonctionnaires qui savoient souvent la faire tourner à leur avantage, afin de pêcher en eau trouble, fonctionnaires dont le sort du soldat malade pourroit encore dépendre aujourd'hui. C'est pourquoi ce sujet doit particulièrement nous attacher maintenant, et attirer toute notre attention.

» Les dates de mes rapports prouveront que rien n'a influé que l'expérience et la vérité dans ma manière de voir. J'avois voulu livrer cette correspondance à l'impression, l'année passée à Bordeaux, et je l'avois déposée en conséquence, chez M. l'imprimeur Coudert ; mais défendre ainsi tant de victimes sacrifiées à la tyrannie, montrer combien étoit effrayant le nombre de soldats qui périssoient dans une espèce d'abandon général, au milieu d'une administration cruelle et avide, étoit un crime impardonnable : c'étoit manifester trop de courage, sous la verge de fer qui nous frappoit alors, verge sous laquelle il falloit nécessairement ployer, et on n'osa pas la mettre au jour.

» Sous le rapport de la pratique médicale, je me suis appliqué à combattre les erreurs les plus communes, les plus dangereuses, et à rappeler

» les principes les plus sûrs en médecine : c'étoit
» là mon principal but. Ainsi, je donne les trai-
» temens qui ont été suivis, dans les cas les plus
» difficiles, et mon avis sur ces traitemens. C'est
» pourquoi j'avertis, qu'il ne faut pas juger ce livre,
» d'après quelques passages détachés, mais qu'il faut
» le lire attentivement tout entier, avant de pou-
» voir asseoir son jugement. Les médecins militaires
» y retrouveront les hôpitaux du règne de Buona-
» parte; et le soldat qui étoit attaché à ce régime
» oppresseur par des vues basses, par l'appât du
» pillage ou par le prestige insidieux d'une déco-
» ration qu'on avilissoit, à force de la prodiguer,
» car plus la France gémissoit sous le poids du plus
» vil, du plus honteux esclavage, et plus les fonction-
» naires s'y déshonoroient, et plus des emblèmes
» extérieurs d'honneur y fourmilloient de toutes
» parts (aujourd'hui même, certain nombre de ceux
» qui en sont décorés, se compose des ennemis les
» plus acharnés du gouvernement légitime; l'usur-
» pateur, en créant la Légion, songea à se faire des
» partisans, et ne s'est pas trompé : il jouit encore
» de son ouvrage. Il en est de même de la nou-
» velle noblesse dont le premier et le plus noble est
» bien censé son fondateur; mais si nous la respec-
» tons, ce n'est pas à cause de son instituteur dont
» nous ne pouvons nous rappeler qu'avec un senti-
» ment trop fâcheux, c'est seulement parce qu'elle
» a été maintenue par le Roi;) le soldat, dis-je, y

» verra combien peu le tyran s'occupoit des soins
» nécessaires à sa conservation, et combien son
» attachement étoit aveugle ! Il verra si un ordre
» de choses, où ceux qui vouloient épouser ses in-
» térêts étoient impitoyablement proscrits, où il n'a-
» voit pas de vieux camarades, parce que ceux qui
» ne périssoient pas dans les combats étoient con-
» damnés à périr dans les hôpitaux, mérite de si
» grands regrets !

» Les médecins civils, qui se figureroient que cet
» ouvrage n'auroit d'utilité que pour ceux destinés
» à soigner les militaires, se tromperoient gran-
» dement ; car il renferme une foule de constitu-
» tions morbifiques précédées des constitutions
» atmosphériques qui les décidoient, une collection
» nombreuse et variée d'observations cliniques éga-
» lement intéressantes pour tous les praticiens in-
» distinctement : ce n'est que de cela qu'il est
» rempli ; donc, si ce livre est susceptible de quel-
» que utilité, c'est autant pour la pratique parti-
» ticulière au civil, que pour la pratique dans les
» hôpitaux. On y trouvera même des faits isolés
» très-capables de piquer la curiosité, et les ques-
» tions les plus importantes de la médecine y sont
» traitées, lorsque cela vient à propos, et l'on y
» dit aussi quelque chose, en passant, des systèmes
» des novateurs dangereux qui ont fait le plus de
» bruit de nos jours. Enfin, il faudroit entrer ici
» dans un détail beaucoup plus étendu, qui n'est

» point l'objet de cette dédicace : c'est dans la note
» qui suit immédiatement le premier rapport à la-
» quelle je renvoie qu'il y sera suppléé.

» On reconnoît en médecine l'influence de la
» chaleur, des variations qui ont lieu dans la pe-
» santeur de l'air, celle de la température, de l'hu-
» midité et de la sécheresse de l'atmosphère, des
» brouillards, de la gelée, de la grêle, des frimas,
» de la pluie, de la rosée, des vents, des météores,
» de l'état du ciel etc., etc., sur l'économie animale.
» Si je n'ai pas toujours présenté exactement ces dif-
» férens points essentiels de la météorologie, c'est
« que j'ai quelquefois manqué de baromètre pour
» me guider sûrement dans la pesanteur de l'air,
» et de thermomètre pour apprécier justement l'état
» de la température ; que jamais je n'ai eu d'hygro-
» mètre pour mesurer les degrés d'humidité et de
» sécheresse de l'atmosphère, non plus que d'udo-
» mètre, etc.; mais très-souvent, au moins, j'ai
» donné les vents, les météores et l'état du ciel.

» Ayant toujours aimé la vérité avec idolâtrie,
» jamais, Monseigneur, je n'ai prostitué ma plume
» à la louange du tyran. Loin d'applaudir à ses pro-
» jets gigantesques et extravagans, je n'y voyois
» que la ruine et la désolation de l'Etat et de la
» patrie. C'est ainsi que je ne cessois de me prononc-
» cer, tant dans ma correspondance, que dans mes
» discours. Je crois donc pouvoir élever ici la voix
» avec d'autant plus d'assurance, que jamais je n'ai
» profané mon encens. Jamais je n'ai été ébloui par
» l'éclat de ses victoires passagères ; jamais je n'ai

» vu d'héroïsme, que dans le guerrier qui combat
» avec noblesse pour une belle cause. Etoit-ce
» ainsi que l'on pouvoit qualifier la guerre d'Es-
» pagne, guerre dont la seule idée répugne à tout
» sentiment honorable? Plus l'auteur d'une pareille
» guerre auroit eu de succès, plus on auroit dû
» éprouver d'horreur, d'aversion et de mépris pour
» un monstre aussi dégoûtant; et c'est précisément
» ce qui se passoit en moi.

» Dans ma profession, mon seul goût décidé a
» constamment été porté vers le bien du service,
» c'étoit mon penchant naturel; et presque toujours
» j'étois mal secondé, car l'administration qui sui-
» voit souvent la mauvaise impulsion pour son
» profit, étoit plus détestable encore, j'imagine, qué
» ne l'auroit voulu celui qui la donnoit. De là, tou-
» jours des ennemis dans ce temps de dilapidation
» et de brigandage sans exemple. Ce qui me con-
» sole, c'est que je n'ai pas connu un seul fonction-
» naire hororable dans la partie des hôpitaux en
» Espagne, sans qu'il n'ait été abreuvé de désagré-
» mens, et sans qu'on ait empoisonné ses meilleures
» intentions. Voilà ce qui partout étoit le plus fa-
» vorablement accueilli : c'étoit l'esprit du jour.
» Tout cela ne donne-t-il pas une brillante idée du
» régime, qui amenoit une morale si pure, ainsi que
» de la manière dont la sûreté individuelle étoit
» garantie aux armées?

» Bénissons le Ciel, celui qui formoit le pre-
» mier chaînon de cette chaîne de corruption et de
» tyrannie, celui sous lequel il étoit si humiliant

» de servir, a fini par courir rapidement à sa perte,
» et a enfin disparu avec ignominie; mais il a laissé
» des traces profondes de son passage, lesquelles
» seront d'autant plus difficiles à effacer, que
» l'homme semble être enclin à se laisser entraîner
» beaucoup plus facilement vers le mal que vers le
» bien. Vers l'un, la pente est prompte, rapide,
» entraînante; vers l'autre, elle est lente, et ren-
» contre mille obstacles. Ainsi, à la honte de notre
» pays, le ton tranchant, les manières vexatoires
» du despote étoient répétés par les fonctionnaires
» subalternes, et avoient gagné jusqu'aux maires
» des campagnes qui n'étoient souples avec les au-
» torités supérieures, que pour mieux *despotiser*
» leurs administrés. Puissent les mœurs douces d'une
» cour pleine de vertus façonner la France sur son
« propre modèle, et effacer cette fâcheuse em-
» preinte de tyrannie!

» Pour vous, Monseigneur, dont l'âme noble et
» généreuse a été si long-temps nourrie à l'école
» du malheur, toutes ces réflexions doivent vous
» être d'autant plus familières, que votre judiciaire
» est mieux mûrie par la sagesse de l'expérience et
« de l'adversité. Achevez, perfectionnez avec le
» Roi, votre auguste frère, dont le mérite transcen-
» dant est si généralement reconnu et apprécié, ce
» que vous avez commencé sous des auspices aussi
» favorables. Vous avez à cicatriser des plaies bien
« profondes, bien invétérées; mais cette cicatrisa-
« tion, toute difficile qu'elle peut être, n'est au-

» dessus ni de votre courage ni de votre constance.
» Pour ne sacrifier jamais la justice à la politique,
» ne consultez que votre cœur. Si un Corse fougueux
» vomi par l'enfer pour notre châtiment, mettoit
» toute sa gloire, toute son ambition à se montrer,
» sans cesse, le fléau de l'espèce humaine, la vôtre,
» seule vraie, seule digne d'envie, celle de Louis
» XVIII, consolation de la France comme vous en êtes
» l'espérance, déjà si habile dans l'art de régner,
» consistera à réparer tout le mal qui a été fait, en
» travaillant sans relâche à notre restauration. Cette
» tâche sera bien autrement difficile, sans doute,
» car il a toujours été incomparablement plus diffi-
» cile de réédifier que de détruire; mais aussi vous
» vous acquerrez des droits sacrés à tout notre
» amour; mais les peuples qui nous entourent, hon-
» teux naguère de devoir être considérés comme
« Français, ambitionneront désormais ce bonheur,
» dans la sincérité de leur âme; mais les témoi-
» gnages de reconnoissance qui vous seront adressés,
» de toute part, seront l'expression libre de senti-
» mens véritables, et les louanges ne seront plus
» une marque infâme du déréglement de l'esprit et
» de la corruption du cœur, et votre nom chéri
» ira à l'immortalité. Je le répète, c'est de mœurs
» avant tout que la France a besoin. Aussi long-
» temps qu'elle en sera dépourvue, il sera impos-
» sible de faire quelque chose de solide chez elle.
» Mais quoi de plus propre à les ramener qu'une
» famille royale aussi pieuse, que la présence édi-

» fiante de cette fille auguste d'un Roi martyr, que
» tous les malheurs ensemble n'ont pu abattre ?
» Dans tous les temps, cette illustre princesse n'a
» cessé de prodiguer des marques de sa tendresse
» affectueuse au peuple français, dont la partie la
» plus abjecte qui est devenue la plus riche, l'im-
» moralité ayant fructifié, dont la partie la plus
» abjecte, dis-je, avoit poussé l'aveuglement et la
» fureur, jusqu'à abreuver d'outrages ses plus chers
» parens. Quel souvenir !

« Défiez-vous de ces complimens de commande
» qui vous seront adressés par les mêmes bouches,
» par les mêmes plumes qui les prodiguoient à tout
» ce qu'il y avoit de plus infâme. A la grande con-
» fusion de la France, le tyran avoit une foule d'a-
» dulateurs, et dans un temps où il étoit humiliant
» d'être Français, la tyrannie la plus exécrable re-
» cevoit, de toute part avec profusion, un encens
» impur. Je voudrois qu'il fût défendu à celui qui a
» encensé le faux dieu, de venir adresser aucune
» espèce de félicitation à Louis XVIII, à moins
» qu'il n'ait mérité quelque disgrâce éclatante qui
» ait effacé cette tache. Eh! qu'ils se souviennent
» que nous nous taisions, lorsqu'ils crioient de toutes
» leurs forces ! Une conduite contraire ne seroit
» propre qu'à avilir la nation, chez l'étranger
» comme à ses propres yeux; et des éloges sem-
» blables, outre qu'ils sembleroient insulter sans
» cesse à la Majesté Royale, devroient paroître d'au-
» tant plus suspects, que ces hommes vils et mer-

» cenaires paroîtroient seulement jouer un rôle
» nouveau ou chanter la palinodie. Cet encens seroit
» réprouvé par le Dieu Saint que nous adorons. Les
» louanges des courtisans, des suppôts du tyran à
» cheval, seroient-elles moins méprisables que
» celles des courtisans, des suppôts du tyran à
» pied? Eh, ne seroit-ce pas un outrage pour la
» France, que de laisser croire qu'il ne se trou-
» veroit plus chez elle assez d'âmes pures pour
» rendre dignement justice à vos vertus? Si le
» peuple craint encore de rencontrer des traîtres,
» ce n'est que parmi ceux qui ont adulé tour à tour
» tous les pouvoirs les plus odieux.

» Monseigneur, votre première apparition dans la
» capitale a achevé de vous conquérir tous les cœurs.
» Vous n'aviez besoin que de vous montrer. Tout en
» Votre Altesse inspiroit l'amour et l'enthousiasme.
» Le premier de la famille royale, vous veniez
» offrir à la patrie éplorée, un avenir moins mal-
» heureux. Au milieu de ses plus affreuses, de ses
» plus terribles calamités, dans la position la plus
» critique où elle s'étoit jamais trouvée, vous lui
» avez apporté la paix et le repos, objets de ses
» vœux si long-temps prolongés. Comme ce souvé-
» nir sera cher désormais à tous les Français! Vous
» n'eussiez point eu en partage les prérogatives de
» votre auguste naissance, vous n'eussiez point ins-
» piré le vif intérêt attaché à de grands malheurs
» non mérités, que cette circonstance seule vous
» eût acquis des droits sacrés et éternels à toute

» notre reconnoissance, à toute notre affection. Le
» Roi pouvoit-il jamais se faire précéder, sous des
» auspices plus favorables ? Quelle seroit l'âme fran-
» çaise qui resteroit insensible à tant de prodiges,
» à tant de bienfaits? Quelle seroit celle qui n'en
» seroit touchée jusqu'aux larmes ? Quelle seroit
» celle qui ne seroit électrisée par tant de vertus ?
» Quelle seroit celle qui n'abjureroit, d'un mouve-
» ment spontané, toutes ses erreurs passées, en
» admirant tant de grandeur, tant de générosité ?
» Aussi quelle a été l'inquiétude universelle, à la
» nouvelle de votre maladie ! avec quel empresse-
» ment on s'arrachoit les bulletins de votre santé !
» quelle a été la satisfaction qui éclatoit de toute
» part, lorsqu'on a appris, après une aussi longue
» convalescence, votre entier rétablissement ! Eh
» quoi, ce ne sont point les fatigues, c'est la joie
» de nous revoir qui a causé en vous une si longue
» fièvre ! Bon Dieu, qui de vous ou de nous devoit
» en éprouver davantage ? Français, méritez, mon-
» trez-vous dignes d'un semblable attachement. Vous
» seriez le plus lâche, le plus misérable des peu-
» ples, si vous ne sentiez tout ce que ce sentiment
» a de touchant et de sublime. Une ingratitude
» aussi noire révolteroit contre vous et le ciel et
» la terre.

» Vous êtes encore, Monseigneur, l'ange répa-
» rateur qui allez verser les premières consolations,
» les premiers bienfaits, au sein des provinces ra-
» vagées, et vous recevez les premières bénédic-

» tions de leurs malheureux habitans, et vous de-
» viendrez encore plus content en songeant aux
» secours utiles que vous aurez répandus. Ainsi,
» vous vous préparez toujours un bonheur nouveau.
» Votre âme et celle de Louis-le-Désiré ne font
» qu'une. C'est un fonds inépuisable d'amour qui
» embrasse également tous vos enfans. Vous êtes
» l'honneur, le plus bel ornement du trône et de la
» patrie, soyez-en à jamais la puissance, la bonté
» tutélaires. L'univers vous contemple et vous re-
» garde comme l'un des instrumens les plus augustes
» dont se sert l'Eternel pour accomplir, dans sa
» miséricorde, ses hautes destinées sur une nation
» malheureuse qui avoit paru mériter d'être entiè-
» rement abandonnée, et qui n'a été sauvée qu'en
» faveur des justes. Vous ne trahirez point nos espé-
» rances. J'en atteste votre expérience mûrie par
» une longue infortune ; j'en atteste le sang qui
» coule dans vos veines. Oui, plus le Corse avoit
» attiré sur lui toutes les malédictions, plus la
» dynastie des Bourbons continuera à être bénie,
» dans tous les siècles à venir, et si nous nous rap-
» pelons les vingt années de tourmente qui viennent
» de s'écouler, ce ne sera plus, que comme on se
» rappelle d'une leçon sévère dont il faudra toujours
» profiter.

» Depuis long-temps, mon cœur éprouvoit le
» besoin de ce doux épanchement. Puisse votre A. R.,
» le recevoir avec cette bonté franche et loyale, qui
» forme la base de son caractère ! Puisse-t-elle jeter

» sur cet ouvrage un coup d'œil d'indulgence ! Puisse-
» t-elle, surtout, avoir trouvé, dans la maladie
» même dont elle vient d'être atteinte, une source
» de santé inépuisable ! Voilà le vœu des vrais
» Français, et c'est dans ces sentimens, c'est avec
» cet espoir que j'ai l'honneur d'être, etc. »

Voilà, mon cher camarade, ce que je pensois dire à S. A. R. En matière de science, de théorie ou d'opinion, je puis souvent être en erreur, mais c'est bien à peu près ce que j'éprouve, et ce que j'ai éprouvé, depuis la chute de l'homme qui naguère encore faisoit trembler l'Europe dont il étoit le fléau. Quant à ce qui concerne l'art de guérir, si nous ne sommes pas toujours d'accord, je vous engage à vouloir bien me communiquer vos observations contraires aux miennes.

Les hôpitaux, aux armées, sont bien absolument les hôpitaux des commissaires des guerres. Ils y sont remplis d'abus nuisibles au but de leur institution; donc ce mode ne vaut rien. C'est ce que j'ai suffisamment démontré, et ce que je démontrerois mieux encore, si je n'écrivois que pour cela.

Que d'inconvéniens fâcheux résultent de ce que, dans les hôpitaux militaires, tout ce qui est nécessaire à l'art de guérir et au malade ne soit pas directement entre les mains des officiers de santé ! Que le soldat dont la situation réclame, sur le champ, quelque chose qui manque ou quelque chose d'extraordinaire, soit à toute extrémité, peu im-

porte, il n'en faudra pas moins recourir à quelque comptable : par exemple à l'économe qui, quelquefois, manquera de fonds ou de bonne volonté ; quelquefois la chose indispensable ne sera ni dans le formulaire ni dans le réglement, nouvelle difficulté ; enfin on pourra avoir recours à M. le commissaire des guerres, et, en attendant sa décision favorable ou non, le malheureux expire. A quoi lui ont servi alors ces gens de l'art, destinés à lui prescrire ce dont il avoit le besoin le plus urgent ? A quoi lui servent-ils dans tant d'autres occasions ?

Vous ne partagerez peut-être pas mon avis avantageux sur les hospices administrés par les sœurs hospitalières, ni sur la préférence que je leur accorde sur les nôtres. Je connois, à cet égard, la façon de penser de la plupart des docteurs militaires ; mais je parle d'après ma conscience, d'après mon expérience, puis d'une manière désintéressée comme dégagée de tout préjugé. Je demeure donc très-convaincu, que nos hôpitaux tels qu'ils sont aux armées, resteront toujours à une très-grande distance, soit pour la tenue, soit pour le résultat, de ceux dont l'administration est confiée à ces sœurs.

Au reste, j'offre un projet bien plus salutaire encore, puisé dans la nature même de la chose, enfin un projet qui réuniroit tous les avantages ensemble, et celui que je regarderois comme le plus convenable, si le soin de son exécution étoit remis

en des mains capables et dignes de s'en acquitter honorablement.

Quant au dessein de rétablir les hôpitaux régimentaires, j'ignore s'il existe en effet : au moins, il en a été beaucoup question. Quoi qu'il en soit, ces hôpitaux renferment en eux-mêmes tant de vices que vous connoissez, puisqu'ils vous ont été avoués par ceux-là même qui les dirigoient, comme le changement de main continuel qui ne s'opère jamais, qu'au détriment du fisc, et une foule d'autres que je crois devoir passer ici sous silence, après vous avoir rappelé le moindre, que je ne puis pas me figurer que ce seroit le sentiment du bien qui ouvriroit un pareil avis, quoique pour parler franchement, je les aimerois autant, que ceux des commissaires des guerres. Mais seroit-ce beaucoup la peine de changer de mode, pour remplacer des abus par des abus, comme cela est devenu si commun dans notre pays?

Il est malheureux que dans une circonstance aussi décisive, aussi importante que celle-ci pour le service de santé, les inspecteurs-généraux eux-mêmes ne présentent point un plan uniforme, fruit de tous les renseignemens qu'ils doivent avoir, et de leur propre expérience. L'on craint, l'on soupçonne, dans cette espèce de conflit, que l'égoïsme particulier ne l'emporte quelquefois sur l'intérêt général du soldat malade. Cette idée est fâcheuse, et si elle étoit vraie, elle seroit capable de déprécier le plus grand mérite.

Au moins, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y a là un défaut d'ensemble bien préjudiciable, défaut qui ne s'est fait que trop sentir dans les hopitaux militaires, et qui milite d'autant plus fortement en faveur du projet que je trace.

Les inspecteurs-généraux de médecine et de chirurgie ne manquent pas de talent, pris chacun en particulier; mais ils manqueroient du principal, si reunis ils n'avoient pas celui de les rendre tous utiles au service qu'ils doivent diriger. Dès lors, ils deviendroient eux-mêmes un abus, en cette qualité, puisqu'ils seroient inutiles. Ainsi, chaque fois qu'ils ont dit : Cela ne dépend pas de nous, nous ne pouvons rien, etc., ils ont annoncé leur inutilité ou leur existence précaire et abusive ; car une place lucrative dont l'exercice est nul est un vol fait à l'Etat.

J'aurois désiré une feuille périodique impartiale rédigée par ces messieurs, qui, indépendamment des faits de pratique les plus intéressans qu'ils auroient recueillis, eût donné les abus observés, les progrès de la médecine militaire, ou ce qui s'y opposoit. Ce journal eût été infiniment utile et instructif, s'il avoit été écrit avec vérité et avec énergie.

Je voudrois que l'initiative soit toujours leur première attribution, et qu'ils en jouissent pleinement, mais qu'ils n'en usent qu'avec une justice singulièrement rigoureuse; autrement, cette initiative elle-même qui semble leur appartenir de droit ne

seroit encore qu'un abus, d'autant plus inexcusable, qu'ils ne pourroient pécher, qu'avec une entière connoissance de cause. Je voudrois de plus, pour éloigner toute intrigue, qu'ils présentassent eux-mêmes des candidats au ministre, quand il se trouve une place vacante, à l'inspection générale, et que les chefs aux armées ne fussent également nommés, que sur leur présentation. Si cela avoit eu lieu, le dernier qui y a été élevé, n'y siégeroit peut-être pas aujourd'hui.

Si le service étoit ainsi coordonné sur des bases respectables et raisonnables, bien que nous ayons à regretter le temps perdu, il ne devroit plus que s'épurer chaque jour, en marchant vers la perfection, et les inspecteurs-généraux n'en auroient que plus d'éclat. Attendons, avec confiance, ce nouveau bienfait de la régénération générale.

En traçant ce plan, je ne me suis nullement arrêté aux difficultés sans nombre qu'on ne manqueroit pas d'opposer à son exécution, ni au mécontentement de certains officiers de santé ou administrateurs qu'il ne satisferoit pas; il seroit trop difficile, et même inutile de vouloir contenter tous les intérêts particuliers: je n'ai songé qu'à l'avantage du gouvernement, au mieux-être des malades, aux véritables succès et aux progrès de la médecine militaire. Si ces motifs qui n'ont cessé de me guider sont considérés comme insuffisans, tant pis; au

moins, ceux qui me connoissent bien ne pourront s'empêcher d'y démêler la pureté de mes intentions.

Paris, le 8 octobre 1814.

LIXON.

Cette note appartient à la page 48, *ligne* 12.

(2) Si je parle en ce sens de la vente du fonds sur lequel reposoient certains bénéfices ecclésiastiques; si je pense qu'on n'étoit pas autorisé à s'en emparer, bien que le fondateur auroit donné à une partie de son bien une destination qui, quoique permise par les lois en vigueur alors, auroit paru déplaire à quelques uns de ses neveux; si je parle ainsi de l'expropriation des biens des émigrés, c'est que j'ai toujours regardé ces mesures comme essentiellement injustes et vexatoires, et que je n'ai jamais rien eu tant en horreur, que tout ce qui ressemble à l'arbitraire et à l'injustice. N'est-on pas déjà assez malheureux de devoir quitter le sol de sa patrie? C'est enfin que je désirerois qu'on pût faire quelque chose de solide en ce monde, où je vois à regret que rien n'est sacré, surtout dans mon pays. Selon moi, toutes les fois qu'il est question de justice, toutes les fois qu'il est question de réparer des torts, on ne sauroit faire de trop grands sacrifices, on ne sauroit offrir des exemples trop frappans. C'est le moyen le plus sûr de ramener la morale publique.

Peut-on faire un crime à un malheureux de fuir une mort certaine et inutile qui l'attend, ou de prendre, comme il le peut, la cause de la monarchie où il est né, et tout à la fois celle du monarque, du meilleur des Princes? Voilà cependant tout le crime des émigrés. De quel côté étoit la raison? Se trouvoit-elle du côté de la convention, qui les auroit fait égorger, s'ils n'avoient pris le parti de s'éloigner, ou de leur côté? Je serois trop tenté de croire qu'elle ne résidoit guère jamais avec cette première. Au reste, ce ne seroit pas pour un décret d'une de nos assemblées nationales, que je regarderois la chose décrétée comme irrévocablement décidée. L'une d'elles a décreté l'abolition de la royauté en France, une autre a décerné le titre d'empereur et roi à un Corse intrigant, jacobin et sanguinaire; l'une d'elles a décreté la proscription de l'auguste maison de Bourbon, une autre l'a très-heureusement rappelée, et je serois porté à croire que celle-là, qui opinoit en présence de l'ennemi, étoit plus libre dans ses délibérations, que celles qui l'avoient précédée; l'une d'elles décrète l'abolition de la noblesse, et aujourd'hui pour tâcher de satisfaire tout le monde, et comme pour mieux prouver que la noblesse vient de la roture qui a été méprisée trop mal à propos, au lieu d'une nous en avons deux; l'une d'elles décrète l'abolition de la plupart des impôts indirects,

et jamais l'on n'en a vu autant, soit de directs ou d'indirects tout à la fois; l'une d'elles proscrit tous les émigrés, une autre leur permet de rentrer, une autre encore leur restitue leurs biens non vendus, et très-sagement ne préjuge rien sur ce qui pourra encore être fait d'avantageux pour eux à l'avenir; l'une d'elles condamne à l'échafaud le plus juste de nos souverains, sans doute, parce qu'il ne vouloit que le bien de son peuple; une autre plus équitable n'est pas éloignée, j'aime à le croire, de regarder sa condamnation comme un meurtre horrible contraire à toutes les lois. Voilà comment a opéré, en France, le gouvernement représentatif. Certainement son berceau n'est pas couvert de fleurs. Ce n'en est pas moins le plus honorable pour une nation, quand elle est bien représentée; mais il est affligeant de songer qu'une aussi belle institution politique a eu chez nous de si affreux résultats jusqu'à ce jour, et qu'elle ait coûté si cher à notre patrie.

Quoi qu'il en soit, si le gouvernement actuel croit avoir des raisons pour craindre que la restitution de ces biens ne compromette les intérêts de l'Etat, il faudra se soumettre à la loi. Tout ce que j'ai dit ne doit être envisagé que comme la simple opinion d'un individu. Il est passé ce temps de prétendue liberté, où l'on envoyoit à la mort ceux dont on convoitoit les richesses, et moins que cela, pour une opinion émise, un mot lâché; il est passé ce temps,

où la liberté de la presse ne sembloit qu'un véritable piége tendu à l'écrivain vertueux.

Si j'ai cru que la France avoit été mal représentée, si j'ai osé le dire, dans l'espoir d'être utile, j'espère qu'elle le sera mieux, et je n'en reste pas moins ami de la vraie liberté et du gouvernement représentatif dont la direction me paroît plus heureusement soutenue, depuis l'arrivée du Monarque que nous devons adorer. Mais jamais je n'ai aimé celle qui démoralise, celle qui ruine, qui tue, qui égorge tout ce qu'il y a de plus probe et de plus honnête, ni toutes les horreurs commises depuis une vingtaine d'années, et c'est avec douleur que j'ai quelquefois été forcé de penser, que l'honneur et la justice avoient fui avec la famille royale et les émigrés. Que dis-je? n'est-il pas toujours resté, même au sein des représentans, quelques hommes généreux qui n'ont pas craint de braver la mort pour défendre la monarchie, la morale et les principes, pour satisfaire leur probité, leur conscience, et venger la France de l'opprobre de leurs indignes collègues? L'histoire en conservera fidèlement les noms vénérables; elle se plaira toujours à les mettre en opposition avec ces noms infâmes qui l'ont déshonorée. C'est dans l'élévation de leurs sentimens que nous trouvons la vraie noblesse. Hommages éternels à leurs vertus, à leur fidélité, à leur courage, à leur dévouement!

Lors même qu'il seroit impossible de faire davantage pour les émigrés, pourquoi nous seroit-il défendu de plaindre le malheur, de le consoler, puisque nous avons toujours épousé sa cause avec une prédilection particulière ?

Puisque les Français sont tous frères aujourd'hui, pourquoi ne pas défendre également celui qui a émigré, comme celui qui a acheté son bien ? pourquoi tant de déférence pour l'acquéreur qu'on craint toujours de mécontenter, tandis qu'on ne paroît guère inquiet de réduire au désespoir celui qui a été dépouillé ? Seroit-ce parce que celui-ci est plus habitué à l'infortune ? Pourquoi ne pas favoriser un arrangement entre les acquéreurs et les anciens propriétaires ? Ne seroit-ce pas ainsi qu'ils se montreroient véritablement frères ? N'est-ce pas ainsi qu'on ramèneroit plus sûrement l'union et l'harmonie qui ne pourront jamais exister aussi long-temps qu'il restera des sujets aussi graves de mécontentement ? Eh quoi, les acquéreurs auroient-ils jamais pu espérer des mesures aussi douces, aussi paternelles, après le retour de notre souverain légitime ? non certes, et c'est la crainte de tout perdre qui le leur faisoit tant appréhender. Pour juger sainement cette question, j'estime qu'il ne faudroit admettre ni les députés qui auroient acquis de ces biens ni ceux qui auroient été dépossédés.

MÉDECINE

A L'ARMÉE D'ESPAGNE,

EN 1808, 1809 ET 1810.

Aranjuez, le 7 juin 1808.

A. M. GORCY,

MEMBRE DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

(Maintenant officier de cette Légion),

MÉDECIN EN CHEF DE L'ARMÉE D'ESPAGNE.

PREMIER RAPPORT.

Hôpitaux militaires d'Aranjuez.

J'AI l'honneur de vous adresser le rapport que vous désirez, sur les maladies que j'ai à traiter aux hôpitaux militaires de cette place,

et sur les causes qui les produisent. Les plus légères qui règnent aujourd'hui, parmi les troupes qui composent la garnison d'Aranjuez, sont celles qui, dans tous les climats, suivent l'ordre naturel des saisons; mais il en est de plus graves, et c'est de celles-là dont je crois devoir vous entretenir plus particulièrement.

Les légions sont formées de jeunes gens qui, à peine sortis de la maison paternelle, quelquefois avant d'avoir atteint leurs derniers degrés d'accroissement, se sont mis en route, forcés d'abandonner leurs habitudes et de passer rapidement d'un climat dans un autre, continuellement exposés, non-seulement à des marches pénibles et aux fatigues de la guerre de toute espèce, mais encore à toutes sortes de privations. Ceux qui étoient doués d'une constitution vigoureuse ont pu résister plus long-temps, sans beaucoup perdre de leur santé; les autres sont tombés malades, et traînent, depuis, une chétive existence impressionnable aux plus petites causes morbifiques : c'est ainsi que, dans nos hôpitaux, l'on voit continuellement entrer et sortir les mêmes individus, et qu'ils finissent souvent par y périr. Le tempérament acquis

augmente donc infiniment la susceptibilité aux maladies, de même que la mortalité.

Venons aux causes plus particulières à Aranjuez. Les casernes y sont pour la plupart malsaines, en ce qu'elles n'offrent que cellules, où l'air, presque toujours vicié par les émanations continuelles d'un grand amas d'hommes qui y sont entassés les uns sur les autres, n'est jamais renouvelé. Celles situées sur les promenades joignent, à l'insalubrité qui tient aux localités, la pernicieuse influence d'une atmosphère toujours chargée de gaz méphitiques qui s'élèvent sans cesse des excrémens, de toutes les immondices qui les entourent, et des charognes que l'on abandonne à la putréfaction, au milieu des rues de la ville. Il seroit donc absolument essentiel d'éloigner ces sources d'infection, et de sanifier l'air des chambres, sinon par les fumigations du gaz oxigène, puisque cela est impossible pour l'instant, au moins par des aspersions d'eau et de vinaigre.

Quant à l'humidité et à la pesanteur atmosphériques, dont on fait et dont on a toujours fait tant de bruit, occasionnées par l'abondance des eaux qui circulent ou sont stagnantes dans cet endroit aussi beau qu'il

est riant et agréable, il n'existe nulle part de séjour aussi délicieux, je remarquerai, d'abord, que les eaux du Tage, à vase pierreuse et sablonneuse, ont un courant rapide qui doit imprimer un mouvement salutaire à l'air, en le rafraîchissant; puis, si nous réfléchissons que la péninsule forme la région la plus élevée du continent, que l'air, par conséquent, doit y pécher en général par trop de sécheresse et de subtilité, cette humidité ne pourra-t-elle pas être envisagée comme un correctifde cette constitution particulière? N'avons-nous pas, en outre, un dégagement considérable d'oxigène, provenant de la riche végétation de ce pays, surtout de toutes les feuilles dont le nombre est immense? Malheureusement les arbres se dépouillent de leur parure à l'époque du règne de la maladie en question, et elle ne peut plus guère servir à l'assainissement.

On parle aussi beaucoup, et on a toujours beaucoup parlé des vents nuisibles qui y règnent pendant juillet, août et septembre; mais ces vents devant être également malfaisans dans toute la direction qu'ils parcourent, pourquoi ne seroit-ce qu'à Aranjuez seulement qu'ils laisseroient de si fortes

preuves de leur mauvaise influence? Ensuite cette opinion qui feroit ainsi des vents le véhicule des miasmes délétères qui apporteroient cette fièvre dangereuse, tous les ans à la même saison, offre une foule de difficultés toutes plus grandes les unes que les autres, et impossibles à résoudre. Pour moi, toutes ces considérations dans la balance, j'estime que c'est à quelque vice de localité qu'il faut attribuer la maladie; et c'est au desséchement des marais environnans qui y a lieu, dans les plus grandes chaleurs de l'été, que je rapporte la fièvre rémittente endémique qui survient à cette époque, et qui fait fuir les autres habitans après le départ de la cour.

La malpropreté du soldat ne contribue pas moins à l'altération de sa santé; de cette négligence naît la nombreuse série des maladies cutanées, ainsi que de celles qui sont les suites d'une transpiration plus ou moins difficile.

Donc, les fatigues de la marche et les bivouacs qui ont lieu dans le fort de l'hiver; le changement de climat, les variations atmosphériques de celui-ci, le peu de régularité et les excès dans le régime alimentaire;

le mauvais coucher, la manustupration si commune parmi les jeunes gens, le bouleversement de toutes les affections morales survenu depuis leur nouvelle situation; la nostalgie, quelquefois aussi le peu de goût pour l'état auquel ils sont appelés, enfin tout ce qui peut contribuer à nécessiter un changement d'idiosyncrasie trop subit, voilà ce que je range au nombre des causes éloignées des maladies régnantes. Alors ces maladies se compliqueront d'autant plus facilement, que leurs causes se trouveront réunies en plus grande quantité chez un même sujet, et deviendront ainsi plus ou moins dangereuses.

Après vous avoir montré les causes extérieures des maladies dominantes dans les hôpitaux, je vais passer à celles produites par les vices de l'intérieur, tout affligeant, tout dégoûtant qu'en doive paroître le tableau. Ici défaut de courant d'air, défaut d'ouverture, défaut de ventilation, impossibilité de pouvoir pratiquer les fumigations d'acide nitrique ou muriatique, par le manque d'ustensiles propres à cette opération, et des matériaux qui doivent les composer. La pharmacie, dépourvue de moyens de première nécessité pour assurer son ser-

vice, une partie des malades couchés sur de mauvaises paillasses placées sur le carreau, faute de bois de lit et d'autres fournitures analogues, et, pour combler la mesure, toujours deux à deux sur ce peu de paille infectée. C'est ainsi que cet abus révoltant, que ce siècle pourra se glorifier d'avoir vu disparoître à l'Hôtel-Dieu de Paris, continue d'exister aux armées, pour le malheur de nos troupes et de l'Etat. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet accouplement n'a lieu, dans tous les hôpitaux, qu'à l'époque des encombremens qui y surviennent, et que les lits qui doivent alors servir pour deux, déjà infiniment rapprochés par l'effet de l'influence de l'administration, seroient à peine suffisans pour un : circonstances funestes, qui aggravent prodigieusement le danger; car, dès qu'il s'agit de l'établissement d'un hôpital, le médecin, qui en sent l'importance, désire toujours l'éloignement des lits autant que l'économe, qui ne songe qu'au nombre de malades qu'il pourra recevoir, cherche à les rapprocher; et l'empire de l'administration finit par l'emporter au détriment du service. Point de romaine, ni de balance, pour pouvoir s'assurer de la

quantité de la viande; les administrateurs français sans linge de rechange à pouvoir mettre à notre disposition, en sorte que les malades croupissent dans les mêmes haillons imprégnés de pourriture et d'infection de toute espèce; les distributions alimentaires et pharmaceutiques se faisant ensemble et durant huit heures par jour, faute de bidons et de vases nécessaires, etc. etc.

Vous ne manquerez pas d'observer que toutes les causes évidentes que je viens de mettre sous vos yeux, doivent produire immanquablement de bien tristes effets, et vous prévoyez que les maladies vont devenir chaque jour plus sérieuses, soit par rapport à la saison dans laquelle nous entrons, soit parce que le lieu où tous les soins auroient dû être prodigués à nos soldats est, au contraire, celui qui leur en offre le moins, en les menaçant plutôt d'un affreux tombeau, tandis que la beauté séduisante du site sembloit promettre le retour à la santé. Voilà donc tout ce qui peut donner naissance à une épidémie nosocomiale qui pourra exercer les plus terribles ravages, et qui est à la veille de se manifester si on ne se hâte de s'y opposer fortement.

Les maladies qui existent dans nos établissemens, sont des embarras gastriques, des fièvres gastriques avec leurs complications, des diarrhées simples et chroniques, quelques pleurésies inflammatoires et des fièvres adynamiques et ataxiques qui commencent à devenir trop nombreuses.

Jusqu'ici il n'y a eu nulle proportion entre la perte des malades de nos hôpitaux et celle de ceux qui sont chargés de les y soigner. Nous y avons perdu sept officiers de santé, parmi lesquels un médecin, deux économes, un infirmier-major et deux infirmiers ordinaires français, sur un infiniment petit nombre de cette nation. C'est à l'inconduite, aux excès de boisson, au commerce impur avec des femmes gâtées; c'est aux affections morales, plus exaltées chez ceux-ci; c'est à l'état continuel d'inquiétude et de crainte, occasionnées par notre position plus ou moins critique (on n'entend que balbutier les noms de révoltés et de paysans, dans le délire des maladies les plus pernicieuses); c'est à quelques-unes, ou à la réunion de plusieurs de ces causes, que je crois devoir attribuer ce résultat différent, mais surtout à la complication funeste avec le virus syphilitique;

je n'ai vu nulle part les maladies vénériennes aussi intenses, aussi opiniâtres et aussi fâcheuses que dans cette ville ; et parmi les morts que je viens de citer, il n'y en avoit que trois qui n'étoient pas entachés de cette vilaine maladie réunie à la fièvre nosocomiale.

Nota. Ayant perdu en Espagne un portefeuille qui contenoit des manuscrits renfermant mes observations, recueillies, depuis dix-huit ans, tant à l'armée du Nord qu'à celle d'Italie, ainsi que celles faites postérieurement à Valladolid et à Madrid, j'ai été obligé de commencer cet ouvrage par un rapport sur les hôpitaux d'Aranjuez, rapport qui est aussi le seul parmi les autres de cet endroit, que j'ai pu conserver, mais qui m'a paru assez propre d'ailleurs à servir ici d'introduction. — Je regrette beaucoup, parmi ce que j'ai fait pendant ma résidence à la péninsule, un petit travail rédigé dans sa capitale même, sur la colique dite *de Madrid*, que les médecins de l'armée française regardent simplement comme bilieuse, tout en la jugeant d'après les symptômes qui se présentent, et les médecins espagnols comme métallique, provenant de la décomposition du vernis appliqué intérieurement à la poterie de ce pays, vernis qui contient du plomb en certaine quantité, raison sur laquelle s'étaie M. Luxuriaga, président de

l'Académie royale de médecine, pour appeler cette colique *saturnine*, et pour la considérer comme telle, dans une dissertation savante publiée à ce sujet.

Quoi qu'il en soit de cette différence de sentiment, quant à la cause de cette colique qui règne si généralement dans cette grande ville pendant les chaleurs de l'été, qu'elle peut y être envisagée comme endémique, si ce n'est pas ici la place de parler de son traitement, je crois au moins devoir parler du moyen qui m'a paru le plus favorable, comme prophylactique. Après avoir remarqué que les Espagnols portoient des ceintures extérieurement sur leurs habits, sans avoir remonté dans l'obscurité des temps pour en découvrir le motif, j'ai pensé que tous les anciens usages des peuples, auxquels les médecins ne sauroient trop prêter d'attention, appartenoient ordinairement à un but quelconque d'utilité publique : conduit par cette idée, je conseillai aux Français, qui en étoient presque tous plus ou moins attaqués, tandis que les habitans du pays l'étoient infiniment moins, des ceintures de soie appliquées directement sur la chemise, soit pour soutenir les viscères abdominaux, sans trop les comprimer, soit dans la vue d'entretenir une douce transpiration sur toute cette capacité, transpiration qui me sembloit devoir être si salutaire; c'est ainsi que le succès couronna mon attente, tant pour favoriser la guérison, que pour préserver

des rechutes, et pour empêcher la première apparition d'une maladie souvent si longue, si douloureuse, et quelquefois si dangereuse. Semblable méthode préservative pourroit être employée, ce me semble, avec fruit dans tous les lieux où elle existe communément ; et le grand avantage que j'en ai obtenu à Madrid et dans les autres villes d'Espagne, n'est pas défavorable à l'étiologie adoptée par les médecins de notre nation. Voilà comme le Français, au lieu de tourner en ridicule les étrangers, par rapport aux habitudes qui ne ressemblent pas aux siennes, par exemple celle des Espagnols de porter de longs manteaux dans toutes les saisons de l'année, afin d'éviter les influences fâcheuses des variations continuelles de l'atmosphère, feroit beaucoup mieux de tâcher de mettre à profit pour lui-même ce que ces étrangers ont de bon dans leurs mœurs ou dans leurs coutumes.

Cette note suffira, j'espère, pour éviter de grossir ce recueil d'une préface, d'ailleurs inutile, d'autant plus que je fais tous mes efforts pour le rendre le plus circonscrit possible, mon dessein n'étant pas de donner un gros volume, mais seulement d'offrir des notices utiles et instructives. Un discours préliminaire peut flatter infiniment l'ambition de ceux qui écrivent avec prétention, pour faire montre, sous le voile d'une feinte modestie, d'une vaste érudition, d'une vaine ostentation, d'une présomption

démesurée, sur l'utilité et sur toutes les perfections d'un livre qu'on exalte ainsi jusqu'aux nues. Quant à moi, qui n'écris ni par métier, ni pour acquérir de la gloire ni de la fortune, n'ayant jamais sacrifié à cette dernière et si inconstante déesse, j'ai trouvé plus simple de fondre tout ce que j'aurois pu dire à cet égard avec les faits de pratique épars dans le cours de cet ouvrage, pour que la théorie et les réflexions, à côté des observations de clinique, paroissent comme en action, et en deviennent et plus piquantes, et plus saillantes, et plus propres à l'instruction. C'est pourquoi je me contenterai d'avancer que l'on rencontrera, dans cette correspondance, les principales causes du désastre effrayant qui arrive dans les hôpitaux militaires; les maladies qu'amène le voisinage des camps et des armées, avec les moyens de les éviter ou de les guérir; en outre, beaucoup de cas maladifs particuliers et très-variés, indépendamment de la constitution générale, qui m'ont paru du plus grand intérêt pour le praticien civil et militaire. Il existe une quantité prodigieuse d'ouvrages de médecine, mais peut-être n'en paroîtra-t-il jamais assez d'écrits dans l'esprit de celui-ci : du reste, tel qu'il est, on en fera l'acquisition si on le juge à propos; sinon, j'en suis déjà tout consolé. — Ce qui me peine véritablement, c'est de voir, malgré les progrès de la science, la plupart des malades toujours aussi mal traités, et le monde

toujours aussi léger, aussi aveugle dans le choix de l'homme si précieux qui doit veiller à sa santé; mais aussi comment ne le seroit-il pas? Il est, à la vérité, beaucoup de médecins, mais l'étude de l'art de guérir est immense, et, par conséquent, très-longue et très-difficile; comment seroit-il capable de discerner, parmi ce nombre, celui qui s'y est appliqué avec plus de fruit, et celui qui mérite le mieux sa confiance? Comment pourra-t-il démêler celui qui met son système avec une prédilection affectée, à la place des connoissances positives déduites immédiatement des faits, de l'expérience et de l'observation, connoissances seules admissibles en médecine? Ce système lui-même, enfanté par une imagination féconde et brûlante, ne sera-t-il pas plus propre à l'éblouir, à le séduire, à l'entraîner par le brillant de son prestige, que toute la science du fidèle observateur, qui plaira moins par la raison qu'elle a moins d'éclat apparent, d'autant plus qu'il produit cet effet même sur des médecins? Voilà de fâcheux inconvéniens, que je regarde, malheureusement pour lui, comme impossibles à vaincre, d'autant plus qu'il se trompe tous les jours sur tant d'autres choses infiniment plus faciles : il faut donc qu'il suive son caprice ou le préjugé vulgaire, jusque sur ce qui lui importe le plus de ne point en avoir s'il est attaché à la vie et à la santé. Au reste, la méprise du public sur les vrais talens et le mérite médical réel,

pourroit souvent tourner à l'avantage de la médecine militaire, si les médecins exerçoient quelque empire, quelque influence dans les hôpitaux destinés à recevoir les troupes; car jamais ils n'embrassent cette carrière que lorsqu'ils sortent des écoles pour se former à la pratique, et pour d'autres raisons encore qu'il est inutile de spécifier ici; ou bien s'ils sont déjà établis, que lorsque, manquant absolument de vogue, ils s'y voient, pour ainsi dire, forcés, et comme ce n'est pas toujours les moins instruits ni les moins honorables qui se trouvent dans ce dernier cas, l'armée pourroit quelquefois faire son profit de la défaveur aveugle qui les suivoit au civil. Quoi qu'il en soit, si l'on pouvoit seulement se bien pénétrer que des premiers soins dépend souvent tout le succès ou l'insuccès du traitement, et même la vie ou la mort, après avoir un peu pesé ces conséquences, on éviteroit davantage, j'imagine, d'appeler d'abord un simple officier de santé pour se les faire administrer. — Ce qui me peine, dis-je, c'est qu'il est toujours des médecins qui publient des manuels, où la médecine-pratique, à ce qu'ils prétendent, et à ce qu'ils annoncent, est mise à la portée de chacun, le tout sous l'appât de mieux débiter leur marchandise, et qu'ils causent ainsi un dommage infini à ceux qui sont tentés de se laisser prendre à l'amorce; en sorte que si je voulois parler des erreurs populaires en médecine, outre que tout me

paroîtroit erreur, envisagé de ce côté : oui tout, absolument tout, si j'en jugeois par les effets, jusqu'à la qualification générique d'officiers de santé, dévolue aujourd'hui, par la plus étrange profanation des termes, au dernier ordre de ceux qui exercent l'art de guérir, à l'instar de tous ceux de cette profession qui servent militairement; car, à l'ombre de ce titre imposant dont ils sont décorés, titre qui promet beaucoup de talens qu'ils n'ont pas, ils traitent le plus grand nombre de malades, de manière que cette innovation, bien qu'introduite par un savant illustre, mais par un savant qui ne s'est jamais livré à la pratique de la médecine, n'en est pas moins devenue de suite aussi abusive que dangereuse. Voilà comme l'erreur d'un homme célèbre, qui n'en prévoyoit pas les fâcheuses conséquences, et qui y a mal paré, a passé, parmi le peuple, comme s'il ne s'y en accréditoit pas assez par son ignorance crédule; voilà comme cette funeste erreur d'un grand chimiste s'est transformée en erreur populaire. Malgré tout cela, c'est encore celle apportée par certains manuels susmentionnés, que je placerois à la tête de toutes les autres, comme la plus perfide. Les amulettes, les opinions erronées des autres savans, qui finissent souvent par en être les propres victimes, et, qui pis est, de ces demi-savans qui pullulent partout aujourd'hui, lesquels, n'ayant fait qu'ébaucher quelque foible linéament de cette science

profonde, envisagent tout sous un seul et même point de vue; les remèdes secrets, les remèdes de bonne femme qui ont opéré d'autant plus de ravages, qu'ils ont été plus accrédités par la crédulité du peuple, ne marcheroient qu'à la suite, parce qu'il me semble qu'il est comme de l'essence de l'esprit humain, qui ne va guère sans une petite dose d'amour-propre, d'avoir certaine tendance à s'abuser plus volontiers lui-même, au moyen d'un livre qu'il croit comprendre parfaitement, qu'à s'exposer à se laisser abuser par d'autres. Puis il est si commode, si agréable d'avoir ainsi un *vade-mecum*, que l'on peut consulter à son gré à la moindre indisposition! De plus, au moment où il est de mode en France de faire tant de docteurs, pourquoi l'envie ne prendroit-elle pas d'étendre le doctorat jusqu'à soi-même, et de prétendre tout savoir, sans jamais rien avoir appris? Eh! que seroit-ce encore si, dans ce siècle si vanté, relativement aux progrès et à la propagation des lumières, nous portions nos regards sur les grandes villes de l'empire français, qui, au détriment comme à la honte de l'humanité, sont couvertes des affiches de ces saltimbanques, qui se donnent insolemment pour les oracles de l'art qu'ils avilissent; si nous portions nos regards, dis-je, sur les adresses scandaleuses dont on y est assailli, adresses qui, pour attirer plus sûrement des dupes, font l'étalage pompeux des prétendues merveilles qu'ils opèrent?

Dax, le 3 décembre 1808.

Les Officiers de santé en chef des hôpitaux militaires de Dax,

A Messieurs les Officiers de santé en chef de l'armée d'Espagne, etc.

SECOND RAPPORT.

Mois de novembre.

En vous transmettant le mouvement de nos hôpitaux, nous allons avoir l'honneur de vous entretenir un instant de ce qui concerne plus particulièrement l'art de guérir.

La température du mois de novembre a été plutôt chaude que froide, puisque le mercure a constamment marqué, après midi, de dix à douze degrés, et souvent plus au-dessus de zéro, dans l'échelle de Réaumur. Pendant trois jours seulement, il a été au-

dessous de ce terme, et a marqué six degrés au-dessus de zéro, au lever du soleil.

La colonne de mercure, dans le baromètre, s'est assez constamment maintenue de vingt-sept à vingt-huit pouces trois et quatre lignes au-dessus : le beau temps a régné quand elle a été au-dessus de ce terme, et nous avons eu des temps affreux quand elle a été au-dessous.

Il a constamment plu les quatre cinquièmes du mois; le reste du temps a été plutôt variable que décidément beau, puisque les jours auxquels on auroit pu donner ce nom, par comparaison avec les autres, ont été accompagnés de brouillards excessivement épais, depuis le lever du soleil jusqu'à midi.

La pratique civile a offert, selon la coutume, des fièvres rémittentes avec des symptômes plus ou moins alarmans. On s'est amusé, dans la ville, à les désigner sous la qualification de nosocomiales, sans doute à cause du voisinage de l'hôpital militaire. Quant à nous, nous n'avons vu là que des fièvres putrides ou adynamiques, qui, à ce qui nous est revenu, se manifestent assez ordinairement dans ce pays aux mêmes époques, avec plus ou moins d'intensité;

suivant les localités et les diverses dispositions des sujets.

On a remarqué très-peu de fièvres de ce genre à nos hospices militaires; celles qui ont paru ont été signalées, dès le début, et traitées avec succès, par le moyen du spécifique connu, prescrit à fortes doses, et avec un régime approprié.

Nous avons rencontré quelques varioles, quelques rougeoles, quelques érysipèles, et d'autres affections de cet ordre; elles ont eu toutes une heureuse issue, et nous ont procuré le plaisir, bien satisfaisant, de renvoyer à leurs corps respectifs les militaires qui en ont été atteints.

Les fièvres intermittentes, simples ou compliquées, sous le type de tierce ou de quarte, ont cédé à un régime sévère, et souvent aux fébrifuges indigènes.

Quatre malades ont été attaqués de maladie ictérique : l'un d'eux a péri, par suite d'une indigestion provoquée par des alimens qu'il étoit parvenu à se procurer du dehors; deux font concevoir de très-bonnes espérances; quant au quatrième, l'inflammation chronique du foie, qui occasionne la maladie, ne laisse guère de pronostic favorable,

et il paroît ainsi devoir devenir lentement la proie de la mort.

Les dyssenteries et les diarrhées colliquatives qui forment la masse de tous les malades que nous avons à traiter, n'ont pas toujours eu, il s'en faut, des terminaisons heureuses. Le très-grand nombre de ces maladies se maintiennent dans toute leur force, malgré tous les moyens mis en usage pour les combattre. Cependant, on a eu beaucoup à se féliciter de l'emploi du vin aromatique ou chalibé, donné seul ou combiné avec les préparations opiatiques, surtout avec celles où entroit l'ipécacuanha; le tout aidé d'un bon régime..... Mais, malgré tout cela, on regrette de ne pouvoir rappeler une transpiration légère qu'il est impossible, ou tout au moins inutile de chercher à provoquer avec aussi peu de moyens que ceux que nous avons à notr disposition. Nous voulons parler principalement des fournitures en mobilier: car il est bien constant qu'on ne pourra diriger ses vues curatives de ce côté, tant que le malade sera couché sur une simple paillasse, quelquefois sans draps de lit, avec une très-mince couverture, et sans feu. Au reste, la mortalité a tombé plus particulièrement sur

ces squelettes, sur ces cadavres ambulans, roulant d'hôpital en hôpital, et enfin, venus ici par évacuations successives.

Il nous est arrivé plusieurs amputations des différentes extrémités, avec des sphacèles ou gangrènes; en sorte que chez l'un d'eux, il s'étoit fait une telle déperdition de substance, que l'os du fémur dépassoit plus de deux pouces. Nous avons aussi été forcés de garder plusieurs plaies d'articulation reçues, dans le plus mauvais état; chez plusieurs, la débilité et la maigreur extrême nous annonçoient une mort très-prochaine. Cependant, sur quatre-vingt-sept de ces blessés, nous n'avons perdu que trois amputés de cuisse, et cinq par suite des plaies d'articulation, malgré tous nos efforts réunis, et l'emploi de tous les moyens indiqués.

La pharmacie manque toujours de bassines pour les tisanes, et de tous les ustensiles nécessaires, même de poids et de balances.

Le nombre des pharmaciens sous-aides est insuffisant. Celui qui a été requis ne peut servir, étant très-dangereusement malade; de manière qu'il ne nous en reste que deux, encore ne jouissent-ils pas d'une très-bonne santé.

Le service administratif, qui change de

mains à chaque instant, reste toujours en souffrance; il manque de bras, d'hospitaliers intelligens, et les réparations les plus urgentes ne se font pas. Quant aux alimens, ils sont d'une assez bonne qualité.

Saint-Sébastien, le 2 février 1809.

A M. DESGENETTES,

Docteur et Professeur en Médecine, Inspecteur-Général du service de santé des Armées, Officier de la Légion-d'Honneur, etc.

Maintenant Baron et Commandant de ladite Légion.

TROISIÈME RAPPORT.

Mois de décembre 1808, à Dax.

Et de janvier 1809, à Saint-Sébastien.

Les renseignemens qui me sont revenus par M. le médecin Martel, pendant le temps qu'il devoit s'occuper du service chirurgical, vu la maladie de nos deux chirurgiens-majors, prouvent qu'à Saint-Elme seulement, il se faisoit avec assez d'exactitude;

mais qu'à Saint-François, rien ne se faisoit avec ordre et méthode.

Le traitement des grandes plaies y étoit mal suivi; et, pour commencer par vous en donner quelques exemples, je vous citerai le n°. 1 de la salle des blessés. Cet infortuné avoit eu les deux pieds gangrenés, et entièrement séparés des parties vivantes, à la suite des fièvres ataxiques, qui ne se sont malheureusement terminées que trop souvent de cette manière. La séparation des parties mortes d'avec les vivantes s'étoit faite au tiers inférieur des deux jambes, et avoit besoin d'être aidé par l'art, pour rendre, autant que possible, les deux plaies régulières et moins considérables, afin d'empêcher une abondante suppuration, et de parvenir à une cicatrisation plus prompte. Au contraire, les os dépassoient les chairs de plusieurs pouces, des fusées profondes s'étoient établies dans l'interstice des muscles, et la suppuration étoit énorme. L'art n'avoit donc rien fait pour seconder la nature.

Le n°. 10 de la même salle a présenté une fracture au tiers externe de la clavicule, du côté droit. Dans le bandage que l'on a appliqué, on a mal saisi les principes de Desault.

L'épaule n'étoit pas assez portée en arrière et en dehors, parce que l'action du coussinet qui devoit être placé sous l'aisselle, étoit rendue nulle par sa trop grande longueur; l'avant-bras étoit mal soutenu devant la poitrine. Enfin, ce bandage étoit absolument mauvais.

Le n°. 2 de la salle des sous-officiers, présentoit une plaie au tiers inférieur externe de la cuisse gauche, avec des fusées profondes du côté du genou, qui s'étendoient très-avant dans l'interstice des muscles jambiers postérieurs. Si on avoit pratiqué les ouvertures convenables, qu'on eût fait usage des compresses expulsives, selon l'exigence des cas, et que le traitement eût été plus raisonné, l'on auroit peut-être mis fin à une plaie qui s'étoit bornée à un trajet très-court, la balle étant demeurée appliquée au condyle du fémur, et ayant en quelque façon, glissé contre, sans occasionner aucune fraction ni dommage à l'articulation du genou.

Quant à la question de contagion, M. le médecin Mauxion, qui semble en être le principal auteur, malgré ses propres assertions de quatre hommes ayant porté la même capote, morts en peu de jours, à la Miséri-

corde, et celle du sortant de cet hôpital, qui alla communiquer sa maladie à trois personnes à la fois de la maison où il se retira en ville; M. Mauxion, dis-je, ne paroît pourtant pas croire du tout à cette transmission morbifique, et prétend avoir été mal interprété dans sa lettre du 28 décembre, à M. Gorcy. Il a pour partisans de son opinion restante très-prononcée, MM. les médecins Martel, Palhasse et Lissarague. De l'avis contraire, sembleroient vouloir se ranger les docteurs Ostolaza, Mendivil et Fouignet de Pellegrue. A la vérité, l'observation nous apprend que c'est particulièrement parmi les pauvres et ceux qui ont fréquenté nos hôpitaux, que la méchante et maudite fièvre dont on veut parler, *grassatur*. Les riches et ceux qui n'ont point affaire avec nous en sont exempts, un peu probablement, parce qu'ils ne fréquentent pas ces vilains endroits; un peu peut-être aussi, parce qu'ils sont plus à l'abri des misères ou des injures du temps.

Pour moi, tout bien considéré, comme je ne connois aucuns lieux plus malsains que les hôpitaux militaires, surtout dans l'état où ils sont aujourd'hui, que je n'en excepterois pas même les marais pontins de la Roma-

nie ; pour moi, qui sais d'ailleurs que tous les employés qui y veulent faire leur métier, et principalement les officiers de santé, qui voient les malades de plus près encore, y paient le tribut par une fièvre plus ou moins sérieuse, je ne serois nullement étonné, ici comme partout, si ceux qui sont dans la triste nécessité de les fréquenter habituellement, y contractoient plus facilement les maladies y régnantes que ceux qui n'y mettent jamais les pieds. Je conçois cela très-clairement, et n'y remarque rien de nouveau ni d'extraordinaire. C'est ce que j'ai vu dans tous les hôpitaux, même encore depuis la découverte des fumigations guytonniennes.

Cela n'est donc pas plus étonnant à mes yeux, que de voir dans les hospices militaires, comme partout ailleurs, toutes les maladies participer plus ou moins de la constitution dominante, dès qu'il y en a une bien décidée ; pas plus que de voir les maladies des habitans des villes et des campagnes qui avoisinent les camps et les armées ressembler tellement à celles qui règnent dans ces camps ou ces armées, qu'elles finissent par devenir parfaitement identiques. S'il falloit croire à l'existence de la contagion

chaque fois que cela arrive, la contagion existeroit d'une manière perpétuelle ; mais il est évident que cela tient à d'autres causes et à des circonstances analogues, comme à la nourriture, à la saison, au climat, à la constitution de l'atmosphère, à des affections morales équivalentes, et surtout à l'infection.

Avant mon départ de Dax, les maladies avoient commencé à prendre une tournure hiémale. Les huit premiers jours de décembre, pendant lesquels la pluie n'avoit cessé que le 5 ou le 6, avoient fait craindre un instant que la constitution humide du mois précédent ne s'emparât de celui-ci ; mais dès le 10, la colonne de mercure du baromètre, qui s'étoit constamment maintenue au-dessus de vingt-huit pouces quatre lignes, excepté le 1er du mois, où elle s'étoit fixée à vingt-huit pouces deux lignes, a toujours descendu, depuis cette époque jusqu'au 23, où sa hauteur étoit marquée par vingt-sept pouces quatre lignes. Tout cela ne tarda pas à nous désabuser.

Depuis le même jour, le thermomètre qui avoit marqué, au lever du soleil, de quatre jusqu'à dix degrés de dilatation, a manifesté des changemens aussi notoires que le baro-

mètre, puisqu'il est descendu jusqu'à six degrés au-dessous de zéro, le 25, et qu'il n'a jamais dépassé, dans le jour, quatre degrés au-dessus de ce terme moyen.

La baisse subite du mercure, dans le baromètre, a été le prélude d'un ouragan violent, accompagné d'une averse des plus abondantes, qui eut lieu la nuit du 17 au 18, et qui ne cessa, le matin vers les huit heures, que lorsque le vent eut passé de l'ouest et du nord-ouest au nord-est et à l'est. A cette époque commença la neige, qui n'a cessé, que par intervalles, jusqu'au 23, commencement du dégel.

Les maladies de ce mois ont subi quelques modifications, en prenant un caractère d'hiver plus prononcé. Les catarrhes, les fièvres rémittentes, les affections fluxionnaires, les maladies éruptives, ont paru plus intenses et accompagnées d'une disposition inflammatoire plus décidée que dans le mois précédent. Le défaut de moyens pour garantir les malades des atteintes rigoureuses du froid, a beaucoup nui aux éruptions en tout genre, et notamment aux petites véroles et aux rougeoles. Deux sur six des malades attaqués de cette dernière maladie ont succombé, et

un sur quatre de la première qui a été confluente chez tous.

La marche des fièvres rémittentes a été accompagnée d'éruptions miliaires ou pétéchiales, de prostration de force, de divagation dans les idées, de dureté d'ouïe, de douleur dans les extrémités inférieures, et autres symptômes plus ou moins alarmans, comme les hémorragies dès le début de la maladie. Cependant, cet appareil a été plus effrayant que funeste, puisque peu de malades en ont péri, et que la maladie a cédé à l'administration réitérée du fébrifuge par excellence, et aux fébrifuges indigènes, tels que l'arnica, la centaurée, la camomille romaine, le vin aromatique, avec ou sans addition de laudanum et de camphre, etc.

Ces maladies se prolongeoient du dix-sept au vingt-unième jour, et quelquefois au-delà. Quelques-unes annonçoient une convalescence d'autant plus difficile, que l'air des hôpitaux ne convient nullement dans ces sortes d'occurrence. Peu ont donc eu une fin fatale. Mais il n'en a pas été de même des vieilles diarrhées colliquatives, des dyssenteries invétérées qui sont malheureusement toujours beaucoup trop nombreuses, et aux-

quelles la température froide de six degrés au-dessous de zéro est si nuisible.

Pour peu que l'on connoisse les hospices militaires, on s'attend bien à ce qui arrive dans les évacuations, et que par conséquent le froid aura exercé son empire sur les extrémités : aussi avons-nous eu la douleur de voir non-seulement un grand nombre de nos soldats les ayant gelées, mais encore devenir la victime de ce poison direct du principe vital.

Si ce mot *gelées*, qui est impropre, vous paroît trop vulgaire, ou appartenir à un langage trop profane, veuillez y suppléer par ceux d'*asphyxiées* par l'effet de la froidure ; car c'est mal à propos qu'on appelle congélation l'asphyxie locale, ou générale produite par le froid, laquelle peut se terminer rapidement par la mortification : c'est ici que le passage brusque d'une température basse à une température trop élevée, décide la gangrène ou la mort. Enfin, la neige et l'eau-de-vie camphrée ont remédié en partie aux accidens.

Les dyssenteries avoient disparu pour faire place aux fièvres proprement dites. Celles qui restoient des premières faisoient concevoir de très-foibles espérances : en sorte

qu'on pouvoit assurer, sans craindre de se tromper, que les secondes formoient la masse de nos maladies.

Mais il est temps, ce me semble, de revenir à Saint-Sébastien. La température du mois de janvier y a été assez ressemblante à celle ordinaire au mois d'octobre, dans les pays les plus tempérés de l'Europe. De là, prolongation des maladies automnales. Du 1er au 5, très beau; du 5 au 8, variable; le 9, rapport caché entre l'état du ciel et une grosseur considérable de la mer, quoiqu'il ne soufflât pas de vent : état empiré de tous les malades; beaucoup de morts; le 10, même état, mais à un moindre degré; du 10 au 13, variable, vent d'ouest extrêmement fort; du 13 au 15, beau et tempéré, vent sud-est très-violent; le 16, pluie, tempête affreuse dans la nuit; du 17 au 18, variable; le 19 et 20, pluie et beaucoup d'électricité dans l'atmosphère : état empiré des malades; 21 et 22, pluie, forte tempête, vent sud-ouest; du 23 au 29, très-beau, chaleur et vent du sud; du 29 au 1er février, variable, vent sud-ouest.

La constitution médicale, observée dans ce mois, paroît avoir quelque dépendance avec

celle du précédent. Diminution sensible des diarrhées colliquatives. Leur présence n'a plus lieu que chez des sujets exténués, et non susceptibles de soulagement ou de guérison, par l'usage des remèdes appropriés. Disparition entière des sphacèles, par la guérison de ceux qui en ont été atteints.

Une maladie qui s'est présentée avec plusieurs des symptômes de la fièvre jaune d'Amérique, a attaqué trois des malades de M. le docteur Palhasse. Deux sont morts au troisième jour; l'autre a été soulagé par une hémorragie qui s'est opérée par la narine droite, en sorte que quelques jours après, il se trouvoit tout-à-fait guéri. M. de Pellegrue avoit aussi remarqué, chez l'un de ses malades dont l'aspect l'avoit frappé, une teinte jaune sur toute l'habitude externe, la langue aride et sanguinolente, avec un peu de sang qui s'échappoit entre les lèvres, ce qui est très-commun dans la fièvre précitée. M. Lissarague traitoit M. Cannes, chirurgien sous-aide, décédé, il y a peu de jours, à pareille date d'invasion. Les mêmes symptômes s'étoient offerts avec pétéchies et déjections noires.

On a remarqué, chez quatre sujets atteints

de cours de ventre, une hydropisie ascite, accompagnée des symptômes que Stoll assigne à l'inflammation chronique des viscères abdominaux. Parmi les convalescens, plusieurs ont éprouvé des œdèmes aux extrémités inférieures.

Les fièvres ataxiques compliquées ou non compliquées, ont aussi généralement cédé au kina, au camphre, à l'opium, au vin et aux teintures alcooliques.

On rencontre beaucoup d'affections bilieuses catarrhales : des fièvres insidieuses rémittentes ont été masquées, dans leur principe, sous ces fausses et trompeuses apparences. Chez toutes celles de ce genre, le symptôme dominant a été une céphalalgie violente. Nous avons aussi rencontré des intermittentes de tous les types, mais non rebelles.

En général, à Dax comme à Saint-Sébastien, on a observé infiniment d'analogie entre les maladies de la ville et celle des hôpitaux; cela me paroît d'autant moins étonnant, que cela n'est probablement arrivé que par l'effet du concours de presque toutes les mêmes circonstances. Il faudra pourtant en excepter les affections nostalgiques, qui ont emporté beaucoup de nos jeunes conscrits.

Saint-Sébastien, le 17 février 1809.

Au même.

QUATRIÈME RAPPORT.

Vous vous serez, sans doute, rappelé à l'article *Fièvre jaune* de ma précédente missive, de la dame Girard, traitée par le confrère Martel (cette observation a été perdue), ainsi que d'un autre de ses malades mort aussi, le troisième jour, à la suite des mêmes symptômes. Depuis cette époque jusqu'à présent, il n'y avoit plus rien eu de nouveau, quant à cette belle fièvre à si riche livrée, quoiqu'à si triste, à si pauvre résultat. Mais avant-hier, M..... vint me prendre pour me prier d'aller visiter ensemble un de ses fiévreux, dont je vais vous narrer, en abrégé, l'histoire de la maladie.

Hôpital Saint-François; grande salle;

n°. 86, Pierre-François Canton, fusilier au cent seizième régiment, conscrit de 1808, du département des Basses-Pyrénées, d'un tempérament bilioso-sanguin, entra à l'hôpital le 4 février au soir, après avoir éprouvé les prodromes de sa maladie le 3, à la caserne. Les symptômes qu'il présenta, le 5 au matin, furent une foiblesse considérable de tout le système, une douleur de tête atroce, l'inapétence, l'amertume et la sécheresse de la bouche, une douleur très-forte à la région épigastrique par la pression, nausées, bouffées de chaleur, pesanteur aux lombes, pouls concentré et petit, bouffisure et rougeur de la face, gonflement et larmoiement des yeux.

M..... lui prescrivit un émétique, l'usage de la tisane amère, lui ordonna deux lavemens avec la graine de pavot, et lui fit faire des fomentations avec l'eau-de-vie camphrée sur la région abdominale; on lui donna du vin, et il fut à la diète. Le 6, tous les symptômes s'aggravèrent. On continua les mêmes remèdes, on y ajouta seulement la potion anti-septique camphrée. Tous les symptômes avoient augmenté d'intensité.

Le 7, douleur à la région épigastrique et

ombilicale extrêmement violente, accroissement de la céphalalgie, vomissemens spontanés d'une matière verdâtre et sanguinolente, langue sèche et un peu fuligineuse, couleur jaune se déclarant à la face, légers soubresauts des tendons. Vins généreux, potions anti-septiques, *tisane de riz*, *lavemens émolliens*, *vésicatoires aux jambes et aux bras*.

Le 8, tous les symptômes redoublent, le pouls devient plus petit, l'ictère s'accroît, et n'a cependant jamais gagné les extrémités inférieures, quelques pétéchies paroissent. Mêmes indications, mêmes remèdes.

Le 9, état pire du malade; les pétéchies augmentent d'une manière effrayante, vomissement d'un vert très-foncé avec toujours des matières sanguinolentes, pouls plus petit. Cordiaux puissans, potions anti-septiques, fomentations sur la région épigastrique avec l'eau-de-vie camphrée, *lavemens émolliens*, *tisane de riz*. Mort dans la nuit.

N'oubliez pas que le traitement appartient en entier à M..... Je vous ai offert mon opinion sur les causes de la fréquence des maladies nosocomiales, ainsi que des urbaines, de même que sur celles de leur ressemblance.

Pour différence, je n'en exceptois guère que les fatigues de la guerre et les affections nostalgiques, qui ne peuvent pas avoir lieu chez les habitans. Quoi qu'il en soit, pour peu que l'on y réfléchisse, il me semble que cela est bien amplement compensé par une foule d'autres passions sédatives très connues, et par des fatigues d'une autre espèce.

Quant aux médecins espagnols, je m'aperçois qu'ils penchent toujours vers l'existence de la contagion; mais comme leur sentiment, à cet égard, ne me paroît point étayé sur des raisons assez puissantes ni assez concluantes, je ne m'y arrête pas trop, et je m'en tiens encore à mes premières réflexions.

Vous aurez aussi déjà pressenti pourquoi les maladies dyssentériques ou diarrhoïques se prolongeoient plus long-temps à Saint-Sébastien qu'à Dax.

Madrid, le 24 février 1809.

Réponse de M. l'Inspect.-gén. Desgenettes, etc. etc. à M. Lixon, médecin en chef des hôpitaux militaires de Saint-Sébastien.

Je reviens, Monsieur, sur votre lettre du 11 courant, ainsi que j'en ai pris l'engagement, de même que sur votre lettre du 17, que j'ai reçue hier.

Ce qu'il y a de plus essentiel relativement à vos observations de fièvres accompagnées de vomissemens de matières verdâtres et sanguinolentes, est de vous assurer si elles ont un caractère contagieux; et, dans ce cas, vous devez en instruire M. le général gouverneur.

Je ne comprends pas trop que l'on donne, à côté des potions cordiales, de la tisane de riz et des lavemens émolliens, et puis des vésicatoires, comme s'ils étoient là pour corriger les émolliens. Il y a fluctuation; et sur quoi est fondé le repentir des premiers moyens? C'est courir à calmer chaque symptôme, etc., etc., etc.

Nota. Je ne rapporte ce fragment de la

réponse de M. le baron Desgenettes, médecin en chef des armées, que relativement au jugement qu'il y porte quant au traitement; jugement qui est également le mien, comme je le lui avois fait connoître, en soulignant les moyens disparates que j'y avois rencontrés, et son autorité arrive ici très-à-propos pour appuyer mon sentiment. De plus, il sera peut-être à propos de remarquer aussi, en passant, que tous les rapports de médecine que l'on rencontre dans ce livre ne sont guère que d'autres fragmens de ma correspondance générale. C'est pourquoi l'on n'y trouve pas l'étiquette épistolaire d'usage; étiquette, d'ailleurs, qui m'auroit paru très-fastidieuse, d'autant plus que de mon naturel je n'ai jamais été trop porté à perdre du temps en complimens de pure parade. Aussi, d'après le sens dans lequel cette correspondance est écrite, je ne présume pas que l'on me soupçonne jamais d'avoir cherché, le moins du monde, à plaire ni à faire la cour à qui que ce soit. Seulement j'y épouse partout les intérêts du Gouvernement, ainsi que du malheureux malade qu'on délaisse; et je me croirois trop récompensé, si je pouvois seulement parvenir à alléger quelque peu

son sort. Ce n'est, sans doute, pas là le moyen de captiver la faveur, si tant est que pour les sociétés corrompues, rien n'est plus odieux que la vérité. D'ailleurs, l'on y verra les moyens de perfectionner le service de santé, et de diminuer, à proportion, la mortalité; ce qui me paroît d'autant plus important, qu'une grande économie d'hommes semble devenir plus nécessaire, d'après d'aussi longues guerres.

Je réserve l'autre partie pour un ouvrage que je pourrai publier bientôt, et qui sera un complément de preuves palpables relativement à certains articles de celui-ci, qui ne seront pas du goût de certaines personnes dont les intérêts se trouveroient lésés, si quelques vérités échappées çà et là pouvoient contribuer à saper les abus. Au reste, que cette remarque si juste, quant au traitement, suffise pour toutes les fois que l'on rencontrera quelque chose de semblable dans ce recueil.

Saint-Sébastien, le 27 février 1807.

A M. DESGENETTES,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL, etc.

CINQUIÈME RAPPORT.

M. MARTEL imagine avoir encore, à Saint-Elme, deux maladies de même nature que celle dont je vous ai entretenu dans mon dernier envoi. Mon intention bien prononcée est de faire faire l'autopsie cadavérique à la première occasion.

Quant au traitement, je serois assez de l'avis de la méthode anglaise le plus en usage, c'est-à-dire de l'emploi du quinquina, administré en substance, et à haute dose. Je n'aime pas plus les tergiversations dans la cure des maladies qu'ailleurs, et moins encore le mélange discordant et mal entendu des moyens

qu'on emploie. Quoi qu'il en soit, je m'applaudis chaque jour davantage d'avoir donné l'éveil à tous nos Messieurs, à l'égard de cette cruelle maladie. C'est, comme je vous l'ai mandé, la défunte dont il a été question qui attira la première mon attention, et qui commença à attirer aussi celle des confrères.

Saint-Sébastien, le 24 février 1809.

Au même.

SIXIÈME RAPPORT.

Je viens de recueillir les renseignemens les plus précieux, concernant la redingote à guignon dont l'un de nos collaborateurs a entretenu M. Gorcy. C'est du cher confrère Martef que je les tiens. Il n'avoit pu assister à la séance où cette question fut agitée, parce qu'il ne sortoit pas. Voici donc ce qu'il m'a écrit :

« Les recherches que j'ai faites relative-
» ment à l'existence d'une maladie prétendue
» contagieuse, transmise, au moyen d'une
» redingote, à quatre individus qui en se-
» roient devenus les victimes, se réduisent à
» savoir : 1°. Que cette contagion supposée a

» été suggérée à M. Mauxion, par le rapport
» d'un fait, sans doute inventé, ou tout au
» moins exagéré et mal vu, raconté par le
» pharmacien aide-major de l'hôpital de la
» Miséricorde, où je faisois alors mes vi-
» sites.

» 2°. Que le musicien de la salle des sous-
» officiers, dont la redingote a servi, dit-on,
» à propager la contagion, a succombé au
» quinzième ou seizième jour d'une périp-
» neumonie grave; qu'un sergent de la même
» salle est décédé, à la suite d'une ascite
» entée sur une dyssenterie chronique; que
» deux autres individus sont morts, l'un par
» les progrès d'une fièvre ataxique, et l'autre
» après avoir éprouvé tous les symptômes
» d'une semblable fièvre, qui s'étoit terminée
» par la gangrène de quelques-uns des doigts
» des pieds, au moment où l'on auroit pu
» concevoir les plus grandes espérances de
» guérison.

» J'espère, mon cher confrère, que vous
» me rendrez assez de justice pour croire
» que, s'il s'étoit développé des signes de
» contagion dans mon hôpital, je m'en serois
» aperçu le premier, et que j'en aurois donné
» connoissance à mes chefs, après avoir scru-

» puleusement examiné l'importance qu'on » auroit dû leur accorder, etc. »

Ainsi s'explique le médecin de l'hôpital où la chose s'est passée. D'après cela, j'ai tout lieu de croire, M. l'inspecteur-général, que votre opinion doit rester bien assise. Je vais, maintenant, vous transmettre ce qui m'a été fourni par le même confrère, des deux ictériques dont je vous ai déjà parlé.

Le nommé Thevenin, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament bilieux, d'une constitution grêle et délicate, entré à l'hôpital Saint-Elme, le 8 février, avoit commencé à éprouver, dès les premiers jours du mois, des malaises, tels que lassitudes spontanées, bouffées de chaleur, tête lourde, sommeil agité, bouche pâteuse, perte d'appétit, état fébrile du pouls. Un ou deux jours avant son entrée à l'hôpital, une couleur jaune s'étoit manifestée sur tout son corps, et cette couleur augmenta d'intensité jusqu'au 12 du mois. Le 13 elle commença à s'éclaircir; le 15 elle avoit complètement disparu, et le malade entra en convalescence. Le traitement qui a été employé consiste en des tisanes de chicorée, eaux de tamarin, juleps éthérés et camphrés, etc.

Cette maladie n'a présenté aucun symptôme qui la rapproche de la fièvre jaune, seulement le malade a éprouvé, vers le douzième jour, une chaleur vive; la langue étoit sèche, le pouls fréquent. On ajouta au traitement la potion anti-septique camphrée, et le 13, ces symptômes s'étoient dissipés. Sa marche a paru conforme en tout à celle des jaunisses gastriques avec quelques accidens nerveux.

Chabert, âgé d'environ trente ans, d'une constitution robuste, d'un tempérament bilieux-sanguin, avoit éprouvé, vers le milieu du mois de janvier, différens symptômes maladifs qui l'obligèrent à entrer à l'hôpital le 27 du même mois. D'après les renseignemens qu'on a pu recueillir, il paroît qu'il fut d'abord atteint d'une affection bilieuse; mais, ayant repris le service de la salle où il étoit en qualité d'infirmier, le 11 février, il offrit tous les signes d'une jaunisse très-intense, qu'il éprouvoit depuis quelques jours. Il fut mis, de suite, à l'usage des boissons délayantes et légèrement laxatives, et de quelques potions toniques. Le 14, il paroissoit se trouver mieux; la couleur jaune de la peau commençoit à disparoître vers les extré-

mités inférieures. Cependant, un sentiment douloureux, remarqué dès le principe vers l'hypocondre droit, persistoit. Le 16, l'appétit revint, la fièvre avoit diminué. On permet quelques alimens légers. La couleur jaune disparut presque complètement dans les parties inférieures du corps, tandis que la face, le cou et la poitrine restèrent d'un jaune très-foncé, ce qui avoit déjà été observé. Le 18, perte d'appétit, avec malaise général, pouls fréquent, selles fréquentes pendant la nuit. Le 19, la fréquence des déjections continue; on a recours aux toniques et aux excitans. Le 20, les selles sont toujours plus fréquentes, pouls petit, précipité, sentiment douloureux de l'hypocondre droit. Mort à six heures du soir, jouissant de toutes les facultés intellectuelles.

M. Martel pense que cette observation n'offre rien encore qui puisse faire soupçonner l'existence d'une fièvre jaune, et que tous les accidens paroissent plutôt occasionnés par une affection spéciale du système hépatique. L'ouverture du cadavre n'a pu avoir lieu, parce qu'il avoit été enlevé trop vite.

On a fait l'amputation d'un bras, à Saint-

Elme, à l'un de ces malheureux, assassinés sur la route. Il y avoit un délabrement considérable, les os fracturés de l'avant-bras étoient restés très-écartés, il y avoit des fusées profondes, la fièvre avoit lieu, et au moindre mouvement les douleurs augmentoient d'une manière insupportable. Donc, pour essayer de conserver le membre, il n'y avoit qu'un moyen, c'étoit de lui donner une situation fixe et inamovible. C'eût été le cas d'employer le bandage de Scultet.

J'ai été appelé hier, par le chirurgien-major de Saint-Elme, pour voir ensemble le portier de cet hôpital, que j'ai trouvé agonisant. La maladie n'avoit duré que six jours. Le premier, symptômes gastriques; un émétique fit un très-bon effet, au point que le malade se leva. Deux jours après, la fièvre qui avoit disparu, se représenta de nouveau; avec un léger mal de tête, et la bouche mauvaise. Il lui fut administré, le lendemain, un purgatif ordinaire, vu que le matin la fièvre avoit encore disparu. La journée fut assez bonne, le malade fut bien purgé, et reposa la nuit. Le jour suivant, il se leva, et se sentit des frissons vers le soir. Il lui fut ordonné une potion calmante. La nuit fut

laborieuse. Les sueurs furent abondantes le lendemain, et le pouls mou et petit; ce qui engagea à lui faire prendre une décoction de kina avec le laudanum. Le jour suivant, le malade se trouvoit fort mal, le pouls, vers le matin, étoit intermittent et vermiculaire, la langue noire; il éprouvoit un froid terrible au nez, qui étoit d'un rouge violet, et une douleur gravative à la région épigastrique et à celle du foie; la peau commençoit à se parsemer de taches jaunes. On lui fit appliquer deux emplâtres vésicatoires; on prescrivit la décoction de kina avec la teinture de cannelle; plus, une potion faite avec la même décoction, le camphre et l'éther. Le malade est mort à quatre heures de relevée. Après le décès, la superficie du corps fut parsemée de jaune, et le bout du nez très-violet.

J'ai réussi, cette fois, à faire conserver le cadavre, et à pratiquer l'autopsie. Voici ce qu'on y rencontra: Le cerveau extrêmement gorgé et injecté de sang, les membranes de même, mais l'arachnoïde et la pie-mère dans un état inflammatoire. Les poumons enflés, ainsi que le cœur qui étoit d'un assez gros volume, l'estomac rempli d'une liqueur pres-

que noire, la membrane interne dans un état inflammatoire, avec plusieurs points violets et noirâtres, la membrane interne des intestins grêles, rougeâtre, avec un enduit muqueux, tenace, et presque purulent; le foie ayant trois fois plus de volume que dans l'état naturel; la vésicule du fiel très-pleine, très-grosse et très-gonflée; la vessie rétractée, n'ayant plus le quart de son volume ordinaire; en général, tout l'appareil muqueux dans un état inflammatoire.

Le chirurgien-major sus-mentionné étoit à Saint-Domingue lorsque la fièvre jaune y régnoit. Il assure avoir rencontré, dans la maladie en question, ainsi que dans plusieurs autres, les mêmes symptômes, et de plus, que l'ouverture du cadavre nous a offert tous les mêmes phénomènes; d'ailleurs, les ouvrages qui ont été publiés sur cette terrible maladie en sont les plus sûrs garans. Quoi qu'il en soit, je me garderai bien de donner à cette fièvre aucune origine étrangère, et malgré toute sa ressemblance avec celle de l'île susdite, je me garderai bien aussi de la donner pour parfaitement semblable. Cependant, d'après l'ouverture de ce cadavre; d'après celles qui l'ont précédée et

qui la suivront, et si l'on met en outre dans la balance la prédilection marquée de cette fièvre pour les adultes d'un tempérament sanguin, robuste, vigoureux, disposé à l'inflammation, et que c'est à ceux-là qu'elle est plus funeste; que les blessés, les malades retenus dans les hôpitaux par de grandes suppurations, ne l'ont guère jamais contractée, quoique laissés dans les mêmes salles avec ceux qui en étoient atteints; que, conformément à ce qui a été remarqué dans la peste, ceux qui avoient des plaies ou de vieux ulcères n'en ont été que rarement attaqués; qu'il n'y a qu'après la cicatrisation que quelques-uns en ont été frappés, ce qui a conduit tout naturellement à conseiller l'usage du cautère, qui a été très-avantageux comme moyen prophylactique, j'ajouterai que si la vaccine est le meilleur préservatif de la peste, comme cela paroît démontré par les fameuses expériences de Valli et les subséquentes, en se conduisant encore par analogie, ne devroit-on pas l'essayer, dans la même vue, contre les épidémies de la fièvre jaune? C'est en marchant sur les traces de Jenner et de Valli qu'on agrandira la médecine, et qu'on se trouvera

sur la vraie route de la gloire et de l'immortalité; la belle, l'importante découverte de la circulation du sang, attribuée soit à Harvey soit à Servet, n'a pas été aussi utile aux hommes que celle de la vaccine; mais revenons à notre sujet: d'après tout cela, dis-je, ne sembleroit-il pas que l'on devroit employer d'abord, *largâ manu*, les affoiblissans et les anti-phlogistiques? Cependant, l'on sait que cette méthode a été la plus malheureuse, et que l'on avoit obtenu davantage en prenant le contre-pied. Ne seroit-ce pas aussi, peut-être, que la maladie n'est ordinairement reconnue que trop tard? Ou bien, cela ne pourroit-il pas dépendre de ce que cette méthode curative n'est guère suivie par nous qu'avec trop de timidité et de parcimonie, ce qui la rendroit incapable de parer à la grandeur du mal? Car, quelque manière que l'on adopte, il ne faut jamais perdre de vue l'aphorisme: *Extremis morbis, extrema exquisitè remedia optima sunt.*

Cependant, malgré ce que je viens d'avancer, et quoique beaucoup de praticiens aient cru remarquer que les personnes qui portoient des cautères étoient moins exposées aux contagions que les autres, récemment

de grands médecins ont soutenu le contraire. Quoi qu'il en soit des raisons qu'ils apportent pour étayer leur sentiment, cette propriété des exutoires me semble si bien liée à toute une théorie des fluxions, que je suis disposé à croire que s'il est des cas dans lesquels les exutoires n'aient aucune action préservatrice, ce ne peut être que dans ceux où leur action trop forte contribue à affoiblir l'économie, et à la plonger dans un état de débilité, par lequel elle devient toujours plus sensible à l'action des choses extérieures.

Je ferai observer aussi que, malgré tous les rapprochemens des typhus avec la peste, celle-ci n'en demeure pas moins une maladie particulière, distincte et spécifique, qui diffère de tous les typhus connus par ses bubons, ses charbons et ses pétéchies. Elle en diffère encore par sa manière de se communiquer; car la communication de la peste s'effectue par le contact médiat ou immédiat, ce qui constitue la véritable contagion, tandis que la communication de la fièvre jaune et de tous les typhus, s'opère par l'atmosphère, ce qui constitue l'infection, ensorte que cette différence notoire diminueroit, d'une manière proportionnée, la probabilité de la réussite

du moyen prophylactique que je viens de proposer contre la fièvre jaune.

Ce qui prouve, en outre, à l'avantage de l'inoculation du vaccin, comme préservatif de la contagion de la petite vérole, c'est que celle-ci n'a jamais lieu qu'une seule fois chez le même individu, tandis qu'il n'en est pas de même de la peste, de la fièvre jaune et des autres typhus. Cette qualité particulière du virus de la variole, qui fait qu'il n'est susceptible de transmission qu'une seule fois à un même sujet, n'a encore jamais pu être expliquée d'une manière satisfaisante, et rien n'offre plus de difficulté que l'explication de ce défaut d'aptitude à contracter la maladie, dès qu'on en a déjà été attaqué.

M. le général espagnol, gouverneur de la province de Guypuscoa, ayant envoyé un office à M. le général français, pour lui faire part de la décision de la junte de santé dont il est le président, cette pièce, qui annonce sans fondement solide l'existence de maladies contagieuses dans nos hôpitaux, me fut communiquée par M. le gouverneur-général français, et renvoyée à mon avis. Je n'ai pas balancé à le donner par écrit tel que vous le connoissez. Je n'ai remarqué d'autres preuves

alléguées par les médecins espagnols, que la grande mortalité; mais, outre que c'est raisonner très-inconséquemment, cette mortalité a toute autre cause; puis, une maladie peut très-bien être meurtrière sans être contagieuse. Bien plus, lorsque je traiterai plus spécialement des différentes espèces de communication des maladies, je démontrerai que les anciens et un grand nombre parmi les modernes, ont donné beaucoup trop d'extension au terme *contagion;* car, d'après la vraie acception du mot, la dyssenterie, les différens typhus, etc., ne peuvent jamais être considérés comme véritablement contagieux.

Ce qui m'avoit fait présumer que l'on pouvoit nier, dans certaines écoles, l'influence météorologique, c'est que j'avois remarqué que plusieurs jeunes médecins qui en sortent, parloient quelquefois en ce sens, quoiqu'assez instruits d'ailleurs; car j'ai entendu l'un de ces Messieurs, venu à l'armée directement en sortant de l'Université de Paris, décrire tous le cas de chirurgie qui se présentoient. Les plus difficiles et les plus compliqués n'étoient qu'un jeu pour lui. Partout, il mettoit une grâce, une intelligence, une facilité, qui excitoient d'autant plus de jalousie chez

les chirurgiens de nos hôpitaux de la place, qu'ils se trouvoient plus humiliés de ce qu'il n'y avoit aucun champion parmi eux, capable de se mesurer avec lui, même sur le propre terrain de la chirurgie; de ce que, pour m'exprimer ainsi, ce jeune médecin se montroit plus chirurgien qu'eux: et en effet, soit que son éducation médicale eût été mieux soignée pour la médecine externe, ou que son goût particulier l'eût porté de préférence vers cette partie, il auroit fait, sans doute, un grand chirurgien. Voilà comme, par suite d'une sorte d'impulsion ou de direction mixte donnée aujourd'hui dans les écoles, celui dont les dispositions étoient plus favorables à la chirurgie, se trouve quelquefois placé dans la médecine, tandis que celui qui étoit doué de l'aptitude la plus heureuse pour la médecine, peut se trouver dans la chirurgie. Quoi qu'il en soit, ce jeune docteur est un sujet de la plus belle espérance, dont la judiciaire, en se rectifiant tous les jours, se formera avantageusement à la pratique de la médecine interne, à mesure qu'il s'y adonnera, si sa santé, qui est toujours chancelante, lui permet de cultiver long-temps cette science.

Malgré les assertions des novateurs les plus chauds de notre temps, des fauteurs les plus acharnés des ridicules du siècle, qui semblent croire qu'un jeune homme qui se destine à l'art de guérir doit tout embrasser, je n'en pense pas moins que c'est là le moyen de ne faire que tout effleurer, et les praticiens qui y ont excellé davantage, ne se sont jamais adonnés ni appliqués sérieusement qu'à l'une ou à l'autre branche; car, d'après la première sentence contenue dans les aphorismes du vieillard de Cos: *Vita brevis, ars verò longa.*

Ainsi, un mortel généralement profond seroit un phénomène: ainsi, ceux qui appellent indifféremment un médecin ou un chirurgien, commettent une erreur grave, quoiqu'elle soit devenue très-fréquente; ainsi, un élève qui veut réussir doit sonder attentivement ses dispositions naturelles, avant de se vouer définitivement à la médecine interne ou à la médecine externe, d'autant plus que s'il prtéend devenir universel, il restera toujours médiocre, le temps qu'il passera à l'étude d'une des parties de la médecine étant nécessairement presque perdu pour l'autre. Aussi, j'ai constamment remarqué que ceux qui pratiquent la médecine,

proprement dite, après un long exercice de la chirurgie, laissent toujours beaucoup plus à désirer, toutes choses égales d'ailleurs, que celui qui a débuté par la médecine, et qui y a constamment persévéré; l'on rencontre ordinairement plus de lacunes dans les connoissances des premiers, moins de génie médical, moins de tact. Ainsi, je conseillerois à celui qui a débuté dans l'une ou l'autre science, de s'y tenir avec persévérance, et de ne pas trop suivre, à cet égard, l'humeur française qui aime toujours le changement. A la vérité, il y a, entre ces deux professions, certains points intimes de contact et de liaison; mais il n'en est pas moins vrai que celui qui se sera livré tout entier à l'une ou à l'autre exclusivement, y aura atteint un plus haut degré de perfection que celui qui aura voulu les cultiver également toutes deux ensemble, et cela se comprend si facilement, qu'il est inutile d'en détailler davantage toutes les raisons. L'opinion contraire peut bien satisfaire l'amour-propre et l'égoïsme de quelques-uns, mais elle n'en est pas plus conforme à la vérité. Je veux bien croire d'ailleurs que la médecine est très-bien enseignée aujourd'hui; mais les études qui ont précédé

celle de cette science n'ont pas toujours été suffisantes; mais, au reste, depuis l'introduction des officiers de santé, ceux à qui elle est si sagement enseignée ne sont pas ceux qui soignent le plus de malades; mais, si le mode d'instruction est si savamment établi, l'organisation, même civile, du service de santé, me paroît plus vicieuse que jamais, par rapport à l'exercice de la médecine, en ce qu'elle prête plus aux abus de toute espèce, et que les mesures de précaution, indiquées pour les éviter, toutes insuffisantes qu'elles sont, ne sont guère suivies par l'officier de santé, qui n'appelle presque jamais aucun docteur recommandable, dans les cas prévus par la loi, que lorsqu'il s'y trouve forcé par les parens ou par les intéressés, les consultations étant les plus mortelles ennemies de la suffisance, fille de l'orgueil et compagne assidue de l'ignorance : voilà donc la raison pour laquelle elles sont constamment rejetées avec tant de dédain. Je ne sais par quelle fatalité, tandis qu'on ne s'est occupé de toute part qu'à améliorer, qu'à perfectionner toutes les institutions, dans le sens de la prospérité publique, si l'on s'en tient au moins aux brillans rapports de nos ministres, de nos

sénateurs, de nos conseillers d'Etat, de tous nos courtisans, ainsi qu'au sentiment des grands accapareurs de domaines nationaux; je ne sais par quelle fatalité, dis-je, on a abandonné la plus précieuse, la plus nécessaire, celle qui devroit attirer la plus sérieuse attention, comme si elle n'étoit d'aucun prix. C'est ainsi que depuis plusieurs années, pour peu qu'on y ait touché, soit au civil, soit au militaire, il n'en est résulté que les plus fâcheux effets, sans qu'on ait paru y prendre garde, de sorte qu'on ne peut guère envisager ce qui a été innové de chaque côté, à cet égard, que comme un nouveau malheur soit pour les progrès de la médecine pratique, soit pour le soulagement de l'humanité. C'est aussi avec peine que l'on rencontre encore des différences trop frappantes dans la façon de concevoir les mêmes choses, et quelquefois les plus importantes, chez les professeurs les plus marquans.

Quoi qu'il en soit, de nos jours, un jeune médecin, la tête pleine de terminaisons en *ique*, est très-persuadé, même avant d'avoir fini de secouer la poussière des classes, que toutes les maladies peuvent bien venir à la fois; que, fort de ce langage, ou plutôt des

idées qu'il y attache, il peut les défier toutes, sous quelque figure qu'elles se présentent; qu'il ne pourra manquer de les reconnoître, quelqu'envie qui leur prenne de vouloir se cacher : il aura même la plus grande facilité pour cela, n'eût-il pas la plus légère notion du grec, parce que, sans sortir des bancs, on les lui aura très-élégamment fait toucher toutes du bout du doigt, par des descriptions parfaites, au point de faire tableau. Indépendamment de cet avantage, notre jeune érudit ne marche plus qu'accompagné de toutes les sciences accessoires les plus précieuses et les plus utiles. Ceci bien pesé, tout le monde, et lui surtout, tout fier de l'auréole de son doctorat, croit être autorisé à être très-convaincu qu'il peut se lancer hardiment dans l'arène; que toutes les difficultés sont vaincues; qu'il est infaillible dans sa profession; et, sans doute, qu'il est impossible de ne pas guérir immanquablement entre ses mains. En vérité, pour moi, si j'étois dangereusement malade, je sens que je n'en voudrois pas d'autre, et que je serois à moitié guéri d'avance en réfléchissant qu'il n'est plus possible de se tromper. Voilà précisément, me dirois-je, l'homme que je cherchois

depuis si long-temps. C'est ainsi que je l'attends à l'application et au résultat avec la plus entière sécurité.

Mais que vois-je, sans sortir même du dernier poste que vous m'avez assigné, dans un seul mois, celui de décembre, qui a précédé mon arrivée à Saint-Sébastien, mois où il ne manquoit encore ni médicamens ni comestibles, quoiqu'à la vérité nos établissemens laissassent toujours infiniment à désirer, sous beaucoup d'autres rapports; que vois-je, dis-je? La perte de plus d'un quart des malades, et sept cents d'entre eux ont cessé d'exister. J'apprends que Pampelune en perd davantage encore, par l'effet de la présence des mêmes maladies, sur lesquelles deux chétives productions médicales ont fait gémir la presse, et qui, bien qu'écrites l'une à l'envi de l'autre, ne feront pas plus fortune chez nos neveux, que chez nos contemporains. Cependant, si elle ne passe pas au temple de Mémoire, la première, quoique plus mal écrite, et c'est beaucoup dire, aura toujours le bel avantage sur la seconde, d'avoir osé mettre au jour quelques vérités de la plus haute considération sur ce qui se passe dans l'intérieur des hôpitaux militaires, tandis

que celle-ci ne feroit qu'égarer sur la même route, tous ceux qui ne les connoissent pas. Quoi qu'il en soit, la perte du troisième corps d'armée essuyée dans les hospices de cette capitale du royaume de Navarre, pendant cette année, a été évaluée, si l'on m'a accusé juste, à huit à neuf mille hommes. Jamais, à ma connoissance, ravage aussi effrayant n'avoit eu lieu, dans nos établissemens, au moins depuis près de vingt ans que je les parcours. Voilà ce qu'il faut peser, considérer avec la plus grande attention, parce que cela annonce un vice toujours croissant, qui est comme inhérent au service de santé, dans l'empire français. Mais les vieux praticiens en auroient-ils perdu davantage, ce vous semble, en suivant tout bonnement les anciennes terminaisons en *ide* et en *igne ?* Je suis donc réduit à chercher encore des guérisseurs, ne trouvant que des discoureurs; et je crains que l'on n'ait que perdu du temps, en accolant ainsi ensemble, à grands frais, quelques mots tirés du grec, pour faire parler grec en français assez inutilement, ceux qui, le plus souvent, auroient bien assez de leur propre langue, et qui, s'ils n'avoient recours aux définitions dont

ils ne peuvent se rappeler qu'à l'aide d'une bonne mémoire, prononceroient, peut-être quelquefois, ces pompeuses qualifications empruntées, à peu près comme les perroquets articulent des sons, ou comme un automate joue de la flûte, *tibiis sonat.* J'avoue que toute ma prévention, toute ma confiance commencent à s'humaniser un peu, et que j'aurois tout autant gagné, j'imagine, en suivant la désignation accoutumée ou toute autre, même si l'on veut celle de Baume, quoiqu'elle plaise moins, et cela à juste raison; car si la Nosographie philosophique de Pinel est imparfaite quant au fond, ce n'est guère que parce qu'elle ne peut embrasser tout son objet, et qu'il est des maladies qui, ne pouvant se classer dans aucun de ses cadres, demeurent ainsi hors de son système; tandis que Baume a bâti le sien sur une prétendue application de la chimie, c'est-à-dire de l'oxigène, de l'azote, de l'acide carbonique, impossible à vérifier sur l'économie animale organisée et vivante. Aussi ce dernier système est-il évidemment défectueux jusque dans ses premières bases, et n'offre-t-il qu'une fausse et trompeuse application. Mais, pour en revenir à notre sujet,

l'on ne pourra pas ainsi reprocher à Sauvages, à Cullen, etc., d'avoir eu si constamment recours et avec tant d'affectation, à une langue si peu sue aujourd'hui, pour tâcher de se faire entendre dans leur propre idiome; ils n'étoient pas ainsi possédés de grécomanie. Eh, que seroit-ce, si, selon un helléniste fameux, le célèbre Bosquillon, ce superbe et nouvel édifice étoit quelquefois établi sur de mauvais fondemens? Bernardin de Saint-Pierre avoit remarqué les mêmes inconvéniens, au sujet du système de Linné. « Ces expressions savantes et mystérieuses, » dit-il, choisies, la plupart, dans la langue » grecque, répandent un air vénérable sur » l'étude de la science, mais la nature n'a » pas besoin de ces ressources de l'art des » hommes pour s'attirer nos respects. La su- » blimité de ses lois peut se passer de l'em- » phase et de l'obscurité de nos expressions. » Plus l'on porte la lumière dans son sein, » plus on la trouve admirable. Ces noms » étrangers n'expriment pas même les carac- » tères les plus communs des végétaux. Quant » à leurs formes, c'est encore pis, quoiqu'ils » aient fabriqué des mots composés de » quatre à cinq mots grecs pour les décrire. »

Que les jeunes médecins ne se scandalisent pourtant pas trop de mes dernières allégations, à leur égard, et du défaut si commun que je viens d'y signaler. Il appartient à tous les âges de la médecine, de même que la jalousie qui n'a fait que croître chez les docteurs avec la révolution, et qui a souvent rendu les plus grands bien petits. Nous avons été ce qu'ils sont. Comme eux, nous avions une très-forte tendance à nous prévaloir toujours avec complaisance et délectation; comme eux, nous avions entendu réfuter tout ce qui avoit été écrit ou pensé avant nous, par des raisons qui devoient être également réfutées à leur tour; comme eux, nous avons cru, pendant quelque temps, que nos pères n'avoient fait que se tromper, et qu'il nous étoit réservé de dissiper toutes les erreurs. Seulement, il restoit fâcheux pour notre trop flatteuse hypothèse que la médecine finît par demeurer constamment une science fondée sur l'expérience et l'observation, et qu'en réfléchissant un peu, rien ne prouvoit que nos pères n'avoient pu observer tout aussi bien que nous, et en conséquence que chacun devoit naturellement d'autant plus y exceller, qu'il avoit été à

portée d'y observer davantage. Au reste, chaque profession a quelque ridicule particulier, et l'on peut se consoler d'autant plus facilement de celui-ci, qu'à mesure que l'on s'adonne sérieusement à l'étude et à la pratique, il ne sert qu'à convaincre, de plus en plus, que l'on se plaisoit dans une très-fausse supposition. Ainsi, pourvu que le ridicule en question ne les détourne pas de l'application nécessaire, ils s'en guériront assez. D'ailleurs, il en est de ces jeunes avantageux qui affectent une orgueilleuse prétention de leur supériorité de talent sur leurs confrères les plus anciens, dans l'art de guérir, à peu près comme de ces gens du monde qui, à l'aide d'un manuel quelconque de médecine, imaginent pouvoir se passer des conseils de toute espèce de médecins, comme si leur manuel favori n'avoit pas été composé par l'un d'eux; mais si ces gens du monde n'abusent guère en général de leur fortune, dans le sens de la prodigalité, surtout quand elle est récente, ils abusent, au moins de leur santé à laquelle ils font bien peu d'attention, ou plutôt ils usent de la première comme si elle n'étoit pas faite pour eux, ou comme s'ils avoient une frayeur terrible

qu'elle ne leur échappe à chaque instant; et de la seconde qui est infiniment plus scabreuse, quoique beaucoup plus précieuse, sous tous les rapports, comme s'ils devoient en jouir éternellement, dès qu'ils la possèdent, et comme d'une chose d'une assez légère importance, dès qu'il arrive qu'elle leur échappe, si on en juge d'après l'insouciance incroyable qu'ils apportent, le plus souvent, dans les moyens de la récupérer.

Cependant, si les médecins qui sortent de l'école sont souvent trop prévenus en leur faveur, s'ils se montrent enthousiastes trop passionnés, trop exclusifs de la théorie de leur professeur de prédilection, avant que leur sentiment ne soit éclairé et mûri par une sainte expérience, il arrive aussi que de vieux médecins qui n'ont jamais aimé l'étude ni l'application, se laissent aller et s'abandonnent, pour ainsi dire, à une pratique aveugle, routinière et peu raisonnée. Surtout que dans une science où il s'agit de la vie des hommes, et par conséquent de tout ce que l'humanité a de plus cher, aucune considération ne leur fasse jamais perdre de vue, que nul médecin, quelle que soit son importance d'ailleurs, et

fût-il archiatre, ne doit négliger le moindre avis avantageux, de quelque part qu'il vienne, fût-ce même du plus jeune, du moins accrédité de ses confrères; car la meilleure opinion, la plus utile au malade, peut être ouverte par celui-là même qu'on sembloit mépriser, et qu'on auroit cru le moins capable. C'est pourquoi je me plais à rapporter ici le passage suivant de Vanswieten, sur Boërhaave : *Longævo salutaris artis usu claris medicis, honor concedatur et reverentia, et illi supercilium ponant nec juniorum medicorum consilia spernant.*

Mais enfin, c'est le traitement que je voudrois voir perfectionner, par une application mieux basée, plus sûre et plus immédiate; et c'est, arrivé là, que je ne suis presque plus satisfait de rien. Toujours je rencontre la même lacune dans le passage de la théorie à la pratique. Non, je ne suis presque jamais content du plan curatif tracé; il me paroît ordinairement mal combiné, mal raisonné : je n'y trouve que du disparate ou de l'indécision. Aussi, lorsque je vois périr une foule de malades de fièvre aiguë, cela me fait d'autant plus de peine, que je me figure toujours qu'il eût été possible de les sauver avec des

soins bien appliqués, et surtout si la science étoit plus avaneée dans la connoissanee de la cause efficiente de ces fièvres : c'est donc cette mortelle séparation qu'il faudroit tâcher de franehir; car, à quoi nous serviront les systèmes les plus célèbres des méeaniciens ou des animistes, des humoristes, des solidistes ou des vitalistes; à quoi nous serviront toutes les plus exactes, les plus brillantes descriptions des maladies, même eelles de Pinel qui a excellé sous ce rapport, et les dissertations les plus savantes, les plus remplies d'érudition; à quoi nous servira l'étalage de clinique et de thérapeutique le plus pompeux; à quoi nous servira de savoir elasser toutes les maladies imaginables, mieux, plus sûrement, plus faeilement que l'auteur de la Nosologie par excellence, même sans aucune elasse indéterminée, quoiqu'on n'en traite pas moins celles qui appartiennent à cette elasse; à quoi nous servira enfin l'étude de la médecine agissante, l'étude de la médeeine expectante, si les malades n'en guérissent pas davantage, si l'on traite même une maladie pour une autre? Il nous resteroit, je le sens, un très-grand obstacle à surmonter, ce seroit la dé-

couverte de la véritable essence du principe vital. Jusque là, il sera toujours difficile de faire de très-grands pas sur cette voie. C'est ainsi que la connoissance de l'essence des choses est toujours la pierre d'achoppement dans les sciences, et que nous ne connoissons guère mieux l'essence de la matière que celle de l'esprit; c'est pourquoi on dispute assez gratuitement de part et d'autre : de-là, ces fameux écarts d'imagination chez les philosophes qui, poussant tout à l'extrême aussitôt qu'ils ont embrassé un système quelconque, d'un côté ne voient que corps partout dans la nature, tandis que de l'autre ils n'y voient plus qu'âme. *Mundum tradidit disputationi eorum.* Donc, s'il étoit de l'intelligence humaine d'en découvrir une, elle les découvriroit probablement aussi facilement toutes; et combien ne seroit-on pas plus avancé dans l'art de la guérison, si l'on parvenoit à bien connoître l'essence de la fièvre, connoissance qui est presque aussi obscure encore que celle de l'essence de la vie ?

Ces réflexions sont affligeantes, je le sais; puisqu'elles conduisent à persuader que nous sommes encore environnés de nuages, quand

nous parcourons le vaste champ de la médecine. Sans doute, on ne pourra les percer que peu à peu; trop heureux si l'on y parvient un jour entièrement. Il y a une chose, au moins, sans équivoque et sans nuage, c'est l'attachement respectueux que vous m'inspirez.

Saint-Sébastien, le 7 mars 1809.

SEPTIÈME RAPPORT.

Mois de février.

Du 1er au 3, très-beau, chaud, vent sud-est; le 4, quelque peu de refroidissement dans l'atmosphère, pluie vers le soir apportée par des nuées venues par le vent nord-est, la mer troublée, neige sur le sommet des montagnes; le 5 et le 6, très-beau, même vent, froid allant tellement en croissant, qu'il étoit devenu presqu'insupportable dans les endroits privés de soleil; le 7, nuageux, vent du sud très-chaud; les 8, 9, 10 et 11, beau, vent d'est très-frais; le 12, vent d'ouest très-violent, forte tempête, pluie abondante;

le 13 et le 14, vent nord-ouest très-froid, suivi de pluie; 15, 16 et 17, variable; le 18, 19 et 20 très-beau, même vent; le 21, pluie, vent du nord-ouest; du 22 au 1er mars, très-beau, vent du nord très-froid qui dissipe les nuages; les montagnes se couvrent de neige, gelée pendant la nuit.

La nature des maladies dominantes a beaucoup participé de l'état général de l'atmosphère, dont l'influence varie, selon les changemens qui y arrivent. Les diverses impressions reçues par les différentes dispositions atmosphériques, comme le plus ou moins d'élasticité, de pesanteur, la différence de température, l'humidité, la sicceité, la direction des vents, l'électricité plus ou moins répandue dans l'air, ont des influences directes sur les constitutions maladives, leur génie et leur caractère, influences qu'il est bon de connoître et de rechercher, pour bien faire l'histoire des maladies régnantes. *Mutationes temporum potissimùm pariunt morbos, et in quibusdam temporibus, magnæ mutationes aut frigoris autcaloris et aliâ pro ratione, eodem modò.* La constitution atmosphérique, propre à chaque saison, prend donc naissance de l'aspect météoro-

logique, et apporte des maladies analogues à la nature de chacune de ces constitutions. Il faut donc rechercher exactement quelle espèce de constitution cachent et recèlent les saisons avec leurs dépendances, pour mieux connoître les maladies dominantes, dans les armées comme parmi le peuple, et ne point être sujet à tomber si facilement en erreur. Par exemple, cet hiver tempéré, les changemens subits dans l'atmosphère, la variété de température, le changement de climat et de pays, le changement de nourriture et d'habitude : tout cela a donné aux maladies des différences plus ou moins variées, plus ou moins éloignées, plus ou moins analogues et rapprochées; cet hiver tempéré, dis-je, chaud ou froid, a dû produire des nuances infinies dans toutes les maladies, et des contrastes aussi frappans que ceux que l'on rencontre aujourd'hui dans nos environs, en jetant un simple coup d'œil sur ce qui se passe autour de nous. En effet, l'on y jouit de la belle et joyeuse végétation, de la riante floraison du printemps, occasionnées par les chaleurs du mois passé, au milieu du froid glaçant du plus sombre hiver. Quel flux et reflux de mouvemens divers et op-

posés, de mouvemens concentriques et excentriques ! Plus j'y réfléchis, plus je m'aperçois aussi que nos maladies participent, maintenant, de l'effet de toutes les saisons ensemble, et qu'aucune constitution atmosphérique décidée n'a le temps de pouvoir faire cesser entièrement la constitution morbide qui appartenoit à la précédente. Aussi les maladies ne se sont presque jamais présentées simples, mais presque toujours avec mille complications. Donc, pour suivre à la fois l'ancienne et la nouvelle classification, je dirai que c'est un amalgame presque imperceptible de fièvre méningo-gastrique ou bilieuse, d'inflammatoire ou d'angioténique, de putride ou d'adynamique, d'ataxique, de nerveuse ou de maligne, et pour finir par composer un grand mot qui représente à peu près ma pensée, j'aventurerai selon la mode et au moyen du grec travesti, *gastro-adynamico-ataxique.* Voilà, il faut en convenir, une facilité pour la désignation des fièvres compliquées qui s'accommode assez bien avec l'oreille ; sans cela, nous nous en serions vraisemblablement tenus au terme moyen, auquel se rapporte le plus grand nombre d'entre elles, et nous les aurions

appelées tout simplement *putrides*, ce qui n'auroit nullement empêché le concours des complications coexistantes susmentionnées.

S'il faisoit chaud pendant quelque temps, la digestion se faisoit mal, l'appétit diminuoit, la bouche devenoit mauvaise, et on avoit la fièvre qui devenoit plus ou moins forte, selon l'affluence d'une plus grande quantité de causes déterminantes, comme la misère, les privations, la crainte, toutes les passions sédatives, comme la nostalgie et les autres passions contristantes de l'âme, la foiblesse de constitution, la sensibilité plus ou moins exaltée, de même que d'autres circonstances fâcheuses, et principalement les fatigues excessives de la guerre, etc.

Nous allons, en conséquence, les diviser d'abord en trois classes : 1°. en gastriques ou bilieuses; 2°. en adynamiques ou putrides; 3°. en ataxiques, c'est-à-dire en nerveuses ou malignes, afin que, reconnues séparément par leurs symptômes respectifs, ensuite par une armée de complications, elles ne s'en offrent pas moins toutes comme d'elles-mêmes à la lumière, et que l'on puisse mieux se fixer désormais sur ce que nous entendons par chacune de ces fièvres en particulier.

DE LA FIÈVRE BILIEUSE, OU MÉNINGO-GASTRIQUE.

Principaux Symptômes.

LASSITUDES spontanées, anorexie, bouche amère, langue blanche, jaune, d'abord humide, ensuite plus ou moins sèche, soif ardente, nausées, vomissemens de matière jaune, verte et amère, sensibilité à la région épigastrique, le pouls fort, fréquent, chaleur âcre, brûlante, céphalalgie frontale; quelquefois délire et ictère général, souvent au moins partiel. Le vomissement, la diarrhée bilieuse, la sueur, l'urine avec un sédiment rougeâtre ou briqueté, arrivant vers le onzième, le quatorzième ou le vingtième jour, ont été d'un heureux présage. C'est au séjour infect et malsain des hôpitaux, que j'attribue la dégénérescence fatale de cette fièvre gastrique en putride, dégénérescence qui se manifeste souvent du cinq au septième jour.

Pour ce qui concerne la cure, on sent facilement, qu'en général, il faut préférer ici les alimens et les médicamens tirés du règne végétal, à ceux tirés du règne animal;

les fruits mûrs et aigres-doux, les boissons délayantes et acidulées, l'émétique surtout qui peut d'abord enlever la cause et le foyer de la maladie, en évacuant l'estomac qui les renferme, doit être considéré comme son remède principal, et quoique Sydenham craignît beaucoup de l'administrer vers la fin de son cours, je l'ai trouvé très-utile, même à cette époque, dans les circonstances actuelles, pour éviter la diarrhée qui éclate quelquefois tout à coup, et devient une maladie bien plus sérieuse que la précédente. C'est donc le cas de dire un mot des propriétés différentes que l'on attribue au tartrite antimonié de potasse (tartre stibié), moyen si puissant, et qui suffit seul, en certaines occasions, comme nous venons de le remarquer, pour compléter le traitement en question; moyen d'ailleurs si souvent employé en médecine, où il offre tant de ressources variées! C'est la dose qui diversifie ses vertus : la première évacue par haut et par bas; la seconde est sialagogue; la troisième résout les obstructions; la quatrième est diaphorétique; la cinquième, anti-spasmodique. Il est d'autres remèdes dont la propriété change ainsi totalement selon la dose.

Quelquefois tout dépend de la forme de leur administration. En l'an VI de la république, les troupes françaises avoient contracté une fièvre rémittente pernicieuse dans les marais Pontins de la Romanie. On crut devoir recourir au quinquina en substance, à haute dose, qui, ainsi administré, manquoit toujours le but, tandis que sa décoction ou son infusion simple agissoit souverainement. Cela démontre la nécessité d'un degré d'attention et d'une finesse exquise de tact qui seuls font le médecin.

FIÈVRES PUTRIDES OU ADYNAMIQUES.

Symptômes.

FOIBLESSE, langueur, prostration des forces, pouls petit, un peu accéléré, stupeur, vertiges, diminution des facultés des sens, surtout de la vue et de l'ouïe, certain abandon de la part du malade, idiotisme, imbécillité, dépravation des fonctions cérébrales, bégayement et difficulté d'articuler, déjections involontaires, soit par l'anus, soit par

les urines, situation dorsale, urine puante et très-rouge, pétéchies, taches livides, langue âpre, raboteuse, aride, sèche, noirâtre, fuligineuse, ridée, hémorrhagies passives, nutronisme, délire taciturne, diarrhée colliquative, difficulté d'avaler comme par paralysie, chaleur âcre et brûlante au toucher. Sa durée ordinaire a été de quatorze, dix-sept, vingt et quarante jours. Si elle se prolongeoit davantage, l'issue en étoit fâcheuse. Il est néanmoins quelquefois arrivé, même au-delà de ce terme, que quelques sueurs, des urines troubles, la diarrhée, des parotides, des abcès, n'ont point été des terminaisons mortelles; mais alors les convalescences étoient longues et difficiles, les rechutes fréquentes, effets de la diminution extrême et presque de l'extinction de la sensibilité et de la mobilité; et si, dans ces occurrences, il survenoit malheureusement quelque diarrhée colliquative ou atonique, ce qui n'étoit que trop commun, elle ne manquoit pas de finir par emporter le malade.

La saignée a toujours été funeste, la fièvre putride eût-elle été même compliquée avec l'angioténique ou l'inflammatoire, dès son début, comme l'ont sagement observé Syden-

ham, Huxam, Pringle et Monro. Si la maladie prenoit une teinte nosocomiale, un émétique, puis de suite, usage des vins généreux et des teintures spiritueuses, surtout lorsqu'il y avoit peu de chaleur, et que le malade s'en trouvoit soulagé. Mais j'aurai l'honneur de vous faire remarquer, en passant, que le vin que l'on délivre ici, soit aux malades ou à la garnison, est le plus souvent de la plus mauvaise qualité, malgré la multitude de nos réclamations, et qu'ainsi nous nous voyons encore privés de pouvoir nous servir utilement de cette ressource, quelquefois l'unique qui nous reste.

Comme la prostration totale des forces, et la disposition à la putridité qui en est la suite, n'est que le phénomène de l'empire plus ou moins grand que recouvrent sur nous les lois chimiques, dès que les symptômes adynamiques paroissoient, et avant qu'ils ne se fussent aggravés, je prescrivois les tisanes vineuses, le vin, les alcools, les amers, le camphre, la fleur et la racine d'arnica, le kina, la serpentaire de Virginie, les acides minéraux, les sinapismes, les vésicatoires volans; car, selon la belle sentence de Stoll, *Suppuratio non prodest, sed stimulus.* Je

faisois un choix de ces différens moyens plus ou moins adapté aux circonstances qui se présentoient, ayant égard à la règle *à juvantibus et nocentibus*, et évitant aussi, autant que possible, d'accabler les malades, *immensâ pharmacorum farragine.*

DE LA FIÈVRE ATAXIQUE,

C'EST-A-DIRE NERVEUSE OU MALIGNE.

Causes.

Les émanations animales concentrées, les évacuations de toute espèce augmentées, les alimens de mauvaise qualité, l'abus du vin, des liqueurs spiritueuses, le chagrin, la peur, certaine mélancolie, toutes les affections ou passions débilitantes, les fatigues excessives et les lésions du cerveau, les extravasations séreuses aux sinus frontaux et occipitaux, les vaisseaux des méninges et de la substance du cerveau injectés, annoncent assez évidemment son siége : on l'a rencontrée aussi par fois compliquée avec la fièvre lente nerveuse d'Huxam. L'ataxie a paru quelquefois rémit-

tente, quelquefois intermittente. Mais quand j'ai prononcé, comme malgré moi, mon grand mot, composé de plusieurs autres, c'est-à-dire *gastro-adynamico-ataxique*, j'imagine vous avoir donné, à peu près, la vraie forme de ce que nous pouvons appeler fièvres nosocomiales de ce mois et de ceux qui l'ont précédé, contre lesquelles je me suis plu à employer, par prédilection, le quinquina et l'opium.

Voici comme j'ai vu que se déclaroit l'ataxie. Elle étoit presque toujours précédée de céphalalgie et accompagnée d'assoupissement, de lassitudes spontanées, d'inquiétude, d'agitation, de morosité, d'idées sinistres, de lipotymies sans causes suivies d'horreur, d'engourdissement, de changemens subits dans les forces, les fonctions et les facultés vitales. La langue étoit quelquefois sèche et noirâtre, quelquefois humide, blanche et visqueuse; point de soif ou grande soif; déglutition facile, souvent empêchée, étranglante ou presqu'impossible; pouls variable, syncopes; la peau rouge ou pâle, respiration facile devenant tout à coup difficile, précipitée ou lente, grande ou petite, continue ou intermittente, toux avec hoquet, sternutation, ris involontaires, chaleur, les

sécrétions et les excrétions empêchées, supprimées ou augmentées, larmes involontaires, vertiges, coma, délire, indifférence sur tout, quelquefois imbécillité des sens, quelquefois perspicacité, inquiétudes continuelles, terreur, voix aiguë, aphonie, douleurs insupportables ou insensibilité, carpologie, perte absolue des forces qui n'étoient plus que plastiques, soubresauts des tendons, convulsions ou paralysie, et toujours des irrégularités marquées; car, ce qui mieux que tout le reste, caractérisoit la malignité, d'une manière et plus prononcée et plus fréquente, c'étoit certains symptômes qui n'étoient nullement en rapport entre eux, comme la langue belle parmi tous les autres signes les plus sinistres, le pouls naturel qui est infiniment dangereux en ce qu'il marque une séparation si parfaite des forces du principe de la vie, dans les organes qui sont principalement affectés, que l'irritation ne s'étend pas au système artériel. Il en est de même de la sécrétion qui se fait d'urines de bonne qualité. *Urina bona, pulsus bonus; æger moritur.* Car l'ataxie est un défaut d'ensemble ou de concomitance des symptômes, état qui annonce le plus grand danger; et si

les efforts du médecin ne réussissent à le dissiper brusquement, tout est perdu.

C'est ainsi que cette arrière garde, ce funeste cortége étoit suivi de pareille fin. Les métastases étoient fréquentes, les suppurations lentes, communes. Cette fièvre paroissoit accorder la préférence aux sujets déjà affoiblis par la présence de quelques maladies antérieures, ou enfin par toute autre cause débilitante. Ici, les frictions, les fomentations aromatiques, le scordium, la valériane sauvage, la camomille, la cannelle, l'arnica, le vin aromatique, le laudanum, la liqueur anodyne d'Hoffmann, et tous les stimulans ou excitans possibles dont il a été question pour la putride, tant en boissons, en potions, qu'en lavemens et en fomentations, quelquefois même l'assa-fœtida, les fleurs de zinc, et c'est le cas où je regrettois davantage d'être privé du musc dont on éprouva de si bons effets à Gênes et sur toute la rivière du Ponent, jusqu'à Nice inclusivement, dans l'épidémie qui s'étoit manifestée sur tout ce trajet, en l'an VII de la république.

Tous les moyens qui raniment les forces, soit au physique, soit au moral, sont donc

essentiellement indiqués; les acides minéraux, les stimulans aromatiques, et surtout les frictions de glace ou les réfrigérations par l'eau froide, imaginées par Hahn, et employées ensuite contre tous les typhus, par Gregori d'Edimbourg, et plus tard encore par Currie; car je regarde l'application du froid comme infiniment utile, toutes les fois qu'il n'y a que foiblesse indirecte, et que la réaction peut avoir lieu, ce qui arrive toujours dans les maladies simplement nerveuses.

Cependant, afin de se diriger sûrement dans la cure, il est très-important de savoir distinguer, dans les fièvres aiguës, l'état de *résolution* des forces qui caractérise la malignité, d'avec l'état de leur simple *oppression*, d'autant que, dans ce dernier cas, des évacuations convenables développent souvent très-promptement l'action des forces radicales que l'on croyoit éteintes, tandis que, dans le premier, de semblables évacuations seroient mortelles. Il me paroît, dit Barthez, que les forces radicales de tout le système sont *résoutes* dans une maladie aiguë, lorsque les forces manifestes qui l'ont préparée et produite ont affecté profondément ces forces, et lésé directement les fonctions

de plusieurs organes ; et qu'elles sont seulement *opprimées*, lorsque les lésions particulières des organes qui constituent les divers symptômes de cette maladie, sont entièrement dépendantes de la lésion principale d'un seul organe. Pour m'expliquer encore plus clairement, s'il est possible, sur un objet d'une aussi haute importance, je dirai sans craindre de me répéter : Quand les causes productives d'une maladie maligne affectent profondément les fonctions de plusieurs organes, il y a résolution des forces ; il y a oppression, si l'affection principale d'un seul organe produit les lésions particulières des autres organes.

Cette distinction me paroît tellement essentielle, d'une considération tellement majeure, que non-seulement elle compose presque à elle seule toute la théorie des fièvres aiguës, mais encore que de son application dépend la vie du malade. Elle doit donc attirer toute l'attention du praticien ; car, dans les cas de malignité bien constatée, un seul évacuant seroit pernicieux.

Si la fièvre épidémique qui a régné cette année et l'année dernière dans le nord, avoit pour cause proxime l'inflammation du cer-

veau, elle a été classée, très-mal à propos, parmi les nerveuses, au lieu de l'être parmi les angioténiques, et il seroit trop affligeant de penser que cette erreur auroit coûté la vie à tant de milliers d'hommes, d'autant plus que, même en sa prétendue qualité de nerveuse, on auroit dû ne pas négliger la distinction si précieuse entre la résolution des forces et la simple oppression qui, dans le cas donné, devoit être très-marquée, ce qui alors conduisoit tout naturellement à essayer l'usage des évacuans et des saignées qui en devenoient le remède direct. Mais toujours, que l'on se garde de trop généraliser, que l'on se garde de tout esprit de système, et que l'on sache se représenter que les moyens anti-phlogistiques qui ont été si efficaces à cent trente malades de l'hôpital général de Bamberg sur cent quarante, auroient pu être suivis ailleurs, d'un effet contraire, si l'on s'étoit laissé aller trop facilement à confondre la maladie par une fausse et trompeuse apparence d'identité.

Assez souvent on est réduit, comme M. Herz l'a reconnu, à chercher par voie d'essais successifs, celui des remèdes précités, qui peut produire le plus avantageusement,

dans chaque malade, l'effet qu'on s'en propose; et si l'on ne peut établir son opinion d'une manière assurée sur l'état de résolution ou d'oppression des forces, l'expérience nous a appris qu'il étoit bon de suivre quelquefois alternativement jusqu'à un certain point, les deux grandes méthodes de traitement indiquées, quand on participe davantage à un excès ou à un défaut.

Les cordiaux, dont le vin est peut-être le premier, sont les remèdes les plus puissans dans l'état extrême d'abattement des forces, où il arrive qu'ils rallument sensiblement la flamme vitale lorsqu'elle est prête à s'éteindre; cependant, comme ils affectent particulièrement les organes de la circulation du sang, ils doivent être administrés de façon à ne pas trop l'exciter, mais à assurer seulement l'influence de succession qu'elle doit avoir dans l'ordre naturel, sur les fonctions de tous les autres organes.

Lorsqu'il existe des stases inflammatoires des viscères, toujours si susceptibles d'une terminaison gangreneuse, rien ne sera plus efficace pour les résoudre, que le camphre donné à temps et à des doses convenables; je les ai vu porter jusqu'à deux gros.

Quand un état spasmodique des organes précordiaux prédomine, que le malade est menacé de suffocation, qu'il a des vomissemens persévérans, un flux de ventre colliquatif, le choléra-morbus, des syncopes, des crampes et des coliques d'estomac ou des intestins, il est avantageux de recourir à l'opium, alors le remède par excellence, ainsi que dans les cas d'un profond sommeil.

En général, il faut insister davantage sur les sédatifs et les nervins, lorsque c'est le spasme ; ou sur les excitans et les toniques, lorsque c'est l'atonie qui domine dans toute la constitution et dans les organes particulièrement lésés.

Lorsqu'on ne peut reconnoître sûrement dans les variations de ces maladies la dominance de l'état de spasme ou de celui d'atonie, pour peu qu'elles en laissent le temps, on pourroit essayer comme dans les névroses, une autre méthode moins rationnelle, et que Barthez appelle *perturbatrice*, qui consiste dans certain amalgame combiné des deux méthodes analytiques susmentionnées. Mais la marche rapide de ces maladies ne permet guère de tenter semblables moyens, sans craindre de perdre un temps trop précieux.

L'on sent qu'il n'est ici question que des fièvres nerveuses proprement dites; car, quoique j'aie paru les confondre dans le titre de cet article avec les fièvres malignes, il n'en est pas moins vrai que par nerveuses j'entends particulièrement, avec le même Barthez, l'oracle à consulter sur leur théorie et leur traitement, que je ne me lasserai jamais de citer; j'entends, dis-je, les maladies qui semblent avoir pour cause une altération générale du système des forces sensitives, et dans le vice de leur influence sur les forces motrices.

Quant aux maladies purement malignes, c'est la résolution des forces radicales qui me paroît les constituer. Cette distinction importante, qui devient ici nécessaire, jette un grand jour sur la clinique.

Maintenant, il sera naturel d'observer qu'il arrive que ces maladies, c'est-à-dire, celles que j'appelle *nerveuses*, et celles que j'appelle *malignes*, se trouvent compliquées entr'elles, et alors on les désigne sous le nom de *nerveuses-malignes*. On démêle facilement quel est le traitement que réclame cette nouvelle considération.

Il est aussi toujours très-essentiel de con-

sidérer, par rapport à la pratique de la médecine, la différence des fibres dans chaque sujet, comme l'a très-bien observé Huxam, qui a remarqué que les bains froids, qui sont si salutaires à ceux qui ont la fibre molle et lâche, sont pernicieux aux gens d'un tempérament sec et maigre, etc.

Ainsi, dans l'état de constitution où la fibre est sensiblement *roide* et *sèche*, on doit faire à proportion plus d'usage de boissons délayantes et de longues humectations par les bains tièdes : et dans l'état contraire, où la fibre est lâche, on doit insister davantage sur les frictions sèches, ou avec des linges imprégnés de fumées aromatiques, etc.

Enfin, le quinquina est généralement bien placé dans les fièvres malignes, dit encore Barthez, comme un fortifiant qui a une vertu spéciale pour augmenter directement, lorsqu'il est bien administré, les forces radicales du principe vital, et particulièrement à raison de ce que ces fièvres ont d'ordinaire des redoublemens dont le caractère rémittent est très-marqué, lors même qu'ils ne sont pas périodiques.

La vertu tonique du quinquina est singulièrement appropriée pour prévenir ces redou-

blemens; parce qu'ils sont déterminés, lorsque le sentiment des causes d'irritation présentes dans les organes particuliers, devient tout à coup beaucoup plus puissant qu'il n'est dans l'état naturel, par rapport aux forces motrices de ces organes, et parce que ce sentiment est beaucoup plus foible que dans l'état naturel, pendant les intervalles des redoublemens.

Pour assurer les effets salutaires du quinquina et des cordiaux, qui sont éminemment indiqués dans les fièvres intermittentes ou rémittentes et autres maladies malignes, il est essentiel de leur combiner l'usage d'autres remèdes directement opposés aux élémens de la maladie qui sont manifestement portés à un haut degré dans tels ou tels cas de ces maladies malignes.

Ainsi, il faut, suivant les diverses indications que ces cas présentent, remédier à l'état grave des forces radicales qui a lieu dans des organes particuliers.

Il faut résoudre les engorgemens de ces organes par des évacuations locales et dérivatives; vaincre le spasme fixe qui y concentre les forces vicieusement par différens antispasmodiques, et particulièrement par l'o-

pium ; arrêter la dissipation des forces, lorsqu'elle entraîne les humeurs et les mouvemens vers des organes extérieurs, par des réfrigérans appropriés ; faire cesser la distraction des forces produite par des efforts sympathiques simultanés dans les fonctions d'autres organes qui ne sont pas primitivement affectés, par des moyens combinés, pour combattre partiellement ces efforts, suivant qu'ils dominent dans chacun de ces organes, etc.

On connoît l'excellence de l'opium contre les intermittentes malignes ou pernicieuses seul et combiné avec le quinquina, soit un peu avant le frisson, soit pendant l'accès, surtout une demi-heure avant l'invasion de la chaleur, et c'est alors que je préfère l'employer seul. Il est infiniment utile pour surmonter un état spasmodique dominant qui produit des symptômes prochainement mortels. Administré quelque temps après le commencement de la chaleur, il diminue l'accès, et l'abrège ; il affoiblit sensiblement le mal de tête, éteint l'ardeur fébrile, et donne lieu à une sueur très-abondante, accompagnée d'une douce détente ; il dissipe les agitations, et procure un sommeil rafraichissant, etc.

Cette pratique mise en usage, lorsque les affections qui rendent ces accès promptement funestes sont reconnus appartenir à un état spasmodique dominant, donne le complément des méthodes de Morton et de Torti, sur le traitement des intermittentes pernicieuses par le quinquina prescrit à hautes doses, dans les intervalles des accès de ces fièvres.

J'ai remarqué que les anciens soldats, déjà rompus au métier et aux fatigues de la guerre, étoient beaucoup moins accessibles aux miasmes contagieux, et étoient moins sujets à contracter toutes ces maladies, que les jeunes concrits; de même que lorsque la sensibilité est émoussée à un certain point, l'homme est moins susceptible de l'action des causes délétères: ainsi les maladies dites pestilentielles attaquent plus rarement les vieillards.

On évitera pour soi-même le développement de cette fièvre, qu'on appelle *fièvre d'hôpital*, et que tant de médecins ont regardée comme artificielle et provenant de contagion, surtout quand elle règne épidémiquement, en observant scrupuleusement les règles diététiques et de l'hygiène, si recommandées par les anciens, ayant attention que

la manière de vivre ne soit pas trop débilitante; en n'abordant pas les malades l'estomac vide; en n'avalant pas sa salive en leur présence et dans les lieux où ils abondent; en fuyant la respiration de la colonne d'air expiré et gâté par eux; en tâchant de rester dans la plus parfaite sécurité; en s'armant du courage le plus inébranlable; car la frayeur extrême de la maladie, est presque la maladie elle-même; et en général, on en arrêtera la propagation chez tout le monde, par un air libre, ventillé, renouvelé; en n'accumulant jamais une grande quantité de ces malades ensemble, dans de vastes salles; en exigeant une très-exacte propreté des vêtemens, du linge, et de tout ce qui sert dans les hôpitaux; en faisant disparoître, de suite, les excrémens et toutes les immondices; en défendant toute communication superflue, même aux convalescens, en les empêchant de sortir et d'entrer dans aucune maison; en prenant les moyens de les faire manger isolément, sans jamais trafiquer de leurs alimens, car toute espèce de rapprochement est dangereux; en faisant enterrer les cadavres dans des fosses profondes et dans un local spacieux, autant éloigné que

possible de la ville; en interdisant à chacun le voisinage et l'approche non nécessaire de tous les lieux occupés par quelques-uns ou plusieurs de ces malades; en employant, tous les jours, les fumigations oxigénées de Guyton-Morveau; en ouvrant un plus grand nombre d'établissemens, afin de disséminer davantage les malades, car la plupart des épidémies nosocomiales viennent de l'encombrement, c'est pourquoi les lits ne sauroient jamais être trop espacés.

La teinture alcoolique de quinquina, en y ajoutant, si l'on veut, du camphre, de l'éther, est un excellent anti-contagieux pour ceux qui sont obligés, par état, d'approcher les malades. On en prend une once à la fois, qu'on peut réitérer à volonté, comme aussi jeter dans une tasse d'une infusion aromatique quelconque.

Ce sujet m'amène à parler des propriétés accordées depuis peu au charbon de bois. Outre ses vertus préconisées dans les maladies internes, comme dans le scorbut et la diarrhée, mêlé avec le rum contre les dartres, uni au quinquina contre les fièvres putrides, malignes et pestilentielles; outre ses vertus dans les maladies externes comme

dans les blessures, dont il accélère infiniment la guérison ; contre la gangrène, et surtout la gangrène humide ; et contre les ulcères gangreneux, dernier cas où il a montré plus d'efficacité que l'eau-de-vie camphrée, les lotions de quinquina camphré, etc., il convient encore et est très-utile pour prévenir les maladies qui se contractent par l'accumulation trop considérable des blessés, si pas même pour prévenir celles qui se contractent par l'accumulation des malades attaqués de maladies internes, et prévenir celles qui reconnoissent pour cause l'humidité ou un sol marécageux. La poudre de ce charbon émousse et annulle l'activité communicative des différens miasmes qui insinuent ces cruelles maladies, soit en les enveloppant ou en les absorbant. Voilà, au moins, jusqu'à quel point on a vanté le charbon. Mais je dois à la vérité d'avertir que je n'en ai fait aucun usage ; ainsi, le temps nous apprendra, après de nouvelles épreuves préalables, si ces louanges ne sont pas exagérées. Ses propriétés pour conserver les substances animales et pour désinfecter les eaux corrompues, me paroissent beaucoup plus sûrement constatées.

On a eu à se louer des douches d'eau froide et de l'exposition à un air libre, pour la guérison des blessés faisant encombrement.

Le professeur Odier, de Genève, a proposé des fumigations de gaz nitrique, qui n'ont pas l'inconvénient fâcheux de porter sur la poitrine, de l'agacer et d'exciter la toux, comme les précédentes, et qui n'exigent point aussi impérieusement par conséquent des salles de rechange.

La détonation de la poudre à canon, qu'on peut aussi employer très-utilement en en jetant une pincée, de temps à autre, sur un brasier qu'on promène dans les endroits clos que l'on veut assainir, n'a que le désagrément de noircir les meubles et les effets avec sa fumée noire. Mais un moyen simple et facile qui supplée plus avantageusement à tous les autres, est un mélange à partie égale de soufre et de sel de nitre en poudre, dont on se sert de la même manière absolument que de la poudre à canon, c'est-à-dire, qu'on en met une pincée à la fois sur un réchaud qu'on promène dans les salles ou les appartemens que l'on a intention de désinfecter.

C'est par rapport au défaut de ces pré-

cautions, que, dans ces conjonctures fâcheuses, les hôpitaux militaires, toujours moins utiles aux malades qu'ils devroient l'être, par l'effet des abus qui s'y introduisent continuellement, ne servant plus qu'à faciliter la fortune de certains personnages, deviennent manifestement pernicieux à l'armée. Eh ! que d'avantages pour elle, que d'économie pour le gouvernement, si les fonds faits en faveur de ces établissemens venoient à recevoir exactement leur vraie destination, si l'on en faisoit partout une juste et sage répartition !

Je connois, dit Stoll, le mal que produit l'air fétide et corrompu, et les avantages inappréciables de l'air sec, renouvelé de temps en temps, dans un vaste appartement : et Huxam trouve la cause de la contagion si fréquente de la fièvre de mer, en ce que le marin convalescent communique presque toujours et nécessairement avec le reste de l'équipage ; il est dangereux, dit-il, de fréquenter ceux qui sont nouvellement échappés de cette fièvre, car le germe de leur maladie s'attache pour long-temps à leurs habits. *Parùm adeò tutum est accipere à febri contagiosâ recuperatos, diù sanè vestibus adhœret morbi seminium.*

Je reviens à ce qui est avancé par Stoll, sur l'avantage d'un vaste appartement quant à ce qui concerne l'air, pour distinguer. Je pense, avec lui, qu'il vaut mieux un vaste appartement, quand il n'est question que d'un seul ou de très-peu de malades, par la raison que, respectivement à son étendue, il y faut plus de temps pour y vicier l'atmosphère, que dans un petit; mais aussi je crois que de petites salles conviendroient davantage, à cet égard, dans nos hôpitaux, où ils se trouvent trop rassemblés dans de grandes, si ces petites salles étoient situées de façon à pouvoir y déplacer et y renouveler plus facilement et à volonté l'air corrompu, et à le remplacer continuellement par un air frais et nouveau : car il sera toujours beaucoup plus difficile de balayer et d'évacuer, en entier, une longue et forte colonne d'air qu'une petite, toutes choses égales d'ailleurs; ce qui fait sentir, dans tous les cas, tout l'avantage d'une grande quantité d'ouvertures parallèles.

Quant à l'opinion que le germe de ces maladies s'attacheroit ainsi aux vêtemens, on verra, quand je traiterai plus particulièrement de la contagion, quel est le degré d'importance qu'on doit lui accorder.

On n'a pas suffisamment examiné encore comment agissent sur l'homme ces gaz délétères qui énervent le principe de la vie, non en décomposant chimiquement les humeurs ou en altérant les tissus, mais en portant immédiatement leur atteinte sur le principe vital. Cette recherche seroit d'autant plus digne de fixer l'attention, qu'elle conduiroit à décider si la fièvre putride est une maladie *sui generis*, comme le croient tous les nosologistes, ou si elle n'est que la diminution de la vitalité, l'asthénie de l'économie animale, susceptible de se joindre ainsi à toutes les maladies, loin d'être elle-même une maladie particulière.

Des mesures semblables à celles que je viens d'indiquer, qui sembleroient devoir être prises dans tous les hôpitaux, en toutes circonstances, deviennent indispensables, quand il y règne beaucoup de ces maladies graves.

Mais, ô douleur! si l'on parvient quelquefois à pouvoir en faire pratiquer quelques-unes, si nos réclamations sont quelquefois suivies de quelqu'effet, que l'autorité bienfaisante qui y aura été sensible, que l'autorité qui, loin de repousser, de regarder

comme un être à fuir et à déprécier le médecin qui ne cessera de les faire connoître, les aura, au contraire, provoquées lui-même, dans la vue d'y apporter quelque remède sûr et prompt, en n'écoutant qu'une seule et même voix, que cette autorité soit bénie à jamais de toutes les âmes compatissantes ! Elle conservera la vie à un grand nombre de militaires, et c'est ainsi qu'elle acquerra la gloire la plus digne d'envie, en méritant de l'humanité. Mais, pour un ami du bien, il en est mille qui ne vivent que d'abus; et ceux-là, pour le malheur du genre humain, soit par leur affluence ou par leur opiniâtreté, finissent trop souvent par l'emporter auprès de l'autorité supérieure. Vous voyez, d'ailleurs, comme on marche toujours à pas lents, dès que l'on s'occupe sérieusement d'améliorations relatives à ce service, au point que lorsque l'on est assez heureux pour obtenir quelque chose d'utile, il semble presque que c'est autant d'emporté sur l'ennemi. Cependant si, comme je le pense, on pouvoit facilement diminuer de moitié la mortalité énorme dont il a été fait mention à Saint-Sébastien, à Pampelune et ailleurs, par le seul moyen du désencombrement, ou plutôt

du non-encombrement, cela ne vaudroit-il pas la peine d'être pris en considération, ne seroit-ce pas même servir dignement la France et le gouvernement ?

Si l'on réussit un jour à rendre les hôpitaux véritablement utiles aux armées, il faudra y renverser tout l'ordre qui paroît maintenant y être établi, ordre qui ne peut plus être considéré que comme du désordre ; il faudra y renverser tout, jusqu'au réglement qui ne sert plus qu'à y maintenir la désorganisation la plus complète. Aussi long-temps que le régime actuel y subsistera, jamais la médecine militaire ne prospérera, et c'est peut-être parce qu'on avoit senti que les connoissances médicales étoient plus que superflues aux officiers de santé, qu'on y avoit fait supprimer naguère toutes les écoles d'instruction : car les médecins y sont ordinairement très-bien placés pour voir beaucoup de malades, pour examiner les progrès du ravage occasionné par le défaut de soins et de moyens nécessaires, mais très-mal pour observer sagement les maladies : les chirurgiens pour opérer souvent, et très-mal pour savoir pourquoi leurs opérations, quoique bien faites et très à propos, ont été suivies d'insuccès.

Si, comme dans tout ce qui est l'ouvrage des hommes, il venoit à se glisser quelques légers abus dans le nouvel ordre de choses que réclament si fortement ceux qui existent aujourd'hui, au moins ne seroient-ils jamais si révoltans ni si meurtriers, et ce changement auroit toujours l'avantage inestimable d'avoir établi le service de santé dans son état naturel, d'après les lumières de la saine raison ; et si seulement les vices ne pouvoient plus dépendre de l'organisation même des hôpitaux militaires, on auroit déjà considérablement gagné en faveur des malades : car, dans l'ordre actuel, un médecin qui a à se plaindre d'une partie quelconque du service, et qui le fait, est censé lui déclarer une guerre ouverte, et malheur à lui, si cette partie est l'une des comptables, il demeurera seul contre tout ! Pour éviter toutes les tracasseries qui doivent s'en suivre, et vivre dans la paix et la tranquillité, il est donc obligé de se borner tout simplement à faire sa visite, et à gémir en secret si ses prescriptions sont mal remplies, ou si elles ne le sont pas. Trop heureux encore, à ce prix, s'il n'arrive pas qu'il soit inquiété !

Ce n'est que par un étrange abus de terme

et de chose, que la médecine militaire, qui ne gère rien, qui n'administre rien, qui n'est responsable de rien, n'ayant pas le moindre matériel entre ses mains, a été englobée parmi les administrations, et que l'on a donné au médecin le même chef qu'à l'économe, qu'au garde-magasin des vivres-pain, des vivres-viande, des vivres-fourrages, qu'au garde-magasin des liquides, du chauffage, etc. Il faut avouer que voilà des gens qui doivent être bien étonnés de se trouver ainsi confondus et accolés ensemble. De bonne foi, il est impossible de ne pas en reconnoître l'inconvenance et le ridicule. De plus, le réglement, qui n'est jamais cité dans les intérêts du malade par l'administration, dit que les officiers de santé en chef pourront être consultés par M. le commissaire des guerres, ou qu'il pourra se faire accompagner par eux, etc.

Voilà le *maximum* de leurs attributions, si toutefois c'en est une, dans un service où rien ne devroit se faire sans leur intervention. Que l'on juge, d'après cela, s'ils seront souvent consultés, ou comment ils le seront par ceux qui ne parlent de nos inspecteurs-généraux les plus recommandables qu'avec

dérision et mépris. N'est-ce pas, dans le pays le plus policé de l'Univers, sacrifier légalement les défenseurs de la patrie ? Est-il difficile maintenant de pénétrer quel est l'esprit qui a présidé à une pareille rédaction ? Aussi est-ce un chef-d'œuvre incomparable aux yeux de MM. les commissaires des guerres et de l'administration. C'est dommage que l'application qu'on en fait ne tourne jamais qu'au détriment du soldat.

Dans la médecine civile, tout se fait à l'avantage du malade par la force de la persuasion ; dans un hôpital militaire, comme dans tout autre service militaire quelconque, rien ne se fait ainsi. Qui croiroit cependant qu'un officier de santé en chef ne pourroit, par lui-même, punir un simple infirmier ? Qui croiroit qu'il faudroit, pour cela, le concours et de l'économe et du commissaire des guerres ? Ordonner partout directement, et n'avoir nulle part le droit de répression directe, n'est-ce pas le comble du ridicule ? De là, quel respect conservera-t-on pour un pareil fonctionnaire ? où sera sa dignité ?

Un des principaux obstacles à l'introduction du nouvel ordre de choses si nécessaire, obstacle qui ne paroît pas devoir être vaincu

de sitôt, c'est que ceux qui sont consultés, ou qui ont voix prépondérante, sont intéressés à maintenir le tout dans le même état, c'est que ceux dont l'avis est écouté sur le service de santé ne l'entendent jamais qu'à travers l'empire de leur propre avantage ou de celui de leurs protégés, qu'à travers l'empire de leurs caprices, de leurs préjugés ou de leurs passions, et voilà comme il ne fait plus qu'aller de mal en pis. « Les hommes » qui profitent des maux de la patrie, dit » Bernardin de Saint-Pierre, me reproche- » ront d'en être l'ennemi avec leur phrase » ordinaire, que les choses ont toujours été » ainsi, et que tout va bien, parce que tout » va bien pour eux. Mais ce ne sont pas » ceux qui découvrent les maux de la patrie » qui en sont les ennemis, ce sont ceux qui » la flattent. »

Aussi long-temps que celui auquel la cure des malades est confiée n'aura pas un pouvoir direct et absolu sur tout ce qui l'entoure, on pourra être persuadé que les établissemens hospitaliers n'existeront point pour les malades, et que le service de santé sera toujours paralysé dans sa source. La médecine est rangée parmi les arts libéraux, ennemis les

plus déclarés de toutes les entraves qui naissent ici sous ses pas, de quelque côté qu'elle se tourne, entraves qui étouffent l'âme et le génie du médecin. Je ne craindrai donc pas de l'avancer, il faudroit que les officiers de santé en chef fussent chargés absolument de tout, et qu'il n'y en eût qu'un dans chaque hôpital auquel le reste seroit soumis. Alors, si le service se faisoit mal, on sauroit à qui s'en prendre. Il faudroit aussi que la haute police des hôpitaux militaires fût confiée uniquement à l'autorité, qui a l'intérêt le plus immédiat au salut et à l'état prospère des troupes, et par conséquent à l'autorité militaire supérieure et à la police directe, non à l'ignorance, non à l'intrigue, non à la faveur (car ce qui pouvoit être jusqu'ici presque indifférent, deviendroit alors une faute irréparable, seroit un poison qui mineroit sourdement l'institution nouvelle; de même que tout abus grave qui se glisseroit insensiblement dans un gouvernement quelconque qui reposeroit sur l'honneur, l'ordre et la justice, en saperoit peu à peu les premiers fondemens), mais à des officiers de santé d'un mérite et d'une probité reconnus. La vraie noblesse, celle qui a toujours

existé, j'entends la noblesse de sentiment, se plaît à se montrer compagne assidue de ces hommes studieux, d'un esprit judicieux et cultivé, comme d'un jugement profond dont les conceptions sublimes ne visent qu'à la philantropie.

Dans tous les pays de la terre où il y a des hôpitaux militaires, plus leur organisation et leur statut se rapprocheront de ces bases, plus leur établissement se rapprochera de la perfection, plus les résultats seront satisfaisans, *et vice versâ*. En France, ce qui sembleroit annoncer que ces hospices n'ont point été franchement établis pour le rétablissement de la santé des troupes, c'est qu'on ne trouve aucun article du réglement qui confère même la police de salubrité aux officiers de santé, car cette expression auroit choqué ou auroit paru léser l'autorité administrative, en sorte que cette police semble rester un des apanages de MM. les commissaires des guerres, tant on a pris à cœur de ne pas léser la susceptibilité extrême de l'administration, et tant il est vrai que dès qu'on a une fois dévié des lois directes du bon sens, l'erreur n'a plus de bornes !

Lorsque la confiance, quant à la santé des

troupes, deviendra la belle attribution de ceux auxquels elle appartient légitimement, quel avantage ne sera-ce pas pour l'état florissant de l'empire et de l'armée ? Lorsque le chef du service de santé le sera également du service administratif, et se trouvera chargé de pourvoir à toutes les fournitures hospitalières, les besoins les plus urgens seront remplis, et la dépense, bien entendue, ne sera plus un abus, une dilapidation continuelle; les alimens et les médicamens seront de bonne qualité, la propreté régnera, le linge et les salles seront blanchis, la laine et les couvertures seront lavées, tous les accessoires seront convenablement soignés, et les mesures générales de salubrité seront sagement prévues et exécutées à propos; car l'importance en sera mieux sentie. On ne soupçonnera plus ni le commissaire des guerres, ni les officiers de santé, ni l'économe, d'intelligence coupable avec les entrepreneurs, comme cela arrive lorsque le service se fait par entreprise; et les médicamens et les fournitures en mobilier n'auront point été vendus ni dilapidés, tandis que le malade en sera dépourvu au moment du besoin le plus pressant, comme cela arrive lorsque

le service se fait par économie ou pour le compte du gouvernement. Mais ici la voix de l'humanité, le bien du soldat, l'économie, l'intérêt de l'Etat et de la population, disparoissent encore devant la cupidité de quelques fonctionnaires, dont les raisonnemens captieux prévalent toujours, pour perpétuer une des plus grandes causes du dépérissement de nos forces. Sans cela, les officiers de santé ne pourroient plus rejeter la mortalité, ni sur la connivence des commissaires des guerres avec l'administration, ni ceux-ci sur l'ignorance et l'impéritie des premiers; qu'à juste raison si la mortalité existoit encore malgré les moyens les plus naturels et les plus convenables donnés pour y parer, le gouvernement feroit une épargne considérable d'hommes et de fonds; la médecine militaire marcheroit à grands pas vers la perfection, deviendroit digne de l'empire, et l'une des colonnes sur lesquelles reposeroient sa gloire, sa durée et sa prospérité.

Quelles réflexions différentes fait naître, dans un esprit juste, l'idée quelquefois d'un tout jeune commissaire des guerres, qui, pour avoir seulement suivi quelque bureau, pendant que le médecin consacroit ses veilles

à l'étude de la science de l'homme, vient à chaque instant lui intimer des ordres impératifs sur un service qu'il n'entendra jamais parfaitement, par la raison qu'il appartient à des connoissances trop difficiles, trop compliquées et d'un ordre transcendant, qui ne sont nullement du ressort de la bureaucratie, et, trop souvent encore, sera-ce à un vieillard respectable qui aura blanchi sous le harnois, et dont la vie, toujours trop courte, n'aura été dirigée que vers la recherche des moyens de soulager les maux de ses semblables! Voilà donc comme s'adressera très-souvent ce jeune homme, à ce fonctionnaire vénérable, seul censé capable, par son état, d'embrasser tout l'ensemble de ce service, pour faire exécuter des volontés au moins arbitraires!

Non, jamais l'on n'a paru attacher assez d'importance à la conservation du soldat, si l'on en juge par toutes les fausses mesures adoptées à cet égard. Cela ne tiendroit-il pas un peu aussi à notre grande population, ou plutôt à l'extrême facilité de trouver des hommes pour remplacer ceux qui manquent?

Enfin, le réglement des hôpitaux militaires semble n'avoir en vue que de favoriser

les spéculateurs, de protéger le succès de leurs opérations, et de s'opposer au bien-être des malades, en détruisant toute espèce d'influence de la part des officiers de santé, leurs protecteurs nés. Aussi, faut-il que ces derniers soient absolument apathiques et insoucians sur tout. Pourquoi donc n'a-t-on jamais senti, ou n'a-t-on jamais voulu sentir que le militaire seroit traité en raison du plus ou moins d'autorité départie à celui qui le soigne? Convenons-en de bonne foi, voilà comme l'on n'a fait continuellement que les contre-sens les plus grossiers sur cette matière si intéressante.

Nos hôpitaux, administrés par les sœurs hospitalières, sont ceux qui approchent davantage de toute la perfection dont ces sortes d'établissemens sont susceptibles. Là, il n'y a point de commissaires des guerres, où leur influence devient nulle. Comme il n'est nullement à présumer que l'on adopte de sitôt un plan semblable à celui que je viens d'ébaucher, par rapport aux raisons déjà rapportées, il seroit bien à souhaiter, au moins, que partout, dans l'intérieur, l'administration fût confiée à ces femmes pieuses, si recommandables par ce saint

dévouement dont l'heureuse influence laisse si loin derrière elles celle de tous nos réglemens et de notre fausse philosophie. C'est à ces sœurs de charité seulement qu'il appartient de savoir sentir, de savoir remplir dignement leur importante et honorable mission, et de pouvoir s'en pénétrer ; c'est à elles qu'il appartient de savoir porter si à propos, au sein du malheureux auquel elles ne cessent de prodiguer tous les secours, tous les soins les mieux entendus; de porter de douces paroles de consolation et d'encouragement, dans la vue d'alléger ses souffrances. Combien le zèle inépuisable, le véritable esprit de la chose; enfin, toutes les précieuses qualités de ces femmes célestes, feront toujours de honte à nos autres institutions en ce genre, où, trop souvent, le plus vil égoïsme est l'âme, le principal mobile de tout ce qui s'y fait ! Où trouver une propreté aussi exacte, aussi soutenue? Où les intentions du médecin sont-elles mieux secondées, plus sûrement remplies? Où trouver cette tendre, cette affectueuse, cette touchante sollicitude en faveur des malades?

C'est avec une grande satisfaction que je me plais à rendre ici à leurs vertus, à leur

active générosité, ce foible hommage de ma reconnoissance et de ma vénération particulières. D'ailleurs, elles sont autant au-dessus de tous les éloges, qu'elles s'en montrent plus dignes, et que le but auquel se rattache tous leurs sacrifices, est plus grand et plus sublime. Mais aux armées, cette précieuse ressource devient impraticable.

Cependant si les hôpitaux militaires ne sont établis que pour la guérison du soldat; tout ce qui s'y fait ne doit tendre qu'à cet objet. Pourquoi donc charger de la police de ce service tout autre qu'un fonctionnaire consommé dans l'art de guérir? On sent facilement qu'une erreur de cette importance amenera tous les mauvais résultats possibles. C'est donc à l'organisation qu'il faudra raisonnablement s'en prendre avant tout. Un particulier mettra-t-il jamais à la tête d'un établissement quelconque, pour le surveiller, un premier agent, un agent supérieur incapable, qui n'en concevra pas tous les rouages? Non, sans doute, il s'en gardera bien; il sait que ce seroit compromettre ses intérêts; il recherchera au contraire, avec un soin scrupuleux, celui qui montrera le plus d'aptitude, et qui sera susceptible d'embrasser l'ouvrage

dans toute son étendue. Pourquoi donc ici est-ce précisément ceux qui sont censés posséder toutes les connoissances requises qui ont le moins d'influence? Car il ne me seroit pas difficile de prouver, point par point, article par article, que tout doit y être absolument de la jurisdiction des officiers de santé.

Cependant, jusque là, le médecin se trouvera toujours dans une fausse position. Si, pour faire son devoir, pour suivre la première impulsion de son cœur et de sa conscience, il déclare les alimens, ou toute autre fourniture, de mauvaise qualité, il encoure l'animadversion de l'autorité avec laquelle il est sans cesse en rapport, et dont il a besoin à chaque instant. Il faut donc, ou qu'il trahisse ses malades, qu'il les abandonne, ou bien qu'il s'expose à tous les désagrémens imaginables : quelle cruelle alternative !

Quoi qu'il en soit, on sent facilement le parti que prendra celui qui est doué de certains sentimens généreux, de certaine élévation dans l'âme, et l'on devine quel en sera pour lui le fâcheux résultat.

Veut-on avoir le tableau d'une véritable

anarchie ? Que l'on jette des yeux attentifs sur ce qui se passe dans un hospice militaire français. Pour tendre à un seul et même but, on y verra une confusion indigeste et informe de chefs qui ont tous ou feignent avoir une façon de penser différente sur les mêmes objets, et dont chacun se croit le plus important, et ne l'est en effet qu'en raison de la facilité que lui procure sa place, de faire de meilleures affaires; car, que signifie un médecin en chef, un chirurgien en chef, un pharmacien en chef, et un économe qui vient ensuite paré du titre de directeur, et qui, par le fait et sa qualité de premier comptable, est plus chef à lui seul que les trois autres ensemble dont il se moque ?

Si le pharmacien est l'égal du médecin, pourquoi accorder à ce dernier l'inspection sur la qualité des médicamens et sur leur administration ? On aura toujours mauvaise grâce de se plaindre du service d'un collègue, sans compter qu'il sera fâcheux de s'en faire un ennemi ; et si l'économe est aussi l'égal du médecin, celui-ci ne pourra se plaindre de la qualité des denrées, ni de la tenue de l'hôpital, sans s'exposer à ce que M. le directeur ne lui réponde, du haut de

sa grandeur, que tout est à merveille; et le recours à l'autorité, s'il a lieu, tournera ordinairement en faveur du comptable; même, dans le premier cas, il devra être considéré comme de nulle valeur, puisqu'elle ne doit pas avoir fait de cours nécessaire pour pouvoir s'y connoître. Mais c'est encore peu de ces quatre chefs, marchant sur la même ligne : pour combler la mesure, arrivera un commissaire des guerres, chargé de la police, c'est-à-dire, pour juger en dernier ressort sur des matières qui, si les hôpitaux sont bons à quelque chose, doivent toutes tendre au rétablissement de la santé des troupes et au perfectionnement du service qui y est relatif, matières où il est parfaitement étranger, à moins qu'il n'ait la science infuse; eh! n'est-il pas passé le temps où l'on croyoit si légèrement aux prestiges? Que l'on se figure donc comment peut aller un service à la tête duquel se trouve ainsi un officier de plume, destiné à administrer, à surveiller le matériel des places et des armées : comme tout cela est bien compatible ! quelle charmante sympathie ! Cependant voilà l'autorité qui va décider, trancher hardiment et définitivement toutes les diffi-

cultés, sans aucune connoissance de cause, et qui sera naturellement disposée à pencher du côté le plus favorable aux bénéfices de l'administration ou de l'entreprise; en sorte que son despotisme deviendra souvent pire que l'anarchie susmentionnée. Voilà également l'autorité qui va rendre compte de la manière dont se fait un service, auquel elle est censée ne pouvoir rien comprendre; de façon que si, par hasard, l'on peut parvenir à lui prouver qu'elle s'est trompée, elle pourra alléguer, pour sa justification, que c'est bien innocemment. Peu importe, ce n'en sera pas moins à elle à qui on s'en rapportera, quoiqu'à proprement parler elle ne soit guère, le plus souvent, que l'autorité près de laquelle vont échouer toutes les vues d'améliorations proposées par le médecin instruit, qui a de l'affection pour son devoir, et qui, en dernière analyse, sera considéré et donné par elle comme un être d'autant plus importun, d'autant plus nuisible, d'autant plus à craindre, qu'il en proposera davantage; il partagera même cette animadversion avec tous ceux des autres parties coopérantes, qui seront tentés de faire honorablement leur métier. Les dilapidateurs

seuls, et les grands dilapidateurs, seront plutôt les objets de toute complaisance. Que si le médecin réclame, ce sera un infâme, un scélérat; et si l'on peut décider quelque aventurier à dénoncer ce médecin, à lui jouer quelque mauvais tour de sa façon, dès lors cet aventurier, ce chevalier d'industrie deviendra un parfait honnête homme; désormais toute voie à la fortune lui sera ouverte, et quelque insensée, quelque extravagante, quelque absurde que soit sa délation, elle n'en sera pas moins d'autant mieux accueillie, qu'elle aura été plus méchamment provoquée, et n'en servira que plus infailliblement l'animosité des fripons. O heureuse la France, si elle conserve peu d'institutions aussi défectueuses que celle de ses hôpitaux militaires (1)!

Mais espérons que, si une expérience

(1) On discute en vain sur le mode à adopter pour asseoir les impositions directes et indirectes, d'une manière plus convenable, à un gouvernement établi sur les bases de la liberté publique. De quelque façon qu'on s'y prenne, c'est toujours une des principales pierres d'achoppement, parce qu'elles sont trop onéreuses, et qu'il faut qu'elles surpassent un juste équilibre. Cependant, depuis que le gouvernement est représentatif, on ne peut plus se récrier à cet égard, contre le monarque ni contre la cour. Ce ne seroit plus qu'à ce gouvernement même qu'on pourroit s'en prendre, ou à ceux qui l'ont composé, puisque l'institution des impôts

et trop longue et trop fâcheuse, jointe aux prétendus progrès de la raison, est restée im-

---

et leur répartition forment une de ses plus belles attributions.

Qui ne voit que ce qui conviendroit le mieux, seroit de diminuer la dépense qui est au-dessus des moyens et de la possibilité d'y faire face, sans trop léser la nation? Le temps n'est-il pas venu de proportionner les contributions en raison de la fortune? Celui qui a cinquante mille livres de rente, ne pourroit-il pas satisfaire momentanément ses besoins avec trente mille? Pourquoi tous les fonctionnaires civils et militaires qui ont plus de mille écus d'appointement, ne laissent-ils pas provisoirement la moitié du surplus au fisc? Par là ils montreroient du dévouement, du patriotisme, et ils soulageroient leurs compatriotes gémissans dans la pénurie. Il seroit à désirer que le Roi seulement fût exempt d'une pareille mesure, pour des raisons très-bien senties. Pourquoi, quand l'Etat est pauvre et obéré, continuer des traitemens considérables à des hommes enrichis de guerre et de révolution? Seroit-ce pour insulter à la misère publique? Seroit-ce pour faire maudire davantage les abus énormes et épouvantables qu'a amenés le régime révolutionnaire, et le gouvernement représentatif? Quoi, ce dernier ne craindroit pas de préparer ainsi sa ruine! Ah! si des propositions semblables étoient faites par les Chambres, comme elles se concilieroient l'estime et l'approbation des honnêtes gens, comme elles deviendroient fortes de l'opinion, comme elles centupleroient l'énergie du patriotisme! Pourquoi donc ne les y a-t-on pas encore entendues? pourquoi n'ont-elles pas encore donné cet exemple salutaire et généreux qui leur attireroit toutes les bénédictions? En bonne philosophie, en bonne morale, qu'y a-t-il de plus honteux, de plus avilissant, que de se gorger de la dépouille du misérable? Dans la situation actuelle de notre pays, la représentation nationale devroit y être peu coûteuse.

Sous le tyran, quand les fonctionnaires étoient achetés ou vendus, et toujours à coup sûr dans l'avilissement, il paroissoit tout naturel d'écraser, d'opprimer, de ruiner, de fouler le

puissante jusqu'à ce jour à cet égard, les efforts, le généreux dévouement des chefs

---

peuple pour contenter la cupidité des hommes en place, qu'on vouloit corrompre; mais cette manière est devenue incompatible avec le gouvernement paternel que le ciel a rendu à nos vœux.

L'égoïsme, la soif de l'or s'étoient tellement emparés du sénat, avec le désir de se perpétuer, que la constitution qu'il présenta d'abord à la sanction royale, sembloit n'avoir été faite uniquement que pour lui. Eh! qu'avoit-il donc fait pour prétendre à tant de prérogatives? N'est-ce pas ainsi qu'il acheva de s'avilir totalement.

Sans doute, on ne pourra pas me soupçonner d'avoir jamais été partisan de l'homme de l'île d'Elbe. Eh bien, il y avoit un corps constitué qui s'étoit rendu bien plus méprisable à mes yeux, aux yeux de l'univers entier, et ce corps étoit le sénat. Chez cet homme on voyoit un extravagant, un fou, un ambitieux, un despote absolu, auquel tous les moyens étoient bons pour parvenir à ses fins: c'étoit un caractère fougueux, véhément, livré tout entier à ses passions, à ses penchans désordonnés: mais ici, tout appartenoit au délire, au mauvais génie d'un seul, qu'il falloit avoir le courage d'arrêter dans ses excès liberticides; sans cela, à quoi bon le gouvernement représentatif? Tandis que là, c'étoit le premier corps de l'Etat qui, après avoir fait cet intrigant Corse tout ce qu'il étoit, s'assembloit, délibéroit dans l'opprobre, dans la bassesse et l'abjection, corps d'autant plus vil, que, les membres n'en étant point isolés, ils devoient se communiquer, les uns aux autres, la force du bien public, au lieu de l'oubli continuel de leurs devoirs les plus sacrés; corps d'autant plus vil, dis-je, qu'il y avoit plus de lâcheté à se montrer si timorés devant son propre ouvrage. Eh quoi! falloit-il qu'il se réunît ainsi pour achever de discréditer la représentation nationale? Falloit-il qu'il se réunît ainsi pour offrir au monde un simulacre odieux de représentation? La nation n'eût-elle pas été beaucoup moins avilie, si elle n'avoit

illustres qui sont à la tête de ce service, et qui veillent sans cesse aux meilleurs moyens

---

eu que son tyran? Chaque fois qu'il y avoit séance au sénat, le peuple trembloit, et attendoit en silence quelque nouvelle mesure plus oppressive, plus vexatoire. Ce corps qui devoit protéger la France, sembloit avoir pris à tâche de déverser sur lui-même tout l'odieux des extravagances de l'homme le plus inhumain, le plus avide de sang et de carnage qui ait jamais souillé la terre, et si celui-ci sembloit encore conserver quelques esclaves dans son parti, esclaves d'autant plus méprisables, qu'ils venoient de jouer les hommes libres, partout, le sénat n'avoit plus que des contempteurs, que des improbateurs; partout, il étoit abhorré, partout, on lui reprochoit les maux de la patrie.

Sans doute, parmi les sénateurs on rencontre des hommes de science et de talent, mais malheureusement, peut-être, pas un seul qui ait senti la dignité de sa position; car, de quoi tout cela a-t-il servi à l'Etat? quels ont été leurs efforts pour mettre un frein à la tyrannie, pour arrêter la ruine de notre pays? Mais aussi de quoi devoit-on s'attendre de ceux qui nous avoient choisi un pareil maître? C'est en vain qu'ils voudroient maintenant nous faire taire, se taisoient-ils eux-mêmes quand ils en en étoient sur les abus vrais ou supposés de la monarchie qu'ils vouloient abattre, afin de donner l'essor à leurs dérèglemens: abus qui étoient bien plus supportables, bien moins désastreux que tous ceux qu'ils ont introduits si rapidement? C'est le salut de la nation qui nous force de parler, et d'exposer leur conduite au grand jour, pour nous préserver de quelque récidive funeste.

Que Louis pardonne noblement, même à des ingrats, à des êtres entièrement dégradés, cela est digne de son âme, cela commande notre admiration. Son cœur ne s'ouvre qu'à la clémence, et il est déjà beaucoup plus grand, que par uu siècle de batailles gagnées.

Imitons ce bel exemple; et pour montrer combien notre philosophie est étrangère à la leur, si leur époque a marqué par le triomphe de la déraison et de toutes les cruautés, si, ce qu'ils

de conserver la santé des troupes, finiront par attirer l'attention du gouvernement, et

---

nous pardonnoient le moins à nous, étoit d'être justes et raisonnables, d'avoir des affections humaines et généreuses, s'il a fallu que nous fussions envahis pour que nous puissions ouvrir la bouche avec le cœur, si ceux qui se sont abandonnés à tous les excès implorent avec plus d'instances l'oubli du passé, ne les écoutons pas moins favorablement; ils n'avoient pas d'humanité pour nous, ayons-en pour eux : la religion, qu'ils méconnoissent, nous y engage. Opposer la tolérance à leur intolérance est plus digne de nous et de notre cause. Laissons-les déraisonner encore, si l'habitude qu'ils en ont contractée est invincible, et croyons même qu'il y a, chez quelques-uns, un commencement de repentir sincère. Mais défions-nous de notre confiance, c'est le défaut de l'inexpérience et de la probité. Ne nous laissons point trop endormir, de crainte de devenir encore les victimes de ces hommes qui, forcés de contenir aujourd'hui leur dépit, ne connoîtroient plus de frein, si, de nouveau, ils avoient le dessus. Surtout, quelque parti que nous ayons suivi, quelles qu'aient été nos opinions politiques, n'oublions jamais qu'il ne reste à la France qu'un seul moyen de salut, un seul moyen de continuer à se faire respecter au dehors, et de devenir florissante au dedans, c'est de nous rallier sans cesse, et d'une manière imperturbable, au trône et au gouvernement légitime, encore bien que nous croirions nos intérêts particuliers momentanément lésés.

Quoi qu'il en soit, l'oubli total des maux qu'ont faits à la France et son orgueilleuse philosophie, et sa révolution, et la tyrannie affreuse qui en a émané, seroit trop dangereux. Il faut humilier cet esprit philosophique qui nous a empoisonnés, et qui a mis à découvert les vices les plus dégoûtans de ses partisans les plus zélés, afin que le souvenir du passé nous en éloigne tous les jours davantage. Disons-lui, à chaque instant : Philosophie du dix-huitième siècle, voilà ton ouvrage, voilà le fruit de tes promesses ! La révolution inconsidérée que tu as préparée

qu'ainsi ils justifieront noblement sa confiance. Le bien pourroit-il venir d'une plus belle

---

à la France, révolution que tes sectateurs de mauvaise foi ont attribuée au clergé et à la noblesse, tandis qu'ils n'ont servi que de prétexte, et que l'honneur t'en revient tout entier, a produit incomparablement plus de mal, pendant seulement vingt ans de sa triste et épouvantable durée, malgré le prestige de tes insinuations, que tous les abus réunis des règnes de nos monarques légitimes, contre lesquels tu te récriois avec tant de véhémence et d'acharnement. Jamais la sagesse, le bien du peuple, ni son vœu que tu écartois avec soin, ne sont entrés pour rien dans tes délibérations; presque toujours les bonnes intentions, les vues louables étoient le partage de la minorité, et à tout prendre, il eût infiniment mieux valu que vous ne vous fussiez jamais assemblés; il eût infiniment mieux valu que vous n'ayez jamais existé. Arrêtons..... Cette manière d'écrire est trop franche et trop vraie pour la France actuelle; heureux le jour où elle pourra entendre ce langage avec fruit, et où il sera permis de le tenir avec sécurité! Elle ne jouira de la liberté, autour de laquelle elle a paru tourner depuis vingt-cinq ans, sans avoir pu y arriver, que lorsque les sentimens, les opinions diverses seront respectées, et le crime seul puni.

Pour se faire une idée du progrès de la corruption, de la déraison générale, pour savoir apprécier sur quel pied les hôpitaux étoient montés aux armées, il ne faut que jeter un coup-d'œil attentif sur la façon dont a été intenté et conduit le procès dont j'ai présenté un aperçu : c'est ce qui est entré pour beaucoup dans mon dessein lorsque je l'ai tracé. Voilà quel étoit l'effet nécessaire de l'impulsion donnée par le gouvernement le plus honteusement corrompu qui ait jamais existé. Hélas! à quoi pouvoit-on s'attendre de bon à cette époque malheureuse?

Le commissaire qui en avoit été le promoteur connu n'a pas même dû comparoître devant le conseil de guerre. Comme il ne s'agissoit que de la perte des trois chefs du service de santé du gouvernement de Navarre, c'eût été compromettre son excel-

source, et la gloire attachée à la conservation d'un si grand nombre d'hommes, par le

---

lence, il lui suffit d'envoyer quelques lignes du fond de son cabinet, et son agent qui n'étoit revêtu d'aucune qualité publique, satisfit pleinement les juges militaires, malgré toute l'indécence qu'il affecta, juges auxquels il paroissoit très-peu intéresser de savoir comment ce commissaire étoit parvenu à retirer de l'intendance, l'écrit anonyme seul qui étoit la pièce fondamentale de cette affaire, ni pourquoi il l'avoit retiré, ni de s'informer pourquoi le paraphe de M. l'intendant général ne s'y trouvoit pas comme sur tous les autres, condition essentielle; ni pourquoi il l'avoit fait signer postérieurement, puisqu'il devoit figurer comme anonyme, ni pourquoi il n'y avoit que trois prévenus, tandis que l'écrit compromettoit quatre officiers de santé, ni pourquoi il l'avoit conservé si long-temps, sans en faire la déclaration à qui de droit, ni une infinité d'autres choses semblables: par exemple, pourquoi, lorsqu'il croyoit avoir des sujets de plainte contre nous, il ne nous avoit pas avertis préalablement et n'avoit pas fait cesser, de suite, le mal prétendu? Ne devenoit-il pas coupable de tout celui qui devoit se commettre pour ne l'avoir pas arrêté dans sa source et son origine? Et n'étoit-ce pas, à Pampelune, sur les lieux mêmes, qu'il devoit agir, d'abord, avant d'en écrire au quartier-général de l'armée, à cent lieues de distance, dans un temps où les communications n'étoient pas libres? Pourquoi ne pas lui opposer ainsi qu'au témoignage de son confident, le témoignage contraire et le démenti le plus formel qui lui étoit donné par un témoin appelé par eux? Pourquoi, au moins, ne pas lui reprocher de nous avoir fait faire une centaine de lieues très mal-à-propos, dans la plus mauvaise saison de l'année, au milieu de la révolte, cela d'après de prétendus ordres que M. l'intendant-général n'avoit jamais transmis ni pu transmettre, puisque dès qu'il l'apprit, il nous empêcha de continuer notre route par des ordres réels qu'il fit passer aux commissaires des guerres sur notre chemin, ordres en vertu desquels nous dûmes revenir où nous étions partis? Cette façon d'agir

simple triomphe de la vérité, seroit-elle à dédaigner, et ne vaudroit-elle pas celle qu'on accorde à certaines découvertes, d'une utilité bien moins importante, bien moins générale?

Voilà donc comme la complication n'amène que ruine et embarras; plus on peut mettre de simplicité dans la composition d'une grande machine, mieux elle marche, plus elle devient parfaite; tout doit dépendre,

---

de sa part étoit-elle bien recommandable? Ne devoit-il pas même s'assurer de la vérité de la confidence qui lui avoit été faite? Car, ne devoit-on pas craindre de dénoncer la médecine, lorsqu'il étoit prouvé, généralement reconnu et avéré que ce service ne s'étoit jamais aussi bien fait, et que les résultats n'en avoient jamais été aussi avantageux? N'étoit-ce pas proprement faire la guerre aux malades et laisser croire que leur guérison n'étoit pas du tout ce que l'on avoit à cœur?

Eh quoi! M. le commissaire lui-même ne cessoit de me témoigner toute sa confiance. Son frère qui vivoit et habitoit avec lui, fit une maladie grave, et il m'écrivit gracieusement pour me prier de vouloir bien lui donner mes soins: et, pour me témoigner ses sentimens de gratitude et pour mes honoraires, puisque je n'en reçus pas d'autres, il me dénonçoit officieusement.

Quoi de plus propre que tout cela, pour désigner les mœurs, les usages et les manières de la plupart des officiers de plume de l'armée? Là, comme à l'intérieur, le contraire de ce qui avoit lieu, étoit ordinairement le plus près de la justice, et les comptables sur lesquels devoit peser principalement la surveillance, ne seroient devenus coupables, que pour autant qu'ils se seroient montrés honnêtes et probes. Si des surveillans de cette trempe se trouvent encore employés des premiers, quel espoir pour le service!

autant que possible, du grand ressort sur lequel elle est montée, ressort qui doit appartenir essentiellement à tout son ensemble, mettre tout en action, et qui malheureusement ne fait rien mouvoir ici que par accident; enfin, c'est pis encore que si le colonel étoit sous les ordres du quartier-maître-trésorier. N'en est-ce pas beaucoup plus qu'il n'en faut pour amener une telle confusion, un tel désordre, qu'on ne puisse plus s'y reconnoître? Donc, dès qu'on continuera à bâtir sur de pareils fondemens, on sera certain de ne jamais rien faire de bien avantageux pour les malades ni pour leur conservation, et leur sort deviendra toujours et plus triste et plus funeste. Mais détournons les yeux! Nous ne verrions l'administration de ces lieux de mort, que je ne puis appeler *Hôpitaux*, qu'occupée à constater les journées, les mortalités et les droits de fosse, qu'à entasser avec délectation victimes sur victimes, plutôt qu'à adoucir, le moins du monde, la situation trop affligeante de ces infortunés. Fuyons donc, fuyons jusqu'à la pensée de toutes les horreurs qui se commettent dans ces antres d'infamie. Au reste, ces réflexions, qui exigeroient plus de dévelop-

pement, une dissertation plus approfondie sur la prééminence nécessaire à l'art de guérir dans les hôpitaux, n'ont nullement pour but d'attaquer dans aucune partie les hommes honorables qui s'y trouvent. C'est bien assez de ce qu'ils ont à souffrir dans l'exercice de leurs fonctions.

Mais dans un désordre aussi général, loin de moi l'idée qu'il n'y auroit pas de la faute du gouvernement, d'où part toujours la première impulsion. Je veux bien que de vils courtisans, que des flatteurs avilis, des gens toujours prêts, par l'effet de l'égoïsme le plus dégoûtant, à encenser l'idole du jour, quelque sale qu'elle soit, à applaudir à tous ses vices, même à ceux qui creusent, à chaque instant, l'abîme de l'État; de même qu'ils seroient les premiers à la traîner dans la boue, cette même idole, après l'avoir élevée jusqu'au troisième ciel, aussitôt qu'elle seroit renversée, et qu'ils n'auroient plus rien à en espérer pour arriver à des honneurs qui ne sont, le plus souvent, que du déshonneur, ou à la fortune, qui est leur unique but; je veux bien qu'un corps qui, loin d'être et de se montrer honorable, est pourri de toutes les corruptions ensemble, et pour lequel tout

va toujours supérieurement, quelqu'inutile, quelque nuisible, quelqu'onéreux qu'il soit, pourvu qu'il puisse se perpétuer dans ses revenus, fruit de son avilissement, et les augmenter en raison de son infamie; je veux bien que tout cet assemblage de beau monde lui insinue, afin de lui plaire toujours davantage, que tout est pour le mieux, et que le mode actuel est le *nec plus ultrà* de la perfection. Cette conduite peut bien caractériser une pareille noblesse; mais auroit-elle lieu, si elle n'étoit encouragée, provoquée, récompensée, si elle n'étoit la seule qui conduit à la fortune, aux décorations? Et cette manière de gérer, seroit-elle adoptée par le gouvernement, s'il ne savoit trouver à volonté des lâches pour y applaudir; lâches qui ne se doutent nullement qu'ils seront renversés eux-mêmes tour à tour, pour peu que cela continue, après avoir été les objets du mépris général?

Que si l'on m'objecte les soins pris relativement à la propagation de la vaccine, je répondrai que ceux-là sont peu coûteux, et qu'ils n'offrent guère de spéculation à faire pour aucune administration; au reste, on peut bien tâcher de conserver d'un côté, afin

d'avoir de quoi dévorer de l'autre, et on n'en finit pas moins par tout engloutir. Ainsi, si le gouvernement étoit avare de la vie des hommes comme il devroit l'être, s'il veilloit effectivement à l'accroissement de la population qui constitue sa force, sa prévoyance n'iroit-elle pas plus loin à l'égard des hôpitaux militaires, où, par le vice même de l'organisation, il existe une classe nombreuse qui, au lieu de se rendre utile en concourant au soulagement des malades, n'avise qu'aux moyens qui mènent à des bénéfices illicites? Voilà comme tout étant corrompu, pour se soutenir en perpétuant les abus, il faut aussi qu'elle excelle par l'intrigue et l'artifice qui composent sa plus sérieuse occupation; elle sait d'ailleurs répandre son or à propos quand il le faut, et de filière en filière, elle parvient toujours au besoin, soit à tromper, soit à séduire le ministère, toutes les fois qu'il s'agit de quelqu'un d'entre elle qui montre trop de probité, mais surtout lorsqu'il est question d'un officier de santé de quelque mérite, qui a du caractère, et qui embarrasse un peu son allure. Ainsi, tout ce qui n'est pas assez avili, assez déhonté, assez souple, est élagué peu à peu.

Voilà comme on ne voit plus que corruption de toute part, voilà comme le gouvernement n'est plus qu'une grande machine mal montée, qui croulera infailliblement tôt ou tard, parce qu'il porte en lui-même le germe de sa destruction. S'il y a une chose étonnante, c'est qu'il puisse subsister aussi long-temps dans un pays qui veut passer pour le plus éclairé de l'univers. Mais à quoi lui sert donc le flambeau éclatant de ses brillantes lumières, s'il ne voit pas les abus qui l'écrasent, qui le déshonorent, qui l'outragent, qui lui apportent tous les maux ensemble, qui le rendent le peuple le plus malheureux, le plus misérable de la terre, ou s'il les voit comme s'il ne les voyoit pas; si le corps, constitué pour être sa sauvegarde, est précisément celui qui le perd; si, pour comble d'opprobre, il propage lui-même le désordre en y applaudissant; si, après avoir fabriqué une constitution comme tout exprès pour le despote, il ne sait pas même en conserver les articles les plus essentiels, lorsqu'ils deviennent contraires à ses caprices ou à l'accroissement de son affreux despotisme? C'est que, au moral comme au physique, la corruption engendre la corrup-

tion, comme la gangrène engendre la gangrène.

Pour nous, puisque nos efforts sont désormais sans effet, lorsqu'ils tendent au bien, puisqu'ils ne nous attirent que désagrément sur désagrément, mépris sur mépris, ne seroit-il pas plus digne de l'art libéral que nous professons, d'abandonner tous ensemble le service militaire de santé à la chirurgie, et l'empire à son faux éclat, à sa grandeur trompeuse? La chirurgie s'en réjouiroit, sans doute, mais elle en seroit étonnée; mais malheureusement sa jouissance ne tourneroit pas encore au profit de la science ni de l'humanité, ne fût-ce que parce que n'ayant plus d'émule, elle n'auroit plus le même aiguillon d'instruction; mais nous au moins, nous n'aurions plus la honte de suivre de pareilles bannières, et nos services ne seroient plus flétris.

Le dirai-je? Pendant que ceux qui sont à la tête de ce gouvernement monstrueux, regorgent toujours de plus en plus et de richesses et de rapines, prix odieux du scandale qu'ils présentent, et de la bassesse qui les caractérise, j'ai vu nos malades laissés sans pitié sur le pavé des hôpitaux, où il n'y avoit

quelquefois pas même de bois de lit ni de paille, sans bouillon, sans pain, sans vin, sans pansement, sans médicament, sans qu'on osât même les visiter, tant leur situation étoit révoltante. Quel est l'endroit où ont séjourné quelque temps nos armées, qui n'offre quelque exemple de semblable infamie, si pas de plus affreux encore?.... Je frissonne, et je me tais... (Pendant la campagne de Moscou et ailleurs, on s'est souvent servi d'étoupe à défaut de charpie, qui ne suffisoit plus à toutes les boucheries qui se faisoient de nos soldats; mais s'il est vrai qu'on se soit servi de foin, comme on l'a écrit et certifié, et que, lorsque le foin venoit à manquer, nos blessés restoient sans aucun pansement, quelle horreur, quelle abomination! Peut-on y songer sans frémir? Eh! n'est-ce pas le général Buonaparte qui, en Egypte, empoisonnoit les blessés avec de l'opium, ainsi que les pestiférés à Java? N'est-ce pas ainsi qu'il se frayoit un chemin à la couronne, et une triste expérience ne nous montre-t-elle pas trop, ce que c'est que d'aller se choisir un maître dans la fange?)

Un officier de santé du plus haut rang, fameux admirateur du grand Napoléon,

après avoir combattu mon avis contraire de tous ses moyens, m'insinuoit à Aranjuez, qu'il falloit trouver ce pays très-salubre, en appuyant ce sentiment du plus grand nombre de raisons possible, cela précisément dans la saison la plus chaude de l'année, époque où son insalubrité généralement reconnue, occasionne le départ des habitans, sans en excepter les médecins qui quittent momentanément leur résidence ordinaire, afin d'éviter une fièvre pernicieuse qui ne manque jamais d'y régner et d'y exercer plus ou moins de ravage.

Après avoir cherché à étayer l'opinion qu'il m'offroit de quelques données de physique, car les choses ont trop souvent deux faces sous lesquelles on peut les envisager, laquelle des deux on embrasse à son choix et à son gré, selon les circonstances : on doit tracer ici un camp, ajouta-t-il, d'une manière plus intime; l'empereur ne souffre aucune espèce de contradiction; il veut absolument que tout abonde en son sens; c'est là, d'ailleurs, le moyen d'obtenir la décoration et toutes les faveurs, toutes les grâces de S. M. C'est ainsi, en effet, que la cupidité des places, des richesses, des titres et des déco-

rations, a rendu le Français esclave devant le tyran. Voilà ce qui a achevé de le ruiner, de le perdre et de le déshonorer. Entraîné par son autorité, je lui fournis bien quelques documens qui sembloient concourir à faire croire cette ville moins malsaine et moins dangereuse, qu'elle paroissoit devoir l'être, au premier abord, à l'époque précitée; mais l'un des principaux devenoit même de nulle valeur, car le dégagement de l'oxigène par les feuilles que je rapportois comme l'un des correctifs de l'insalubrité, ne se faisoit plus pendant la saison du règne de cette maladie, puisque, la végétation étant infiniment précoce et précipitée, toutes les feuilles tomboient, au contraire, pendant l'été, comme je m'en suis ensuite aperçu moi-même, de la manière qu'elles tombent pendant l'automne dans la plupart des autres pays.

Au demeurant, ce qui prouve que les causes d'insalubrité, quelles qu'elles soient, l'emportent toujours infiniment sur toutes les autres, c'est que ce site est constamment très-dangereux pendant les chaleurs, et que, d'après de nouvelles informations que j'ai prises ultérieurement, ce séjour n'a pas cessé

d'être très-malsain pendant juillet, août et septembre.

Cependant, voilà dans quelles erreurs peuvent mener, soit un désir trop pressant d'être toujours agréable à son maître chéri, soit un amour trop ardent de la nouveauté, soit le besoin d'accroître sa réputation en s'éloignant d'idées qu'on croit devenues trop vieilles, trop triviales. En un clin d'œil, après la plus courte apparition, il n'en coûte plus rien pour démentir une expérience confirmée par des siècles, ni pour exposer une armée, si le cas le requiert, aux ravages d'une maladie des plus meurtrières. Loin de rechercher les causes d'une insalubrité avérée, ou au moins de vous laisser le temps d'observer librement, on prend promptement l'initiative, on vous engage même à démontrer qu'il n'existe aucune espèce d'insalubrité. Est-ce là travailler dignement, sainement, mûrement, à la recherche de la vérité, dans une science où une méprise de cette nature et de cette importance peut causer tant de mal ? N'est-ce pas plutôt apporter de la précipitation, de la légèreté, de la présomption française bien à contre-temps ?

Cependant j'aime à croire que ce docteur,

homme d'un grand mérite, d'ailleurs, étoit assez de bonne foi; il parloit d'abondance, il paroissoit me vouloir effectivement du bien, et désiroit de cimenter mon avancement. Puis un grand nombre ne s'est élevé qu'en suivant cette route; et je conviens volontiers qu'alors, c'étoit le meilleur conseil à donner dans cette vue. C'est un hommage que je me plais à lui rendre ici du fond de mon cœur. Peut-être même l'envie seule de faire toujours sa cour, influoit-elle trop sur sa façon d'agir et de penser.

Enfin, tandis que tout va de mal en pis, tandis qu'on en gémit de toute part, on ne revient pas d'étonnement, en voyant certains personnages, surtout lorsqu'ils sont chargés de quelque mission particulière, en voyant, dis-je, ces personnages finir constamment par avoir l'air de trouver que tout va à merveille, lorsqu'on espéroit qu'ils n'étoient venus que pour remédier au mal, en opérant les changemens avantageux dictés par les circonstances. Quelles mœurs, ou plutôt quel excès de démoralisation!

Voilà comme le gouvernement, soit qu'il sache ce qui se passe, soit qu'il s'obstine à paroître l'ignorer, est le plus détestable que

l'on puisse imaginer. Car que fait-il ? Vous le voyez Au lieu de prêter une oreille attentive et bénévole à de sages représentations, il n'est avide que de la plus basse flatterie, et il éloigne avec un mépris insultant ceux qui osent les faire : aussi, loin de tendre le moins du monde à aucune espèce de perfection, à moins que ce ne soit celle du désordre, il marche à grands pas vers une dissolution inévitable, qu'il ne devra qu'à son engouement. C'est un état violent qui ne peut durer. La vérité est le crime qu'on pardonne le moins. Avoir le courage de la dire, c'est insulter à l'autorité suprême, c'est encourir la haine des autorités subalternes qui ne vivent que d'abus ; ce seroit le plus grand malheur pour ceux qui n'avisent qu'à l'avancement en grades et en honneurs ; et pour moi qui ne cesse de la dire autant que de l'écrire, je regarde comme un miracle si je ne me trouve pas encore au fond de quelque cachot. Ainsi, à force de dépenses d'esprit, de sagesse, de bonne foi, de moralité, d'idées grandes et généreuses, nous n'avons plus ni hôpitaux, ni administration, ni générosité, ni grandeur d'âme ; nous n'avons plus que la bassesse des esclaves, et la vertu elle-même

est paralysée, ou pour mieux dire, elle n'est plus qu'une marchandise de contrebande.

Si, outrés de l'état d'abandon et d'extrême pénurie dans lequel languissent nos malades, nous parvenons, à force d'instances réitérées, et de ce qu'on appelle importunités, nous parvenons, dis-je, à leur obtenir quelques légers secours, l'administration sourit, et ces secours, loin de tourner au soulagement du malheureux délaissé, ne servent qu'à combler quelques prétendues avances qui n'ont jamais été faites. Ainsi, en voulant travailler au profit du misérable, du trop infortuné soldat, nous nous trompons encore trop souvent, et il nous est devenu absolument impossible de lui être vraiment utile, toutes nos espérances sont illusoires.

C'est peu des rachats qui consistent à s'arranger avec un fournisseur, pour tout ce qu'il est censé avoir fourni, et qu'il n'a pas fourni, c'est peu des mouvemens qu'on grossit à volonté, c'est peu des morts qu'on fait vivre, et dont on perpétue l'existence pour avoir un plus grand nombre de journées, c'est peu des denrées de mauvaise qualité qu'on reçoit ou qu'on oblige à recevoir pour bonnes; j'ai vu des places où il y

avoit eu dix à douze mille malades, munis d'abord de toutes fournitures de lit, en manquer, lorsqu'ils étoient réduits à trois à quatre cents, tandis qu'elles avoient été vendues publiquement au marché; j'ai vu ces pauvres victimes être dépouillées elles-mêmes, dès leur vivant, en entrant à l'hôpital, soit de leur argent, soit de leurs effets, tandis qu'on y tenoit un registre en double expédition, afin de pouvoir conserver le tout quand elles venoient à succomber. Voilà ce qu'on regardoit comme le fin du métier. D'après semblables procédés, qu'on juge combien peu on désire leur rétablissement, surtout quand elles possèdent quelque chose de quelque valeur! Quelle harmonie peut-il désormais exister entre ceux qui travaillent en ce sens, et ceux qui ne visent qu'à la guérison? Voilà, ce me semble, de quoi exercer grandement la surveillance du chef de l'administration. Mais on sait pourquoi en tout ceci particulièrement, il n'a souvent ni yeux ni oreilles.

Telles sont les réflexions que je me plaisois à présenter aux généraux qui me faisoient l'honneur de me demander mon avis sur les remèdes à apporter aux grands maux

qu'ils voyoient exister dans le service des hôpitaux militaires. Je finirai par réitérer cette dernière, qui me paroît sortir du fond du sujet, et sur laquelle on ne sauroit trop peser. Si, en général, l'administration cherche des bénéfices à quelque prix que ce soit, si c'est là où tendent principalement tous ses efforts, le médecin, avant tout, est animé du désir de guérir ses malades, et à moins qu'il ne soit un monstre épouvantable et capable de se gorger de chair humaine, idée qui répugne trop et qui fait horreur, ce sera toujours là son premier besoin, sa plus belle jouissance ; le zèle du médecin pour tout ce qui est relatif à la cure des malades confiés à ses soins, est un zèle éclairé ; celui de l'administrateur auquel celui-ci est forcé de recourir sans cesse, ne peut être qu'un zèle aveugle qui ne va bien qu'à l'aide de ce guide qu'il dédaigne comme un être passif qui n'est revêtu d'aucune autorité, et avec lequel il n'y a rien à gagner. Donc, si, comme je le pense, il faudroit fondre ces deux parties en une seule, pour l'avantage et l'intérêt de l'Etat, l'on a déjà dû sentir suffisamment auquel de l'administrateur ou du médecin, on devoit accorder la préférence, et l'économie

que ce changement apporteroit avec lui est si claire, qu'il est inutile de la faire apercevoir.

Si, malgré tout, on vouloit conserver l'administration, il faudroit alors qu'elle fût aussi chargée absolument de tout, qu'elle choisît elle-même le médecin de chaque établissement, sans l'intervention du gouvernement, et qu'elle lui donnât également elle-même des honoraires convenables, comme cela se fait dans le civil; car il faudroit espérer alors qu'il jouiroit de la confiance nécessaire pour opérer tout le bien possible, et que l'administration seroit intéressée à faire un bon choix, parce qu'elle pourroit finir par prendre à cœur de faire un bon service, lorsqu'elle ne pourroit plus rejeter l'odieux de la mortalité sur les officiers de santé, et qu'elle pourroit perdre ainsi la funeste manie de faire aller le service à moindres frais possibles, afin d'avoir de plus grands profits sur ce qui lui est alloué, en présentant continuellement, pour y parvenir, en ligne de dépense, ce qui n'a réellement point été dépensé. L'honneur qui lui reviendroit alors de ses heureux résultats ne devant plus être partagé, elle feroit probablement tous ses efforts pour les obtenir.

Après cette espèce de digression, qui sera considérée par quelques-uns comme un hors-d'œuvre inconvenant, enfanté par un esprit chagrin, peut-être même maniaque, entretenons-nous un moment des diarrhées chroniques, et joignons à cet entretien quelques autres observations plus ou moins intéressantes.

Le froid, le vent du nord et nord-est ont produit beaucoup de rechutes chez les diarrhoïques guéris ou convalescens. Cela dépendoit, sans doute, de l'effet de la suppression de la transpiration qui n'avoit été que momentanément rétablie. C'est ainsi que cette maladie changeoit continuellement de nature, et exigeoit des traitemens souvent différens chez le même sujet, comme sur les divers individus. Elle s'est présentée assez communément avec paralysie du rectum et des autres intestins. En général, les malades qui en sont atteints ont une espèce de faim canine, et s'affoiblissent journellement malgré leur appétit. Ils meurent presque tous. J'ai recommandé à nos Messieurs d'essayer des traitemens différens, et de ne pas trop insister ni s'appesantir sur ceux qui ne produisent aucun bon effet.

On a rencontré plusieurs péripneumonies, qui ont été guéries par la méthode anti-phlogistique. J'ai remarqué aussi des ophthalmies inflammatoires, en plus grand nombre, ce qui rappelle l'aphorisme : *ventres hyeme sunt calidiores.*

Les malades qui ne périssent pas directement de la diarrhée colliquative sont emportés par une tympanite, une leucophlegmatie ou une ascite, métastase ordinaire de cette diarrhée. On a observé plusieurs entérites, chez lesquelles la méthode anti-phlogistique a aussi convenu. Il nous reste encore beaucoup d'affections de poitrine chroniques, plusieurs catarrhes, et un grand nombre de nostalgies, que quelques-uns de nos médecins ont quelquefois confondues avec d'autres maladies, et particulièrement avec celles de la poitrine, comme aussi avec la fièvre nerveuse maligne. Il n'est pas rare de rencontrer des fièvres vermineuses, des fièvres intermittentes de tous les types, mais celles-là ne se sont pas montrées rebelles.

Deux des galeux de Saint-François, qui paroissoient jouir d'une bonne santé, moururent subitement en mangeant. Je fis faire l'ouverture des cadavres. Le premier a offert

les dérangemens organiques suivans : Iléon phlogosé et tendant au sphacèle, foie beaucoup plus volumineux que dans l'état ordinaire, rate également plus volumineuse, son parenchyme plus compact, foyer purulent dans sa substance, capacité de la poitrine pleine d'environ quatre ou cinq pintes de sérosité, substance du cerveau dans son état naturel, les vaisseaux sanguins de cet organe contenant beaucoup de gaz, les ventricules remplis d'un fluide inconnu. Le second n'a rien présenté de bien particulier.

M. Mauxion m'a parlé d'une autre mort subite, survenue à son hôpital. L'autopsie a été faite à mon insu, et par conséquent sans que je puisse y assister. Tout ce que j'ai pu en tirer, c'est qu'il y avoit épanchement sanguinolent dans la poitrine.

Dans la salle des blessés, un malade de vingt ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, s'est offert avec des symptômes gastriques, sans irritation ni fièvre forte dans le commencement. L'émétique fut prescrit, fit un assez bon effet; il reposa; mais le lendemain, vers le soir, il se sentit des chaleurs dans le bas-ventre, et un grand mal de tête. Il lui fut ordonné une potion anti-septique

camphrée, vu que le pouls marquoit assez d'irritation nerveuse. Le jour suivant, la transpiration étoit excessive, la langue devint fuligineuse vers le milieu seulement : le malade se plaignoit beaucoup du bas-ventre, urinoit peu et avec difficulté; insomnie pendant la nuit. Le lendemain, le malade se trouva mieux. Les sueurs, qui avoient disparu, revinrent vers l'après-midi, et durèrent vingt-quatre heures; après quoi, le pouls reprit absolument son état naturel. La diarrhée se déclara cependant vers le soir; le bout du nez, qu'on aperçut rouge seulement à cette époque, produisoit un sentiment extraordinaire de froid, selon l'aveu du malade, qui commençoit à divaguer. Une douleur énorme se faisoit sentir à la région épigastrique et à celle du foie. Cette nuit fut très-laborieuse, le malade crioit continuellement; le matin, il avoit le pouls presque imperceptible, la langue et les lèvres noires, le bout du nez violet, plus d'entendement, la figure parsemée de taches jaunes. Il expira à dix heures.

Les prescriptions du chirurgien-major avoient été d'abord la tisane d'orge miellée et nitrée dans les deux premiers jours; on

ajouta ensuite un peu de vin, des potions faites avec la décoction d'écorce de chêne, le camphre à fortes doses, l'éther sulfurique; on avoit aussi ajouté le laudanum, dès le début, et l'on avoit fait appliquer deux emplâtres vésicatoires le jour du décès.

Un autre malade, son voisin, qui est du même âge, a offert, en même temps, les mêmes symptômes : les mêmes médicamens ont été employés, dans le commencement, tels que l'émétique, etc.; mais l'on préféra essayer, de suite, les toniques en substance, en insistant fortement, et la tisane vineuse avec quelques potions anti-septiques. Le quinquina en poudre, donné à la dose d'un gros et d'une manière très-rapprochée, nous porte à croire que c'est à lui que nous devons le rétablissement du malade.

Voici ce que nous a présenté l'autopsie du premier : la membrane arachnoïde et la pie-mère légèrement injectées, et dans un état inflammatoire, un épanchement léger dans les ventricules, les poumons légèrement gonflés, celui du côté droit d'une couleur rouge très-foncée, le gauche, au contraire, extrêmement pâle et diaphane, l'estomac presque vide, rétréci, ne contenant qu'une

très-petite quantité de liqueurs noirâtres, sa membrane interne rouge et enflammée dans divers endroits; les intestins grêles ayant aussi, de loin à loin, quelques taches rouges, et le reste couvert de beaucoup de mucosités tenaces; le foie d'un volume deux fois plus gros que dans l'état sain, n'ayant plus sa couleur naturelle, étant d'un rouge tel, qu'on auroit pu le prendre pour le poumon. Il étoit refoulé vers la poitrine, avoit contracté une forte adhérence avec le diaphragme et les parties environnantes; la vésicule du fiel dans son état naturel; la rate d'un volume égal au foie, c'est-à-dire, au moins le triple de son volume dans l'état de santé, mais n'ayant pas d'adhérence, quoique refoulant aussi de son côté le diaphragme; la vessie rétractée sur elle-même, et n'ayant que très-peu d'urine qui s'échappoit; le péritoine étoit légèrement phlogosé. Le malade avoit quelques taches jaunes sur la moitié supérieure du corps, et le nez d'un violet tirant sur le noir.

Ces renseignemens, ainsi que tous les autres que j'ai eu l'honneur de vous transmettre, sont très-propres, ce me semble, faire croire à l'existence sporadique, à Saint-

Sébastien, d'une maladie qui ressemble beaucoup à celle qui a régné épidémiquement à Saint-Domingue, parmi nos troupes, et y a exercé les plus affreux ravages. Ce qui prouve contre le sentiment de ceux qui regardent fermement la fièvre jaune comme essentiellement épidémique et contagieuse. J'emploie tous mes efforts afin de faire ouvrir un plus grand nombre de cadavres, et me ferai toujours un devoir de vous adresser mes observations, pour peu que je soupçonne qu'elles puissent présenter d'intérêt.

En médecine comme ailleurs, il arrive souvent qu'on éprouve un certain éloignement pour ceux dont les opinions ne cadrent pas avec les nôtres. Pour moi, s'il me prenoit envie d'embrasser un système quelconque, celui de Brown seroit celui auquel je donnerois la préférence, et qui satisferoit davantage mon esprit. Il m'a toujours singulièrement séduit. Je sais qu'il n'a pas fait fortune en France; mais je n'avois pas l'avantage d'y assister à la réfutation de ses principes; mais je n'ai pas oublié que dans cet aimable et charmant pays, ce sont quelquefois les meilleures et les plus belles choses qui ont le pire destin, et qu'en fait de science

ce qui vaut le mieux est quelquefois non-seulement ce qui éprouve le plus de difficulté à prendre, mais encore ce qui est le plus dangereux. Enfin, il a été adopté par le plus grand nombre des savans des pays étrangers; et en effet c'est là, mieux que partout ailleurs, que l'on trouve une application directe pour la pratique qui émane immédiatement de la théorie. Quoi de plus ingénieux, de plus satisfaisant pour la judiciaire! Quelle clarté! Quelle admirable simplicité! C'est un flambeau qui ne s'éteint jamais. Deux idées infiniment simples et à la portée de tout le monde, quand elles ne sont pas trop variées dans leurs combinaisons, composent toute cette fameuse doctrine. J'ai toujours aimé à arriver ainsi, par une bonne analyse, à des résultats aussi tranchés. Mais pourtant, cela en est-il plus solidement vrai? Voilà ce qui est le plus important, et ce qu'il faut sérieusement approfondir, afin de pouvoir s'en assurer. Premièrement, que les maladies chroniques appartiennent à la diathèse asthénique, j'en demeurerai volontiers d'accord; mais que l'on y joigne les fébriles et les aiguës, que l'inflammation seule reste du domaine de la sténie, c'est un bien petit

partage qui me semble d'autant plus étrange, que la plupart des précédentes guérissent par un événement asthénique, c'est-à-dire par l'effet d'une évacuation appelée *crise*, qui s'opère au moyen de quelqu'émonctoire. En outre, je viens de dire deux idées infiniment simples, quand elles ne sont pas variées dans leurs combinaisons; car, d'après l'auteur, la foiblesse directe peut coïncider avec la foiblesse indirecte, et la coïncidence de ces deux espèces de foiblesse doit au moins, pour ne pas m'étendre davantage, laisser un très-grand embarras dans le traitement qui, dans la foiblesse directe, en le suivant toujours, doit commencer par les toniques à petites doses, que l'on augmente peu à peu, tandis que, dans la foiblesse indirecte, il faut commencer la cure par les toniques et les stimulans les plus diffusibles, à très-hautes doses, en les diminuant insensiblement. Voilà une difficulté dans la pratique, qui ne me paroît pas facile à surmonter d'une manière bien satisfaisante; cependant, comme on obvie à tout dès qu'il s'agit de faire valoir un système, peut-être répondra-t-on qu'il faudra suivre le traitement de la dominance la plus pressante et la plus dangereuse, comme s'il étoit

toujours possible de bien la distinguer, et comme si cela tranchoit, d'ailleurs, toute la difficulté.

Depuis quand aussi a-t-il été assez évidemment démontré que l'on ne pouvoit plus pécher que par les quantités, et plus jamais par les qualités? Que si l'on veut m'objecter que ce n'est que secondairement que l'on pèche par les qualités, alors on me permettra de demander pourquoi l'on contracte la vérole *à priori* plutôt que la fièvre, et d'où viennent ces formes variées à l'infini dont les maladies différentes aiment à se revêtir dès leur principe? D'ailleurs, cette théorie des quantités ne semble-t-elle pas trop appartenir à la science des machines, pour être parfaitement applicable à l'économie animale, douée de vie et de sensibilité? N'y démêle-t-on pas certaine analogie, certaine liaison, certain point de contact avec le système de la mécanique de Boërhaave? On oublie toujours trop facilement la distance incommensurable qu'il y a entre l'être animé et l'être inanimé. Ainsi, malgré tout l'art employé par les Browniens pour tout accommoder à leur sens, je ne demeure pas toujours très-satisfait de leur explication. Main-

tenant, combien de fois n'est-il pas arrivé que l'autopsie cadavérique a clairement démontré, qu'une maladie prise et traitée comme asthénique par les Browniens les plus chauds, étoit réellement sténique? Mais, m'objecterat-on, combien de fois aussi, en partant de la doctrine de Pinel lui-même, de ce grand observateur, n'a-t-on pas rencontré les phénomènes qu'a offerts l'autopsie, en opposition directe avec ce qui devoit se présenter tout naturellement d'après sa théorie? C'est que la nature, souvent bizarre, capricieuse et maligne, se plaisant à se dérober à toute notre sagacité, à toute notre perspicacité, se joue de tous les systèmes, comme de toutes les théories.

Enfin, comme ce n'est guère que par des signes que nous cherchons à parvenir aux causes des maladies, à en connoître le vrai caractère, ces signes, malheureusement, sont quelquefois trompeurs, et nous donnent malignement le change, sans que nous puissions nous en apercevoir. C'est que la méthode au moyen de laquelle nous procédons, est vicieuse en elle-même, puisqu'il arrive qu'elle ne laisse que de faux résultats, des données mensongères. Aussi, si nous la suivons, c'est

qu'il n'en est pas encore venu de meilleure à notre connoissance : c'est ainsi que l'on cherche une chose, et que l'on en trouve une autre. Cela ne prouve jamais contre la science, me répondra-t-on; cela ne prouve que contre le praticien qui s'est trompé ; à la bonne heure. Cependant je répliquerai que, sans le système, il ne se seroit probablement pas trompé si facilement. Mais, suivant constamment le plan que nous nous sommes tracé, ne nous attachons toujours qu'au but essentiel et principal, l'unique auquel doivent tendre tous nos efforts, qui est la guérison, en ne consultant qu'une saine observation, basée sur une pratique éclairée, qui, seule, nous servira constamment de guide et de fanal, et laissons tout esprit de système, qui ne fait souvent que nous induire en erreur, en nous échauffant mal à propos. Si l'on peut reprocher à la médecine de Brown d'être quelquefois trop agissante, ne pourra-t-on pas également reprocher à la médecine de Pinel d'être quelquefois trop expectante ; de ne faire que des méditations sur la mort, tandis qu'il ne faudroit que s'efforcer de lui arracher sa proie ? Si les disciples de Brown sont en général peu enclins à faire usage des

évacuans, les disciples de Pinel n'ont-ils pas quelquefois trop de propension à les employer, contre l'intérêt du malade ?

Tout ceci me rappelle ce qui se passa à Gênes pendant l'épidémie qui y régna après la retraite de l'armée d'Italie et de celle de Naples, en l'an VIII de la république, épidémie dont j'ai déjà fait mention. Le professeur Rasori, l'un des traducteurs et des commentateurs de Brown, dont il étoit encore enthousiaste à toute outrance à cette époque, inventeur d'un prétendu nouveau système de matière médicale, fondé sur la distinction des *stimulans* et *contre-stimulans*, dont le *contro-stimulus* fait principalement la base, système qu'il essaie par toutes sortes de moyens, en sa qualité de chef de secte, de faire adopter aux jeunes élèves, toujours amoureux et avides de ce qui ressemble à la nouveauté, s'est acquis une espèce de réputation, à l'aide de cette espèce de jeu de mots calqué sur l'ancienne division des médicamens en toniques et en affoiblissans, division plus sage en ce qu'un des côtés n'emporte pas toujours la balance sur l'autre ; cet auteur, dis-je, étant employé en qualité de médecin à l'armée d'Italie, seul de son

sentiment, traitoit la maladie dominante comme sténique, et en attestoit, pour l'étayer, entre autres raisons, les émanations bitumineuses et toutes stimulantes de la Méditerranée. S'étoit-il décidé en faveur de ce parti par la découverte de la cause proxime? Je ne le pense pas. Ce qu'il y a de très-certain, pour ne rien dire de plus, c'est que la cure, ainsi dirigée, devenoit au moins très-longue, en dépit des saignées et de toutes les autres évacuations, employées pour la combattre, sans omettre surtout le tartrite antimonié de potasse, qu'il administroit en qualité de *contro-stimulus*, depuis qu'il avoit cru remarquer que l'émétique, qui n'avoit pas fait vomir, avoit guéri les malades. Voilà donc ce qui a fait convertir, contre toute idée reçue en médecine, le tartre stibié et quantité de stimulans avérés en *contro-stimulus*. J'observerai, d'ailleurs, que ceux que soignoit le docteur italien étoient pour la plupart des personnes de la ville, ou quelques officiers qui n'étoient pas aux hôpitaux, et qui avoient peu souffert de la disette pendant une si longue marche; que s'il avoit été à même d'appliquer immédiatement sa méthode à nos soldats, il s'en seroit probablement très-mal trouvé. Je re-

garde cette distinction comme essentielle.

Quoi qu'il en soit, voilà comme je viens de le dire, l'origine du *contro-stimulus* qui fait tant de bruit en Italie, et c'est peut-être pour avoir appliqué mal à propos l'émétique comme évacuant, que Rasori a conclu que de cent malades, il y en a quatre-vingt-dix-sept qui pèchent par excès; tandis que d'après Brown, c'est diamétralement le contraire. C'est ainsi que le premier porta l'ingratitude jusqu'à renverser impitoyablement la doctrine du maître chéri dont il faisoit son idole, doctrine qui s'éloigne peut-être moins de la vérité que celle qu'il y a substituée. Enfin, la médecine de ce novateur est loin d'être heureuse, ce qui n'est pas une recommandation en sa faveur, et lorsqu'il guérit par hasard, ne pourroit-on pas croire, avec beaucoup de vraisemblance, que c'est pour avoir produit un effet tout-à-fait contraire à celui qu'il attendoit de ses moyens curatifs?

Dans tous les cas, il n'est rien de plus incertain, de plus embrouillé que la question de savoir comment agissent les remèdes, et il ne me semble pas que Rasori ait été prédestiné à résoudre ce problème.

Au reste, si la médecine fait des progrès, si

récemment encore, l'on a appris que la saignée, continuée jusqu'à la syncope, et répétée de la même manière selon la reparition des symptômes, guérissoit la rage; que l'eau chaude, simple ou miellée, l'eau sucrée, le charbon de bois, étoient le contre-poison de l'arsenic; que le même charbon, que l'albumine ou blanc d'œuf délayée dans l'eau, étoient le contre-poison du sublimé corrosif; le sucre en morceau, l'antidote du vert-de-gris, ce n'est pas plus aux systèmes, qu'à l'esprit de secte, qu'elle est redevable de ces précieuses découvertes, mais c'est toujours à l'esprit d'observation et à l'expérience. *Medicina*, dit Baglivi, *non est humani ingenii partus, sed temporis filia.*

Tous les médecins français, et il y en avoit beaucoup, même de susceptibles d'avoir une opinion, les deux quartiers-généraux des deux armées précitées y étoient réunis, regardoient, au contraire, la maladie dominante, comme asthénique, c'est-à-dire comme fièvre adynamique ou ataxique, toujours très-éloignée de l'angioténique, et la traitoient en conséquence. C'est sur les causes éloignées principalement qu'ils fondoient leur façon de penser, causes qui, à coup sûr, à

l'exception de celle rapportée par Rasori ; qui n'étoit qu'accidentelle, et qui ne me semble pas de nature à devoir l'emporter sur toutes les autres, étoient toutes débilitantes au moral comme au physique; car, outre que nos soldats n'aiment guère à battre en retraite, ils étoient assujétis à des marches et contre-marches forcées, à des fatigues énormes, sans presque recevoir de nourriture, pour réparer les forces perdues : ainsi, lors même qu'ils rencontroient quelques symptômes inflammatoires, ils considéroient l'inflammation comme asthénique. La méthode curative qui a été généralement suivie, en conséquence, a été très-heureuse dans tous les hôpitaux où les moyens ont permis de la mettre en usage d'une manière efficace, et mérite, sans doute, la préférence, à tous égards, sur celle du professeur, qui tient peut-être un peu à la manie de vouloir se singulariser.

Il sera curieux de remarquer que, malgré l'état de sténie dont abonde l'auteur précité en cette occasion, il ne s'en oppose pas moins très-fortement à l'application des vésicatoires, qui, considérés comme évacuans, sont asthéniques, et qui, pour cette raison,

sembleroient devoir convenir ici. Il manifeste même une telle aversion pour ce moyen, qu'il le regarde, dans tous les cas, comme une vraie peste du genre humain, comme il l'avance ouvertement dans l'ouvrage qu'il a publié sur l'épidémie en question : *Questa medecina symtomatica, è una peste vera del umano genere.*

Pendant qu'il s'exprimoit ainsi, et qu'il exhaloit sa bile d'une manière si générale et si absolue contre les vésicatoires, j'en obtenois dans les circonstances opportunes, les résultats les plus heureux; et je vais, parmi tant d'autres, vous en rapporter un exemple tiré de ma pratique civile, afin de faire en passant, une petite excursion hors de nos sombres et lugubres hôpitaux, exemple que je choisis exprès, comme capable tout à la fois, et de produire plus de sensation, et de donner encore plus d'extension à leur emploi. Je traitois alors à Loano, sur la rivière du Ponent, une jeune demoiselle de dix-sept ans, fille aînée de M. Martini, ancien sénateur à Nice, émigré de cette ville, à l'époque de la terreur, pour avoir fait son devoir, avant ce règne affreux et destructeur; cette jeune personne traînoit, depuis plus de trois

ans, une vie languissante et valétudinaire, par l'effet de la rétention de la première éruption du flux menstruel, éruption qui, dans ce pays, s'opère ordinairement vers douze ou treize ans; elle étoit chlorotique, toujours souffrante, fébricitante, sans appétit, avec des douleurs intermittentes à la région hypogastrique, aux reins et aux aines, des lassitudes spontanées, une mélancolie profonde, le pouls foible et fréquent, une grande difficulté de respirer, perte d'haleine au moindre mouvement, la couleur citrine, la tête pesante, une grande propension au sommeil, des embarras, un empâtement considérable dans les viscères abdominaux, qui occasionnoient une tuméfaction extraordinaire sur toute leur surface. Vainement avoit-on employé, dans un laps de temps aussi long, tous les stomachiques, les apéritifs, les incisifs, les martiaux et les emménagogues, les toniques et les diurétiques, les bains de pied, les lavemens et les fomentations analogues; la dureté et l'élevation du bas-ventre persistoient, en allant en croissant, et tous les autres symptômes empiroient, au point qu'elle étoit réduite à garder tout-à-fait le lit. Dans cette conjoncture difficile et

périlleuse, je lui ordonnai l'infusion du bois de sassafras, avec quelques autres moyens convenables à sa situation, l'éther, etc. Je lui fis appliquer un large vésicatoire qui couvroit l'abdomen; je soutins de mon mieux la suppuration qui s'étoit fortement établie. D'après la médecine de Brown, et ce que je viens de citer de celle de Rasori, s'il n'a pas changé de sentiment, l'on n'auroit sans doute pas prescrit, dans un cas d'asthénie si prononcée, les vésicatoires, et surtout les vésicatoires permanens, sur une capacité telle que le bas-ventre, vésicatoires qui, je le répète, devoient infailliblement affoiblir, en leur qualité d'évacuans; car, opposer un moyen asthénique à une affection éminemment asthénique, me paroît un contre-sens palpable par la règle *Contraria contrariis curantur;* à moins qu'il n'y ait aussi des toniques, des stimulans, des excitans indirects, comme j'aimerois beaucoup à le croire, c'est-à-dire des affoiblissans qui deviendroient fortifians. Au reste, si cette médecine est une médecine *symptomatique*, j'en réfère à tous les médecins qui sentent, qui apprécient comment cette cure a pu se faire : quoi qu'il en soit, ce seroit une médecine symptoma-

tique qui n'en auroit pas moins opéré une guérison sincère, entière et radicale, chez mon intéressante malade, et je ne cherchois pas autre chose. C'est pourquoi je continuerai autant que je le pourrai, à faire une juste et sage application de ce remède puissant, quelqu'épithète qu'il plaise au docteur Rasori de donner à sa manière d'agir, d'autant plus que même il ne s'est manifesté aucun des accidens que l'on attribue aux mouches cantharides; que la vessie, quoique placée si près du lieu où elles furent apposées, n'a nullement souffert de leur action ni de leur influence sur cet organe, et qu'elle n'a pas même paru soumise le moins du monde à leur empire.

Cela prouve de plus en plus que l'on doit toujours bannir de la médecine toutes les thèses trop générales qui semblent appartenir plutôt aux médecins spéculatifs de cabinet, qu'au véritable praticien; car, c'étoit ici non-seulement des vésicatoires qu'il falloit absolument, mais encore des vésicatoires évacuans, pour rompre, détruire et enlever l'infarctus si considérable qui existoit, et je ne prévois pas que sans eux, jamais on ait pu parvenir à sauver la jeune malade. Mais,

dès que les auteurs ont épousé une manière de voir quelconque, ils ressemblent au reste de la fragile espèce humaine, quant aux foiblesses qui lui sont attachées : ils ne mettent plus dans la balance que tout ce qui paroît l'étayer et lui être favorable, et ils rejettent, ou feignent de ne pas remarquer tout ce qui lui est défavorable. D'après cela, est-il étonnant si elle penche toujours tout d'un côté?

Quant à l'usage de ces moyens, dans l'épidémie en question que j'ai vue comme le professeur italien, j'ai remarqué pourtant qu'il ne falloit pas en faire un abus, s'ils étoient fixes, par un motif opposé au sien, puisque je l'ai regardée constamment comme asthénique; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont été souvent très-utiles comme ambulans.

On se souvient de deux médecins fameux, Sydenham et Morton, si je ne me trompe, qui, se trouvant à Londres dans les mêmes circonstances et dans une même épidémie, avoient également adopté une marche de traitement immédiatement opposée, qui réussissoit néanmoins de part et d'autre; malgré cette divergence, tandis que les plus prudens, les plus timorés, qui vouloient garder un certain

milieu entre ces deux extrêmes, perdoient tous leurs malades. J'ai vu des exemples semblables chez des médecins faisant leurs visites ensemble dans le même hôpital : l'un fortifioit, tandis que l'autre affoiblissoit, et ils n'étoient malheureux ni d'un côté, ni de l'autre. C'est ainsi qu'à l'hôpital Saint-Pierre de Milan, un médecin militaire français suivoit la méthode affoiblissante, tandis qu'en même temps un médecin italien, qui y étoit chargé du service médical conjointement avec lui, ne faisoit que tonifier, et ils étoient également heureux tous deux. Pareille chose est arrivée à Vérone. Donc, si la plupart des médecins qui n'emploient pas précisément les mêmes moyens curatifs, en emploient au moins d'analogues ou d'équivalens, il en est aussi qui en emploient d'absolument opposés, et comment concilier, avec ces faits de pratique, le système des quantités? Car, si les malades péchoient par excès, alors les toniques et les stimulans ne devoient-ils pas être pour eux un vrai poison, et s'ils péchoient au contraire par défaut, les affoiblissans ne devoient-ils pas nécessairement achever leur perte? L'expérience n'est donc encore nullement d'accord avec cette théorie, en ces

circonstances. Pour moi, c'est au changement considérable de manière d'être, apporté dans l'économie animale par ces moyens, bien que diamétralement opposés, que j'attribue la guérison en ces cas. Cependant, pour vous prouver que ce n'est pas toujours un exemple à suivre ni à imiter, et qu'on ne sauroit, au contraire, jamais apporter trop de circonspection en médecine, ni observer trop scrupuleusement; et qu'enfin un plan de traitement trop uniforme seroit quelquefois infiniment dangereux, je vous rapporterai que j'étois en Italie, lorsqu'il y régna une fièvre épidémique très-meurtrière, dans un grand village près de Mantoue, séparé en deux parties par une rivière; que tous les malades qui demeuroient sur la rive droite, et qui n'avoient pas été saignés dès le début, mouroient infailliblement, lorsque ceux qui demeuroient sur la rive gauche, et qui avoient été saignés, mouroient aussi sûrement que les premiers de la rive opposée, qui ne l'avoient pas été. Donc, malgré la plus parfaite analogie apparente dans les symptômes de cette épidémie, d'un côté de la rivière la saignée étoit essentiellement mortelle, tandis que de l'autre elle étoit in-

dispensable pour parvenir à la guérison. Je ne présume pas qu'on ait pu assigner de causes particulières satisfaisantes pour l'explication de cet étrange phénomène de pratique.

L'on me mande de Dax qu'il y règne aussi une maladie contagieuse. En vérité, je commence à croire que cette funeste opinion devient épidémique. Quoique quelques faits isolés sembleroient la favoriser, je ne pourrois pas plus me ranger de cet avis pour Dax que pour Saint-Sébastien, sans être muni de preuves plus convaincantes. J'admettrai, cependant, qu'une fièvre pétéchiale, ou toute autre de cette famille, peut favoriser le développement d'une fièvre rémittente. J'admettrai encore qu'il ne sera pas prudent de humer les émanations pulmonaires ou cutanées de tous ces fébricitans; qu'un plus ou moins long séjour dans un endroit clos où il se trouve un rassemblement, encore à plus forte raison s'il est de malades, sera aussi dangereux qu'imprudent : mais tout cela n'établit pas, à proprement parler, la contagion. La contagion n'existe, selon moi, que lorsqu'un contact quelconque suffit pour produire une maladie semblable à elle-même,

aux modifications près, relatives à l'âge, au tempérament, etc.

Quoi qu'il en soit, il vous sera sans doute revenu que la junte de santé de la province de Guypuscoa avoit envoyé sa décision très-positive de l'existence de la contagion, à Madrid.

Bien qu'il arrive quelquefois que l'on réussisse contre toute attente, aucun de nos amputés n'a eu cet avantage. Ils sont tous très-bien morts, quoiqu'avec une grande portion du corps retranchée; ce qui démontre mieux qu'aucun raisonnement, qu'un membre considérable leur a été enlevé chaque fois, au moins à pure perte. En général, nos chirurgiens sont trop enclins à l'amputation. Combien de militaires auroient conservé et la vie et la jouissance entière de tous leurs membres sans cette cruelle opération !

Saint-Sébastien, le 13 mars 1809.

Au même.

HUITIÈME RAPPORT.

J'AI encore assisté à une opération faite à la Miséricorde, par le chirurgien-major de Saint-François. Il s'agissoit de faire une incision à lambeaux à la partie supérieure et externe du bras droit, afin de découvrir la maladie de l'os, et de savoir si l'on devoit en enlever la tête. La plaie, produite par un coup de feu, étoit devenue carcinomateuse, après quatre mois de mauvais soins. Le patient a été plongé dans les tourmens les plus cruels, les plus horribles, pendant une grande et mortelle heure, dans laquelle il perdit une bonne et précieuse partie de son sang. Comme je

craignois que le pauvre opéré n'expirât entre les mains de l'opérateur, j'entendis quelqu'un balbutier autour de moi le *faciamus experimentum in animâ vili.*

Un malade, entré à Saint-François un soir trop tard pour être visité le même jour, fut trouvé, le lendemain à la visite, avec toute l'habitude externe d'un jaune livide, les lèvres extrêmement pâles, des taches violettes sur tout le corps. Il étoit expirant, et mourut dans la journée. Ayant été enterré trop vite, on ne put en faire pratiquer l'ouverture. La même chose est arrivée, à Saint-Elme, à un autre malade.

M. Fouignet de Pellegrue fit faire l'autopsie cadavérique, au sujet d'un emphysème, qui, s'étendant de l'extrémité externe d'une clavicule à l'extrémité externe de l'autre, formoit une espèce de palatine, qui descendoit jusqu'à la moitié supérieure du sternum. Voici les phénomènes qui s'offrirent : Le poumon gauche d'un tiers plus volumineux que le droit, étoit d'une couleur jaune plombée, et paroissoit ulcéré en l'examinant scrupuleusement. On trouva une ouverture par laquelle, avec l'air du poumon, suintoit une matière purulente assez abondante, qui s'in-

troduisoit dans la bronche. L'air qui l'accompagnoit avoit gagné le médiastin, et le tissu cellulaire, sous le sternum, en étoit tout infiltré. La glande tyroïde squirrheuse avoit le double de son volume ordinaire; l'infiltration se propageoit jusqu'aux clavicules, et formoit ainsi en descendant, l'espèce de palatine désignée plus haut. Le foie et la rate étoient considérablement augmentés de volume; l'épiploon d'un rouge brun paroissoit affecté de gangrène. L'ouverture des gros intestins fit voir leur tunique interne dans le même état que l'épiploon. Le malade ayant été attaqué d'une dyssenterie chronique, ces derniers phénomènes n'offrirent rien de remarquable. Aussi ne fit-on faire l'autopsie qu'à cause de l'emphysème.

M..... avoit paru vouloir me consulter sur un changement qu'il méditoit, et qu'il désiroit opérer, quant à ses dyssentériques qu'il songeoit à réunir tous dans une même salle. Comme il m'avoit fait l'honneur de prendre mon avis, je crus devoir lui présenter ma façon de penser, à cet égard, qui étoit pour la négative. Sans entrer encore dans toutes les raisons qui militent contre cette mesure, il me suffira de remarquer en passant que je

n'en ai jamais observé que de mauvais effets. Malgré mes réflexions, auxquelles il parut se rendre, M.... n'en suivit pas moins son premier projet, ce qui alors, au lieu d'une déférence, devenoit une malhonnêteté marquée. Peu importe; il en est résulté que M. le docteur sus-mentionné perdit, pour sa quote-part, trente-neuf de ses malades dans les dix jours suivans, perte qui compose plus des deux tiers des morts de nos hôpitaux, pour son seul et propre compte, et qu'il semble ne savoir à quoi attribuer cette fatalité, ne voulant pas la rapporter à sa véritable cause, d'autant plus que malgré son malheur si prononcé, c'est lui qui a le moins de malades à soigner.

Mon opinion à ce sujet, qui émane d'une observation constante de faits multipliés, est en opposition directe, je le sais, avec celle des auteurs les plus célèbres et les plus recommandables qui ont écrit sur la médecine des armées, et qui ont fortement étayé la leur, sur une crainte, peut-être illusoire, de la prétendue existence de la contagion. Ils veulent, conséquemment, que tous les malades attaqués de dyssenterie soient toujours réunis ensemble dans une même salle; mais

l'expérience m'a pleinement convaincu que leur appréhension si absolue pouvoit être très-mal fondée, puisqu'à ma connoissance il n'est jamais résulté le plus léger inconvénient pour les avoir laissés parmi les autres, comme ils avoient été placés en entrant; tandis que leur réunion, outre qu'elle devient un foyer bien plus nuisible, bien plus dégoûtant d'infection, et qu'elle suffit pour répandre dans l'air des salles le germe des maladies d'où elles émanent, est une mesure d'autant plus dangereuse que ces malades ne perdent guère leurs facultés morales et intellectuelles, jusqu'au dernier moment, qu'ils meurent en parlant, et que la salle qui leur est destinée finit toujours par être surnommée par les soldats, la salle des *incurables*, quelque dénomination qu'il plaise au médecin de lui faire donner, parce que c'est de celle-là qu'ils voient emporter, à chaque instant, tous les cadavres; qu'enfin il ne leur reste plus la moindre espérance de guérison, dès que l'idée d'y être transférés s'empare de leur esprit, ce qui empire infailliblement leur état, en raison de la terreur funeste que cela leur occasionne. D'ailleurs, si la maladie en question étoit réellement contagieuse par

essence, ou seulement susceptible de se transmettre facilement par infection, elle ne manqueroit pas de se communiquer aux officiers et à ceux qui fréquentent habituellement les casernes, comme les ouvriers, les marchandes de fruits, de légumes, d'eau-de-vie, les blanchisseuses, ainsi qu'à ceux qui fréquentent les hôpitaux, etc. etc., ce qui n'arrive pas. Voit-on enfin qu'elle se propage parmi le peuple comme certains typhus pestilentiels, qui s'y répandent, des camps et des hospices militaires, avec une rapidité effrayante? Pas davantage.

Pareille mesure de réunion avoit été prise à l'hôpital militaire d'Alexandrie, lorsque j'y faisois le service. Le premier médecin avoit fait rassembler, dans une grande salle du rez-de-chaussée, la plus humide, la plus malsaine, la moins aérée de l'établissement, tous ces pauvres diarrhoïques; et Dieu sait le bon effet que cela produisoit!

Pour moi, qui visitois ces malades, je remarquois, avec bien de la peine, que les moyens qui réussissoient avant ce rassemblement devenoient inutiles depuis qu'il avoit eu lieu. J'observerai aussi, à cet égard, que le chef du service étant censé, par sa place,

être celui qui a le plus d'instruction, et surtout le plus d'expérience, il devroit toujours, ce me semble, se charger lui-même d'une semblable besogne, qui est la plus difficile de la médecine, et ne jamais la confier à un autre confrère.

Voilà donc encore un des abus bien désastreux, dans la pratique militaire, que j'avois à signaler. L'exemple pris dans le service de M..... est d'autant plus frappant, qu'au bout de dix jours à peine avoit-il pu parvenir à conserver quelques-uns de ces malheureux malades, et ce n'est pas le seul que je pourrois rapporter de cette erreur si fatale, tant il est vrai qu'il ne faut jamais se fier trop aveuglement à ce que disent les auteurs, et qu'il est toujours bon d'avoir la sage précaution de savoir s'assurer par soi-même! Ce qui annonce encore que ce sentiment continue d'être accrédité comme plusieurs autres anciens préjugés, et que les médecins ne sont pas les seuls qui se mêlent de l'art de guérir, aux armées comme ailleurs, c'est qu'étant chargé de la surveillance du service médical de l'hôpital général de Madrid, en 1808, je me souviens que nous reçûmes un ordre de M. le commissaire ordonnateur en chef, ten-

dant à opérer ce rassemblement dans quelques salles particulières, tout en nous témoignant très-fortement son mécontentement de ce que cela ne se faisoit pas; mais j'en référai à M. Gorey, et il n'eut pas lieu.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, basées sur une très-longue pratique, il ne sera peut-être pas inutile d'avertir, en finissant cet article important, que si l'on se trouvoit malgré tout dans une occurrence extraordinaire, qui annoncerait d'une manière évidente le danger de laisser ces malades pêle-mêle parmi les autres, il seroit alors très-prudent, très-sage et même indispensable de prendre toutes les précautions nécessaires pour l'arrêter en les isolant; car ce qui n'a pas été observé par l'un peut l'être par l'autre dans une circonstance différente, comme l'insinue assez tout ce que j'ai avancé jusqu'à présent. Ainsi, quoique je demeure très-convaincu, comme on le verra plus tard, que la diarrhée ne se communique point par contagion, et qu'on ne fait qu'accroître extrêmement le mal, en réunissant les diarrhoïques, le praticien n'en devra pas moins être toujours sur ses gardes, afin de ne jamais sacrifier ses malades à une théorie quelconque, bien que

cette théorie émane directement de l'observation.

Les maladies inflammatoires vont en croissant. On a remarqué fréquemment le pissement de sang dans le second synoque.

C'est parmi les hommes appauvris et ruinés, qui, après avoir roulé d'hôpital en hôpital par évaeuation, finissent par être arrêtés ici sans pouvoir aller plus loin, et par y être atteints de quelques diarrhées colliquatives, s'ils ne le sont pas déjà d'avanee, qu'est prise la grande masse de nos déeès, considérablement accrue depuis les froids rigoureux qui viennent de nous survenir, sans que nous puissions même y parer par la chaleur du feu, puisqu'il n'y en a pas. Ceei se conçoit facilement. Il est fâcheux d'avoir ainsi à traiter ces vieux fonds de boutique qui empoisonnent les hôpitaux; mais c'est ce qui arrive toujours à ceux qui sont sur les derrières des armées, les médecins aimant à se défaire de préférenee, quand ils le peuvent, de toutes les maladies chroniques dont ils prévoient les suites funestes.

Les douleurs arthritiques et rhumatismales sont devenues plus vives et plus fréquentes. L'eau chaude, les tisanes sudorifiques, les décoctions de gaïac ammoniacées, les lini-

mens anodins, volatils, camphrés, savonneux, les frictions sèches, les bains, etc., ont été moins utiles que l'application locale de sangsues multipliées selon les circonstances, et suivie d'un emplâtre de poix plus ou moins animé.

Le moxa, que j'ai fait appliquer différentes fois avant que de me déterminer à envoyer les rhumatisans soit au dépôt, soit aux eaux thermales, lorsque la saison le permettoit, m'a quelquefois parfaitement réussi, lorsque tous les autres moyens étoient demeurés impuissans. Je suis persuadé que l'application du feu, si souvent employée avec succès par les anciens dans les cas opportuns, a été trop négligée de nos jours.

J'ai eu lieu d'observer aussi plusieurs hémoptysies qui dépendoient de l'engorgement du foie. Les sangsues à l'anus, préférables alors aux saignées, ont été doublement utiles; et les minoratifs joints au kermès, qui a quelquefois procuré quelques vomissemens faciles, ont été très-profitables, et ont achevé la cure.

Faute d'ingrédiens, les fumigations guytoniennes n'avoient encore été pratiquées que trois ou quatre fois depuis mon arrivée, et cela dans le commencement. Il vient enfin de

nous en arriver de Bayonne, que je vais faire utiliser de suite, car il vaut mieux tard que jamais; mais le véritable moment de l'urgence est passé, puisqu'il n'existe plus d'autre encombrement que celui de certains économes qui, afin qu'on leur en envoie, entassent leurs malades dans quelques chambres, pour montrer que leur établissement est vide.

Il est inutile de remarquer que toutes les représentations des médecins deviennent encore inutiles à cet égard, et qu'elles ne tendent qu'à se faire un ennemi dangereux du premier comptable de l'hôpital; car si cela n'est pas autorisé ouvertement par l'autorité qui a la police, cela l'est tacitement.

Saint-Sébastien, le 7 avril 1809.

Au même.

NEUVIÈME RAPPORT.

Mois de mars.

J'AI eu lieu de remarquer que les maladies endémiques de Saint-Sébastien étoient bilieuses et souvent mi-inflammatoires. J'attribue cette constitution maladive aux alimens, qui consistent, la plus grande partie, en poissons, et à l'air maritime, dont je vais avoir l'honneur de vous dire quelques petites choses en passant. Comme le fluide aqueux qui pénètre l'air de Saint-Sébastien est fourni par la mer, il lui communique bien de l'humidité; mais cette humidité ne détruit pas son élasticité. Les émanations marines dont il

est chargé, soutiennent son ton et son énergie. Cette humidité semble donc porter avec elle son correctif; ce correctif, bien loin d'affoiblir le ressort de l'air, lui communique un ton plus relevé. Nous voyons, en effet, cet air chargé de miasmes marins, détruire les murs, les pierres même qui sont sur les bords de la mer, dessécher la fibre des hommes qui habitent sur ses rives, et produire des maladies qui reconnoissent pour cause la rigidité de la fibre, des cachexies scorbutiques, bilieuses; la phthisie. Ces effets de l'air marin doivent s'observer plus facilement en cette ville, qui n'est qu'un petit port de mer, que dans une plus grande ville maritime. C'est ainsi que le bain de mer exerce, sur l'économie animale, un effet bien différent que celui d'eau douce, et que l'air, chargé d'eau douce, exerce une action toute opposée à celui qui est imprégné d'eau marine. Aussi les pêcheurs de cette presqu'île sont presque tous d'un tempérament grêle, fort, et vivent long-temps.

La vapeur qui s'élève de l'eau douce étant la portion la plus déliée, la plus ténue, la plus subtile, la plus légère du fluide qui fournit la vapeur, il ne doit s'élever en va-

peur d'une eau ordinaire que la partie la plus vapide et la plus dénuée de phlogistique; tandis que, de la mer, il doit s'en élever la partie la plus *saline*, la plus volatile et la plus phlogistique. Il faut cependant que je vous prévienne que si je parle des émanations *salines*, ce n'est qu'à l'imitation de quelques auteurs que j'ai lus; ce n'est que pour suivre la première impression reçue : car, pour vous dire la vérité, ma judiciaire n'est pas jusqu'aujourd'hui aussi pénétrante que la leur, et chimiquement je ne les comprends guère. Vous en sentez facilement la raison. C'est donc aux émanations bitumineuses, alkalines, et à celles plus ou moins aromatiques, fournies par les plantes aquatiques et maritimes, que je crois plus sûrement et plus solidement, parce que celles-là me sont infiniment mieux démontrées. Au reste, je ne veux donner une idée que de l'air que l'on respire sur les côtes et sur les bords de la mer, et non en pleine mer, air phlogistiqué qui doit se corriger en partie par l'air de la terre, et ici par une riche végétation, une abondante plantation; par la rosée qui s'élève tousl es jours des prairies environnantes, des brillantes campagnes et

des jardins émaillés; par celui des montagnes et autres lieux plus ou moins montueux, plus ou moins élevés qui nous entourent de toute part, lequel est plus pur, plus léger, plus battu, plus renouvelé.

Du 1er au 3, variable; du 3 au 5, assez beau; du 5 au 7, pluie; le 8, variable; le 9, beau, vent sud-est; le 10, variable, vent d'ouest; les 11, 12 et 13, froid, pluie, vent nord-est; du 14 au 25, très-beau, vent sud-est, chaleur assez forte; le 25, soir, pluie; le 26, pluie, vent sud-ouest; le 27, nuageux, pluie et ouragan vers le soir; du 28 au 1er avril, assez beau.

Les maladies observées dans le mois de mars, n'ont guère différé de celles observées dans le précédent. Rien de bien remarquable dans la constitution médicale.

Les diarrhées atoniques, qui étoient encore très-nombreuses au commencement du mois, ont continué d'enlever les malades. Parmi ceux de ce genre, la plupart marchoient de rechute en rechute, depuis plusieurs mois. Beaucoup ont fini par succomber ainsi dans un degré extrême d'émaciation, en dépit de tous les mucilagineux, des toniques, des astringens, des opiatique varié

employés de toutes les manières. Quelques-uns cependant ont échappé à ce fléau destructeur, et pourront peut-être se tirer d'affaire par l'approche de la belle saison.

Nous avons eu des fièvres intermittentes, tierces ou quartes, qui ont cédé à l'usage de quelques évacuans, suivis de l'emploi des amers et légers toniques. Ces moyens ont paru d'un grand secours aux individus qui, à la suite d'affections graves, présentoient des infiltrations partielles des membres, jointes à une bouffissure particulière de la face.

Beaucoup d'embarras gastriques ont disparu au moyen d'un ou de deux évacuans. Des fièvres bilieuses se sont montrées, chez quelques sujets, à raison de leur régime. Les fièvres putrides et nosocomiales ont paru plus rarement, et ont eu généralement une issue heureuse. Le jugement par les urines a constamment été favorable; quelquefois la maladie s'est terminée par les sueurs ou par les parotides. Elle se prolongeoit ordinairement du dix-septième au trentième jour; et alloit même parfois jusqu'au quarantième; d'autres fois leur marche a été plus rapide. Toujours ces fièvres n'ont été, proportion

gardée, à beaucoup près, aussi communes dans les hôpitaux que dans la ville; et le traitement, quoique souvent plus simple dans nos hospices, a cependant paru plus salutaire et plus efficace, puisque l'on a infiniment moins perdu dans nos établissemens. Parmi les soldats attaqués de cette maladie, quelques-uns ont encore éprouvé des gangrènes critiques, bornées à l'extrémité des doigts des pieds; d'autres fois la gangrène a frappé le bout du nez ou d'autres parties de la face, en même temps que les extrémités, ou bien s'est rencontrée par plaques, ordinairement sur les parties les plus saillantes du corps. Alors la mort étoit certaine; mais cette terminaison, heureuse ou malheureuse, a été beaucoup plus rare que dans le mois précédent. Nous n'avons jamais rencontré de gangrène sur les extrémités thorachiques. Entre plusieurs histoires de cette fièvre, que nous avons été à portée de voir, je rapporterai la suivante :

Un militaire, âgé de trente-quatre ans, étoit depuis quelques jours à l'hôpital, avec une santé douteuse : le 2 mars, affection gastrique très-prononcée, céphalalgie violente, chaleur vive, fièvre; le 3, mêmes

symptômes, constipation, altération; le 4, langue sèche, les yeux étincelans; le 5, les symptômes augmentent d'intensité; le 6, le délire se met de la partie; le 7, le malade ne peut prononcer une seule parole, quoiqu'il fasse des efforts extraordinaires pour articuler des sons, en sorte que la mâchoire inférieure et les lèvres paroissent affectées d'un mouvement convulsif continuel. Le soir, soubresauts des tendons. Le 8, mêmes symptômes, qui continuent jusqu'au 12 de mars, onzième jour de l'invasion de la maladie. Le délire fut alors moindre; le malade commença à articuler quelques sons; la sécheresse de la peau disparut; les excrétions se rétablirent peu à peu, de façon que, le 13 du mois, il entroit en convalescence.

Dès le début, un émétique, suivi d'abondans vomissemens de bile; des tisanes acidulées ou vineuses, avec des potions fortement éthérées et camphrées; au quatrième jour, la décoction de quinquina acidulée, unie aux vésicatoires rubéfians, sur les extrémités inférieures et fixes à la nuque, ont seuls fait disparoître ces aberrations de la nature, et ramené la santé.

Il eût été curieux d'être plus instruit sur

les accidens maladifs éprouvés par M. Poulage, jeune chirurgien sous-aide, et septième officier de santé que nous perdons ici depuis trois mois que j'y suis. Celui-ci est mort quelques heures après qu'il fut vu pour être traité, sans qu'il fût possible de lui faire prendre la moindre chose pour le soulager. Quand il fut visité, toute la face étoit rouge, gonflée; les yeux entr'ouverts, éteints, insensibles, sans mouvement, la pupille dilatée: il articuloit encore quelques sons, qui sortoient de sa poitrine, par une expiration bruyante qui amenoit beaucoup de mucosités autour des lèvres. Les extrémités latérales droites étoient agitées par des mouvemens convulsifs très-violens et répétés; les latérales gauches étoient comme paralysées; le pouls étoit précipité et fortement vibrant, puis s'éteignant peu à peu.

Par l'autopsie, on a découvert une quantité considérable de pus, ramassé entre la dure-mère et la pie-mère, seulement du côté droit; les vaisseaux du cerveau étoient injectés de sang, et les ventricules pleins de sérosités; ce qui a confirmé notre pronostic, relativement à l'affection cérébrale. Il est à remarquer que la couleur rouge et le gon-

flement de la face avoient disparu après la mort.

On a lieu d'observer certaines affections ou dispositions inflammatoires dans le principe des maladies. Après le traitement préliminaire, les affections rhumatismales ont été plus fréquentes que dans le mois précédent, sans doute à cause de la variété plus inconstante de l'atmosphère.

Toujours des nostalgies, souvent cachées sous l'apparence de quelqu'autre maladie, et les pauvres gens qui en sont atteints, finissent ordinairement par être les victimes de leurs affections morales.

Quatre ouvertures de cadavres ont été faites à Saint-François. Quoique les sujets paroissoient affectés de fièvres différentes, elles ont cependant offert des phénomènes analogues : tant il est vrai que des maladies, qui ne se ressemblent aucunement par les traits ni la physionomie, peuvent être parfaitement les mêmes quant au fond.

Frédéric Corn, soldat au régiment Darmstadt, étoit entré à cet hôpital comme galeux. Pendant le traitement, il est saisi tout à coup d'une espèce de frénésie. On le conduit aussitôt dans la grande salle des fiévreux-

galeux; on l'attache dans son lit; on lui prescrit une méthode curative appropriée; les révulsifs, les anti-spasmodiques, etc. etc. Il mourut, le quatrième jour de sa maladie, dans un délire tranquille, qui succéda au délire furieux. L'autopsie présenta un épanchement considérable de sérosités dans le thorax et dans les ventricules du cerveau; tous les organes paroissoient, du reste, dans un état sain.

Jean Masson, fusilier au deuxième régiment d'infanterie légère, natif d'Audeville, département de la Seine-Inférieure, entré le 16 mars, offre les symptômes suivans : délire sourd et tranquille, face pleine et blafarde, lèvres décolorées, prunelle dilatée, respiration difficile, et ne pouvant même respirer que sur son séant; pouls petit et concentré, diarrhée colliquative, etc. Il meurt au bout de quinze jours, après avoir été traité par les soins curatifs les plus convenables.

L'autopsie présenta un épanchement séreux dans les ventricules du cerveau et dans la capacité de la poitrine : tous les viscères de ces régions étoient, du reste, dans l'état naturel. On a trouvé dans le cœur une très-grande quantité d'albumine.

Folié (Pierre), soldat au quatrième régiment hollandais, deuxième bataillon, première compagnie, natif de Bromen, département de Marengo, entré le 17 décembre 1808, mort le 30 mars 1809, est successivement atteint de plusieurs maladies, et, en dernier lieu, de la gale. Le 26 mars, il est pris d'une sorte de rage, et porté dans la grande salle précitée. Délire furieux, écume à la bouche, les yeux étincelans, silencieux, refusant tous les médicamens, etc. Cet état dure pendant deux jours, au bout desquels le délire furieux se change en délire tranquille. Il éprouve une espèce de coma somnolentum, et meurt.

L'autopsie cadavérique offrit une quantité prodigieuse de pus à la partie inférieure et antérieure du cerveau; en sorte que cette matière n'étoit répandue que sur la pie-mère, qui paroissoit avoir souffert une inflammation, en la substance propre du cerveau et la dure-mère étoient intactes. On trouva également, dans la poitrine, une quantité énorme de sérosités : tous les organes de cette capacité étoient dans leur état naturel.

Jean Godolphin, tambour au soixante-dixième régiment, troisième bataillon,

sixième compagnie, natif de Mingenon, département d'Eure et Loir, entré le 7 décembre 1808 à Saint-François, mort le 1er avril 1809, fut successivement traité de plusieurs maladies, et, en dernier lieu, de la gale. Pendant son traitement, il éprouve un rhume, à la suite duquel il a de la difficulté à respirer, et sent comme un poids sur le diaphragme. Cependant, après l'usage des looks et des tisanes pectorales, les douleurs qu'il éprouvoit sous le sternum passent, et une grande quantité de crachats sont rendus. Son état reste long-temps le même, et il se trouvoit assez bien, quand la figure, les mains et les pieds venant à s'enfler, la difficulté de respirer augmente; il éprouve plus de douleur dans l'intérieur de la poitrine; il s'éveille quelquefois en sursaut, et est obligé de se tenir continuellement sur son séant, crainte de suffocation; son mal empire de jour en jour, malgré tous les remèdes qui lui furent prescrits, et il meurt.

A l'ouverture du cadavre, on trouva un épanchement considérable de sérosités dans l'intérieur de la poitrine; beaucoup de pus vers la partie supérieure du lobe gauche du poumon; compacité de l'extrémité inférieure

de cette partie, semblable à celle du foie; adhérence du péricarde avec le cœur; légère phlogose de la surface de cet organe; adhérence extraordinaire du poumon gauche avec la plèvre, etc.

Les plus intéressantes de ces observations, sont les deux dernières. Il est, en effet, surprenant de voir une aussi foible membrane que la pie-mère éprouver une phlogose, entrer en suppuration et se trouver seule affectée, sans y avoir fait participer la dure-mère, qui lui est contiguë, et la substance corticale du cerveau. L'épanchement de sérosités, qui s'est trouvé dans la poitrine, peut provenir d'une augmentation excessive d'énergie du système exhalant, qui, à cause de la sympathie qui existe entre le cerveau et la poitrine, a participé à l'affection de la pie-mère.

La quatrième observation offre un cas qui confirme, dans une capacité différente, ce qu'a dit Stoll de l'existence simultanée d'une hydropisie avec un état inflammatoire. Nul doute qu'il y en ait eu un dans la poitrine de Godolphin. Ainsi, l'état phlogistique par excès de force qu'il montre, peut, en augmentant l'énergie du système exhalant, donner

lieu à un épanchement séreux dans les différentes capacités.

Les deux autres cas présentent un épanchement dans les ventricules, qui peut être considérable sous un point de vue opposé; car il paroît provenir du défaut d'énergie du système exhalant, et du peu de vitalité de ce système, puisqu'il n'a pu opposer une résistance vitale assez forte pour vaincre les actions physiques qui portoient les fluides à s'épancher, à tomber, pour ainsi dire, d'une manière passive, de l'intérieur des canaux exhalans dans une capacité.

Par rapport au grand nombre d'hydrothorax qu'on rencontre, on désireroit pouvoir se procurer la digitale pourprée, qui n'est pas dans notre formulaire.

J'aurois été bien aise d'avoir votre opinion sur la jaunisse qui survient à ces fièvres insidieuses et malignes comme celle des hôpitaux, lorsque la deuxième et troisième période paroissent se confondre dans la première, lorsque la tête se prend dès l'invasion; que le délire se met de la partie; que les pétéchies couvrent toute l'habitude du corps avec de grandes plaques bleuâtres ordinairement sur les cuisses, comme s'il y avoit contusion;

que le pouls peut à peine se distinguer, tant il y a d'irrégularité dans la force et dans les intervalles des battemens; en un mot, qu'un certain principe sédatif semble agir sur toutes les fonctions vitales et naturelles, organiques ou appartenant à la vie animale. Cela ne ressemble-t-il pas à ce que Buchan appeloit peste d'Europe, et cela ne rappelle-t-il pas la description de Pringle?

J'aurois également été très-flatté de connoître votre sentiment, quant à la question de contagion, si souvent renouvelée depuis quelque temps. A coup sûr, les maladies mentionnées ne sont pas contagieuses comme celles qui ont un virus *sui generis*, qui se contracte par contact immédiat. Pour moi, le plus souvent, je n'aperçois guère dans tout cela que logomachie et entêtement, comme relativement à beaucoup d'autres points sur lesquels on n'est pas facilement d'accord; car si on entend parler des *halitus* qui s'élèvent du corps de l'homme malade, et qui passent dans le corps de celui qui se trouve dans leur atmosphère, par le moyen de la respiration, alors je demeure convaincu qu'elles sont contagieuses à un souverain degré, et beaucoup plus encore à certaine

époque de leur marche. Cette atmosphère viciée n'est pas très-étendue, elle existe incontestablement ; sans cela, le séjour des hôpitaux ne seroit ni si malsain, ni si dangereux. Quoi qu'il en soit, votre façon de penser sur toutes ces questions importantes seroit pour moi du plus grand poids, et finiroit par fixer définitivement mon opinion, qui n'est cependant pas loin de l'être, comme vous avez dû vous en apercevoir par tout ce que je vous ai mandé à cet égard.

Je le répète : malgré le concours d'un très-grand nombre de maladies extrêmement graves, je n'ai pas rencontré des faits, des caractères identiques assez multipliés, non-seulement pour croire à l'existence de ce qu'on doit entendre communément par contagion, mais même pour croire à l'existence d'une vraie épidémie nosocomiale, bien que la majorité des suffrages soit même contre mon sentiment sur cette dernière assertion, Quelquefois, à la vérité, ces maladies prennent naissance aux hôpitaux, parmi les convalescens et les malades ; mais d'autres fois aussi ces affections se développent dans les casernes ou ailleurs, et les sujets qui en sont atteints ne se présentent à nos hospices

qu'après l'invasion de la maladie : ce qui constitue une différence aussi évidente que palpable.

Au reste, quelque délicate et quelque importante que soit la question de contagion, il n'en est peut-être pas qui ait donné sujet à autant de controverses en médecine ; il n'en est peut-être pas qui ait été traitée d'une manière si peu satisfaisante : car, lorsqu'on arrive à ce chapitre d'une si haute considération, les auteurs n'établissent rien, ou presque rien, sur des bases solides ; ce qui prête à l'arbitraire. Aussi rencontre-t-on un nombre presque égal de médecins célèbres soutenir qu'une maladie est contagieuse, et soutenir qu'elle ne l'est pas, soutenir le pour et soutenir le contre : ce qui, au fond, ne me semble cependant pas annoncer autre chose, sinon que les uns, pour s'être trouvés dans des circonstances de communication fréquente d'une maladie, en ont inféré qu'elle étoit toujours essentiellement contagieuse, et que les autres, pour s'être trouvés dans des circonstances de communication rare, en ont inféré qu'elle ne l'étoit jamais. Ce ne seroit donc encore que pour avoir voulu trop généraliser, de part et d'autre, que seroit

venue l'erreur. Je pense néanmoins que la contagion existe moins souvent qu'on ne se le figure communément ; car je connois des médecins qui ne rêvent qu'elle. Je pense même qu'il est des médecins qui ont regardé comme contagieuses des maladies qui ne peuvent pas l'être ; car il en est de la contagion comme de tout le reste. Si l'on veut pousser les choses à l'extrême, tout deviendra contagieux. Cependant la véritable contagion est une qualité qui n'est jamais accidentelle, c'est-à-dire, qui peut exister comme ne pas exister : c'est pourquoi il faut faire la plus sérieuse attention pour ne pas confondre et attribuer mal à propos à la contagion une maladie qui règne épidémiquement par une toute autre cause générale, comme par l'effet de mauvais alimens, d'un froid excessif ou de chaleurs trop fortes ; d'autres fois par suite d'infection, etc. etc.

Malgré cela, un local quelconque sera toujours d'autant plus malsain, qu'il renfermera un plus grand nombre de maladies graves, fussent-elles même de différentes familles. Au surplus, dès qu'une maladie est contagieuse par l'effet du contact médiat, il me semble qu'elle doit régner très-commu-

nément; que cela est inévitable, par la grande facilité de la communication du virus; et si je conçois, contre l'opinion des anciens, qu'une épidémie peut exister, sans être contagieuse dans toute la force du terme, je ne conçois pas que cette espèce de contagion puisse exister avec une fièvre donnée, sans qu'elle soit infiniment répandue. D'abord il faut bien distinguer les deux espèces de contact qui propagent la contagion, le médiat et l'immédiat. Les anciens reconnoissoient donc aussi, comme contagieuses, les maladies qui se transmettent par l'atmosphère; quant à celles-ci, lors même que l'atmosphère n'est viciée de susceptibilité de transmission de contagion, que dans une étendue très-circonscrite, elles sont bien plus difficiles à éviter, que celles qui naissent d'un contact quelconque, et encore bien moins si c'est du contact immédiat seulement. Ceci posé, pour la solution de ce problème si intéressant, il me paroît que le danger de la transmission augmente en raison de ce que la maladie se communique plus facilement au moyen de l'atmosphère, et qu'il diminue à proportion que le contact immédiat devient plus nécessaire. En parlant de la communi-

cation par le contact médiat, j'ai entendu très-certainement, entr'autres, celle qui se fait au moyen d'un corps intermédiaire, tel que les vêtemens, les meubles, etc., qui conservent quelquefois le germe de maladies bien funestes. Par exemple, c'est par une balle de coton que la peste fut apportée de Séide, l'ancienne Sidon, à Marseille, peste qui a fait périr soixante-dix mille hommes, en 1720; et ce qui prouve qu'elle n'étoit pas transmissible par l'air, c'est qu'on en arrêta les progrès, en traçant une simple ligne. Le conseil d'Etat défendit, sous peine de mort, aux Marseillais de sortir de l'enceinte qu'on leur traça, et la peste ne franchit pas ces foibles bornes, et ne se communiqua plus au dehors en aucune façon, *non procedes ampliùs;* tant il est vrai que les plus petits moyens en apparence, dès qu'ils sont connus et pratiqués, produisent les effets les plus merveilleux!

Enfin, la plus terrible de toutes les contagions, celle qui opérerait plus de mal, et qui seroit le plus affreux fléau de l'humanité, seroit évidemment celle qui se transmettroit, avec une égale facilité, de toutes les manières possibles. Donc il sera extrêmement utile de savoir discerner comment et par

quelles voies une maladie se communique ; si c'est par l'atmosphère, par le contact, par les exhalaisons, par certaines sécrétions ou excrétions, etc. etc. C'est là qu'il est nécessaire d'observer, avec l'examen le plus scrupuleux, le plus mûr. Dans les autres sciences, on peut se tromper, donner dans de fausses hypothèses, dans des paradoxes absurdes, sans nul danger pour l'espèce humaine ; en médecine, il y va de la vie des hommes. Mais, pour en revenir à notre objet, si je n'ai pu reconnoître d'épidémie dans nos hôpitaux, à plus forte raison n'y ai-je pu remarquer d'autre contagion proprement dite, que l'infection occasionnée par l'encombrement, quand il a existé, et dont j'ai déjà fait mention, infection qui produit les fièvres nosocomiales ; et il faut alors considérer que l'encombrement d'une multitude de personnes, saines et bien portantes, est toujours contagieux, ou plutôt malsain par essence, quoiqu'à un bien moindre degré sans doute que l'encombrement des malades. Tout cela me paroît très aisé à comprendre.

Nous venons de parler de la contagion à peu près comme les anciens, pour faciliter l'intelligence de leurs ouvrages ; car la pre-

mière chose est de s'entendre : nous en avons même parlé dans un sens encore bien plus restreint, puisqu'ils appeloient contagion jusqu'à la maladie même.

Plusieurs d'entre les modernes ont suivi la route tracée, malgré toute son obscurité ; mais il convient d'en prendre une plus sûre, plus fixe et plus solide.

Si nous ne sommes pas plus avancés dan la science des différentes espèces de communication des maladies, c'est sans doute à notre mauvaise manière de philosopher qu'il faut s'en prendre : voilà la raison pour laquelle il y a des médecins qui ne trouvent que contagion partout, tandis que d'autres portent l'esprit de paradoxe jusqu'à prétendre qu'il n'en existe nulle part; tels sont Perlinus, Chirac, Chicogneau, etc. Ce chaos, cette confusion d'idées à cet égard, qui naissent de l'état de la médecine, appellent et nécessitent des bases plus précises. Nous allons faire en sorte de les poser succinctement.

La communication d'un virus s'opère ou par l'atmosphère ou par un contact médiat ou immédiat. La communication par l'atmosphère produit les épidémies; la communication par le contact produit la contagion.

Le virus contagieux n'a aucune sorte de volatilité qui lui permette de se mêler à l'air, lequel en deviendroit le véhicule.

La transmission d'une maladie contagieuse est le résultat d'une véritable absorption, qui s'effectue par la peau ou par les muqueuses.

Outre que les virus contagieux peuvent se transmettre par le contact immédiat, ils sont encore susceptibles de s'attacher aux meubles et aux vêtemens dont se sont servis les malades atteints de contagion : c'est le contact médiat.

Une maladie vraiment contagieuse est toujours essentiellement la même; s'il y a quelques variations, ce n'est que par rapport à ses phénomènes annexes : ce n'est donc qu'une même affection sur un sujet différent. Cette identité absolue des maladies contagieuses est un de leurs traits distinctifs. Les maladies épidémiques, au contraire, sont aussi nombreuses que variées; et, dans le même ordre, il est impossible d'en trouver deux qui soient parfaitement semblables à elles-mêmes.

Plusieurs contagions peuvent exister à la fois sur un même individu, jamais dans un même foyer : ainsi, si un homme qui a la

vérole contracte la peste, ses charbons ne transmettront que la peste, et ses chancres que la vérole.

Les maladies contagieuses peuvent être évitées en se privant de tout contact; mais on n'évite pas aussi facilement les typhus transmissibles par infection, puisque l'atmosphère qui entoure le malade est alors imprégnée de miasmes septiques, susceptibles d'être absorbés.

Pour qu'une maladie puisse être rangée parmi celles qui sont contagieuses, il faut qu'elle se transmette d'un individu à un autre, par une communication immédiate ou médiate du principe morbifique qui constitue la contagion : cependant tous les individus qui sont soumis à son influence ne contractent pas la maladie. Pour qu'elle se reproduise dans un autre sujet, il faut, outre ce transport d'un miasme d'un corps à un autre, une prédisposition, une aptitude particulière, sans laquelle il n'en éprouvera aucune atteinte.

Les virus ne suivent pas tous le même mode d'introduction : il en est qui se communiquent au moyen de l'insertion, comme l'inoculation de la variole, l'intromission du

vaccin. D'autres ne semblent pas susceptibles de semblable communication, comme la peste qu'on s'est fait inoculer inutilement, probablement par la raison, déjà alléguée, que les solutions de continuité dans les parties molles en seroient au contraire le préservatif. Ainsi, si Valli, cet expérimentateur fameux, ne s'étoit qu'inoculé le virus pestilentiel des bubons, après s'être inoculé le vaccin, son expérience seroit demeurée imparfaite; mais s'étant mis en contact, sous tous les rapports possibles, avec les pestiférés, elle ne laisse à désirer qu'un grand nombre de répétitions sur d'autres individus, pour être parfaitement sûre et mériter d'être généralement accréditée.

C'est le contact médiat, au moyen des étoffes ou des vêtemens, qui paroît la favoriser avec certitude, surtout s'il est continué pendant un certain temps. D'autres virus semblent avoir besoin d'excoriations, comme celui de la syphilis, qui ne paroît se communiquer que lorsqu'elle existe : ce qui expliqueroit, mieux que toute autre raison, pourquoi une personne attaquée de cette maladie, quoiqu'ayant long-temps cohabité avec une personne saine, ne la lui donne

pas toujours faute de cette condition. La vérole ressembleroit alors à la rage, sous le rapport de l'admission du virus.

Les principes contagieux n'étant nullement volatils, l'air ne peut, en aucun cas, en être le véhicule, ni servir à leur déplacement. Les miasmes, ou germes d'infection, s'élèvent du corps de l'homme actuellement frappé d'une maladie putride, flottent dans l'air, forment autour de lui une atmosphère infectée, et déposent à la surface du corps un suintement qui en est comme le résidu. Toutes les bouches du système absorbant, mises en contact avec ces miasmes, les absorbent d'autant plus facilement, d'autant plus sûrement, que le rapprochement sera plus intime. Toucher, dans ce cas, ne sera que plonger ses absorbans cutanés dans une atmosphère miasmatique plus chargée. Ne seroit-ce pas la raison pour laquelle on auroit confondu toutes les espèces de communication des maladies sous le titre, trop vague, de contagion? Mais ceci suppose une transpiration plus ou moins considérable, qui existe ou qui a précédé.

L'atmosphère est toujours le mobile des maladies épidémiques, dont les unes résultent des

altérations générales de l'air, dans un pays, tandis que, dans les autres, l'air n'est vicié qu'autour de quelques foyers putrides, ou de quelques individus malades. De là les deux classes d'épidémies, etc. Dans la première, seront les catarrhes, les diarrhées, etc.; dans la seconde, les fièvres des prisons, des hôpitaux, des vaisseaux, et en général tous les typhus. C'est donc mal à propos que celles-ci, dont l'origine est épidémique, ont été confondues avec les contagieuses: il y a ici infection, et non contagion.

Le rayon de l'atmosphère, imprégné de miasmes délétères, est très-borné pour chaque individu en particulier; mais la réunion de ces sources empoisonnées suffit pour répandre dans l'air des appartemens ou des salles, le germe des maladies qui les occasionne.

Plus l'espace dans lequel se développent les foyers de miasmes putrides est circonscrit, plus aussi les maladies qui en naissent ont d'intensité.

Les maladies qui se transmettent par infection, sont donc susceptibles de plus ou de moins d'énergie communicative, selon les diverses circonstances.

Mon dessein n'est pas de traiter de la con-

tagion *ex professo;* cela m'entraîneroit trop loin : mais le peu que j'en ai dit suffira, j'imagine, pour en laisser une idée plus satisfaisante à ceux qui n'en ont nulle espèce de notion. Il en sera de même des épidémies, puisque j'ai été amené à en parler par la même occasion.

C'eût été le cas de traiter de la transmission des maladies héréditaires, comme aussi de toutes les maladies chroniques auxquelles on a prodigué la qualité de contagieuses; qu'il me suffise de remarquer, en passant, que ce n'est au moyen d'aucun virus que ces premières se transmettent des parens aux enfans, mais qu'elles sont dues seulement à une certaine identité de conformation, d'habitude, d'habitation, de manière de vivre, de tempérament, etc. etc.

Quant à l'existence sporadique de la fièvre jaune, dans les cas rapportés, j'y crois toujours d'autant plus facilement, que Lind assure qu'il en existe même de bénignes; que la température chaude est celle qui paroît lui plaire davantage; qu'en conséquence celle de cette saison n'est pas trop conforme à ses habitudes, ni propre à son développement; que, dans les températures

modérées, elle n'a guère régné que sporadiquement, même à Saint-Domingue, comme le prouve l'histoire des maladies de 1735, 1736, 1737, 1738, 1742, et qu'alors le plus grand nombre en guérit; que si le même avantage n'est pas arrivé chez nous, c'est sans doute par l'effet de circonstances concomitantes plus fâcheuses. Au reste, quoique cette maladie soit ordinairement très-désastreuse, elle paroît cependant le devenir moins de jour en jour lorsqu'elle se montre en Europe : puis, toutes ces réflexions sont très-capables de bannir la consternation et la terreur, si dangereuses, qui s'emparent de tout le monde au premier bruit de son apparition.

Cependant, si je ne puis encore embrasser entièrement l'opinion de Lind, quant à la bénignité de cette fièvre, au moins je n'y vois guère jamais qu'une fièvre maligne d'une espèce particulière qui amène l'ictère; et c'est ce qui me paroît le plus propre à concilier, à la multiplicité des symptômes, la difficulté et le peu de succès des traitemens les plus suivis jusqu'à ce jour. De même qu'il n'existe point de maladie dont la cure soit si peu connue, si pleine d'incertitudes et d'hé-

sitations, de tergiversations, je n'ignore pas qu'il n'en est point à laquelle on ait prodigué tant de noms divers, ni qui ait reçu autant de définitions différentes. La fièvre jaune est la complication la plus funeste des putrides bilieuses, écrit celui-ci; l'autre prétend que, dans sa première période, c'est une vraie adynamique simple; à sa seconde période, une adynamique dans toute son intensité, plus ou moins compliquée avec l'ataxique et l'adénonerveuse. Il en est qui, pour en prendre plus à leur aise, prolongent les périodes jusqu'à quatre, comme s'il étoit rare de les voir toutes se confondre ensemble. Celui-là définit la fièvre jaune une espèce de fièvre ardente, bilieuse ou inflammatoire, *de causis*, souvent avec complication de putridité gastrique; quelquefois c'est une rémittente ou intermittente pernicieuse, maligne. Il est facile de s'apercevoir combien ces définitions sont défectueuses, selon les règles de la logique, combien elles conviennent peu à la chose définie, *uni*, *soli et omni definito !*

Si nous voulons nous arrêter aux diverses dénominations qui lui ont été données, alors on l'appellera fièvre de la Barbade, fièvre

putride rémittente jaune des pays chauds, fièvre maligne des Indes occidentales, typhus grave; selon Cullen, typhus ictéroïde; selon Sauvage, tretiophie d'Amérique. Aux Antilles, elle est connue sous la dénomination de mal de Siam; et si l'on est de l'avis de ceux qui soutiennent qu'elle a passé d'un pays dans un autre, ce sera à Siam qu'elle aura pris naissance, pour arriver ensuite aux Indes occidentales : mais j'observerai que, selon mon sentiment, cette maladie n'est nullement susceptible de passer d'un pays dans un autre, et que c'est toujours à quelque vice de localité, sous l'influence de l'atmosphère, qu'elle doit sa naissance. Enfin, les Français l'ont nommée fièvre des marins; les Espagnols, *vomito prieto;* les Italiens, *febbre gialla*, du nom que lui ont donné les Anglais, à cause de la couleur jaune qui teint ordinairement la peau à une certaine époque de la maladie, et c'est de cette couleur qu'elle retient aujourd'hui, plus généralement, cette dernière dénomination.

Mais si nous voulions maintenant venir à sa symptomatologie, est-il une maladie si multiforme? Je n'en finirois pas si j'essayois d'en faire la longue et pénible énumération : aussi

ne l'entreprendrai-je pas; je me contenterai d'en référer à ce qui a déjà été rapporté.

Est-il étonnant, d'après ces définitions, d'après ces descriptions, je ne parle pas des noms qui ne font rien à la chose; est-il étonnant, dis-je, si la cure reste posée d'une manière si variable et si peu sûre? Voilà donc encore ce qui intéresse le plus le malade, ce qui intéresse le plus l'art de guérir, qui demeure indécis : et comment seroit-il possible que je fusse satisfait de ce qui est le plus important, de ce qui est même le seul important? Donnez-moi donc une bonne, une salutaire méthode de traitement, variât-elle selon l'énorme multiplicité des symptômes; ne m'en donnez même qu'un petit équivalent, et volontiers je vous abandonnerai tout le reste. Ce n'est que cela que je cherche, que malheureusement je cherche toujours en vain : car, sans cela, toutes vos recherches resteront toujours inutiles pour moi, et je n'en serai pas moins embarrassé dans le choix des remèdes à employer, que si la maladie n'avoit jamais paru, puisque je me trouverois réduit à recourir aux principes et aux moyens généraux qu'on enseigne dans les cours de médecine, et à ne faire peut-

être, que ce que l'on appelle la chasse aux symptômes.

Je pense devoir avertir de nouveau, que les méthodes curatives, détaillées dans cet ouvrage, qui font partie de l'histoire de quelques-unes de ces maladies, ne sont que des extraits des différens rapports qui m'ont été fournis; que c'est bien, à la vérité, la façon dont elles sont traitées en général dans les hôpitaux militaires et ailleurs, mais que je suis loin de les proposer absolument pour modèles. J'estime donc que, dans la fièvre jaune, l'inflammation est presque toujours asthénique. J'entends, par là, qu'elle tend très-rapidement vers l'état gangréneux; calmer l'irritation et soutenir les forces : voilà les deux grandes indications qui paroissent s'offrir à la fois, et qui sont si difficiles à remplir ensemble.

En conséquence, je bannirois l'usage des vésicatoires, dont on a vu l'application si souvent réitérée, dans les rapports sus-mentionnés, parce que, dans presque tous les cas, ils ne font guère qu'accélérer l'affaissement et hâter la perte des malades; je préférerois les sinapismes, si on les jugeoit indispensables; car, je veux le répéter encore, je

répugnerois entièrement à l'emploi des vésicatoires, même en qualité de rubéfians : et Darwin croit, avec une grande vraisemblance, que leur application trop légère a fait périr beaucoup de personnes qui avoient des fièvres accompagnées d'une foiblesse considérable, cette foiblesse étant augmentée à la suite d'une trop forte stimulation.

Les vomitifs et les purgatifs ne produisent pas de meilleurs effets; ils ne font que provoquer plutôt la gangrène de l'estomac et des autres viscères. D'après cela, il seroit superflu, j'imagine, de parler davantage de la saignée, dont on a aussi tant abusé. Voilà pourquoi, bien que je sache qu'un traitement uniforme ne soit pas admis par le plus grand nombre de médecins français, qui se figurent que la maladie n'est jamais la même, et qu'il faut varier la cure à l'infini, en suivant très-scrupuleusement les indications de toutes les variétés, de toutes les formes diverses dont la fièvre aime à se revêtir, je n'en passerois pas moins, sans balancer, à l'administration du quinquina à hautes doses, et à prendre de toutes les manières possibles; du quinquina, le premier des remèdes toniques, selon tous les méde-

cins, lorsqu'il est administré méthodiquement, le plus propre à rétablir cette *stabilité d'énergie* si nécessaire, dont parle Barthez; et à augmenter directement les forces radicales du principe vital.

En voilà assez, ce me semble, pour laisser un aperçu sur ma façon particulière d'envisager cette maladie et le traitement qui lui est convenable; mais il sera toujours libre à chacun de conserver son opinion, qui sera d'autant plus respectable, qu'elle sera mieux et plus universellement étayée de l'observation, *opinionum magistra.* Néanmoins, pour qu'on ne puisse pas me taxer de m'en tenir à un seul remède, j'avertirai qu'il sera toujours bon d'avoir égard au tempérament des sujets, aux circonstances dans lesquelles on se trouve, ainsi qu'au caractère particulier de la maladie.

L'opium, et surtout le camphre, dans la vue de résoudre les stases inflammatoires, toujours si susceptibles d'une terminaison gangréneuse, seront souvent du plus grand secours, pour les raisons apportées à l'article des Fièvres ataxiques, auquel je crois devoir renvoyer le praticien.

Saint-Sébastien, le 2 mai 1809.

A M. GORCY,

Membre de la Légion d'Honneur, Médecin en chef de l'armée d'Espagne, etc.

(Aujourd'hui Officier de la susdite Légion.)

DIXIÈME RAPPORT.

Mois d'avril.

Qui pourroit s'imaginer combien de représentations, de réclamations ont été portées de ma part, depuis ma résidence, en cette ville, relativement à l'entretien de la propreté dans nos divers établissemens, sans avoir jamais pu atteindre à ce but tant désiré ? De quelque grande importance qu'elle soit, le médecin militaire, ami de ses malades, qui est bien pénétré de tous les devoirs de son état, a beau faire pour y parvenir, il a beau mettre tout en œuvre, malgré tous ses efforts

les plus soutenus, elle ne vient presque jamais manifester la moindre apparition, que lorsqu'on y attend la visite qui est toujours attendue ou annoncée d'avance de quelque officier général supérieur, lequel, à n'en juger que d'après ce qu'il voit, et sur toutes les apparences, se figure que l'hospice est supérieurement tenu, et n'imagine pas que cette propreté passagère et de commande va disparoître dès qu'il sera sorti. Si donc elle est ainsi apparue, un instant par hasard, sur la superficie, ce n'est nullement par respect pour les malades, ni en leur considération, c'est seulement pour inspirer une excellente opinion au général, sur la tenue habituelle de l'hôpital, tandis que si elle régnoit de coutume, l'on pourroit y arriver à toute heure, toujours tout y seroit trouvé en bon ordre; tandis enfin que si c'étoit une mesure d'habitude, toute l'administration n'auroit pas besoin d'être en mouvement, pendant plusieurs journées, et pendant plus long-temps, afin de faire montre, au moyen d'une trompeuse illusion, de ce qui n'existe pas en effet; c'est un charme alors, d'examiner comme tout remue, comme tout travaille, comme

tout est en action, pour donner le change sur tous les points à l'autorité militaire; et voilà comme dans ces lieux de douleur, semblable manœuvre se renouvelle à chaque minute, par rapport à tout le reste, pour peu que le cas le requiert. Donc, quant au fond, l'on se soucie très-peu que le service aille bien ou mal, pourvu qu'il n'y ait pas de plainte portée à aucun officier général supérieur faisant quelque inspection, et qu'il paroisse bien aller dans les momens les plus opportuns; c'est assez, c'est à quoi tout se borne, et c'est aussi tout ce qu'on exige. C'est ainsi qu'aujourd'hui personne ne s'inquiétant de faire son devoir, un chacun cherche à capter la faveur, et que celui qui y arrive le plus facilement, est celui qui sait mieux en imposer. Que l'on juge d'après cela, combien nos soins auront eu peu de succès, quant aux qualités des alimens et aux fournitures de toute espèce! Voilà pourtant sur quelle base existent nos hôpitaux militaires. Rien n'y est difficile, comme de faire mettre en pratique toutes les grandes mesures de salubrité. Jamais on n'y parvient entièrement.

Permettez-moi de m'arrêter devant le

pourquoi, et de passer rapidement à mon rapport mensuel accoutumé.

Le 1er avril, vent sud-ouest nuageux; le 2, pluie abondante, vent d'ouest; du 3 au 10, vent nord-ouest très-froid, pluie, giboulées et neige; du 11 au 13, pluie et vent d'ouest; 14, tempête affreuse, pluie, vent d'ouest; 15, giboulées le matin, beau le soir, où le vent passe du nord-ouest au sud-est; 16, vent sud-ouest très-violent, pluie, grêle; 17, vent nord-ouest, pluie et tonnerre; 18, pluie, vent *idem;* le 20, vent nord-ouest, grêle et giboulées le matin, vent nord-est et beau l'après-midi; 21, vent sud-ouest et pluie; 22, vent nord-ouest, grêle et pluie, 23, *idem*, éclairs fréquens, le soir; 24, vent nord-ouest et pluie; 25, variable, nuageux; le 26 assez beau, vent d'est; 27, beau, tonnerre sur la mer, dans la nuit, pluie; 28, pluie, vent d'ouest; le 29, vent sud-ouest, pluie; le 30, vent *idem* et pluie.

La constitution médicale n'a pas encore paru beaucoup changée, c'est-à-dire toujours quelques fièvres putrides et malignes, les affections catarrhales et rhumatismales devenues plus fréquentes, à cause de l'humi-

dité excessive de l'atmosphère, les fièvres gastriques et muqueuses qui tiennent un peu de l'affection catarrhale régnante, mais surtout la diarrhée et la dyssenterie chroniques. C'est à ces dernières maladies invétérées, que l'on doit la plus grande perte de nos malades.

Quelques varioles discrètes ou confluentes se sont aussi montrées. Un des malades de Saint-François, atteint de cette dernière, y est mort le sixième jour ; les boutons étoient pourprés, et des pétéchies livides se remarquoient sur la surface de son corps.

Un malade entré au même hôpital, dans un délire morne, parut d'abord soulagé par l'application d'un vésicatoire à la nuque, l'usage d'une potion calmante et d'une tisane de tilleul; mais bientôt son mal s'exaspéra, et il mourut. L'autopsie cadavérique offrit un épanchement de sérosité dans les ventricules du cerveau et dans la capacité de la poitrine.

Nous avons aussi perdu plusieurs malades d'hydrothorax. On n'a rencontré, dans tout le courant de ce mois, qu'une seule fièvre maligne, avec ictère survenu le troisième jour. Le confrère Martel est parvenu à sauver le malade, au moyen des toniques

et des stimulans; résultat qui jusques-là n'avoit encore guère eu lieu en pareille conjoncture.

Nous avons remarqué en outre plusieurs leucophlegmaties, principalement à la suite des maladies chroniques précitées.

Le 25 avril, M. le médecin Mauxion vit, dans une de ses salles de Saint-Barthélemy, à cinq heures du soir, un homme âgé de vingt-huit ans, qui étoit sorti le 18 du même mois de l'hôpital. Il étoit couché sur le dos, les extrémités étendues et droites, les mains se portant constamment à la partie supérieure du sternum, et présentant des mouvemens convulsifs continuels. Il avoit les yeux ouverts, mobiles, mais ne fixant aucun objet. Du reste, la face étoit comme dans l'état naturel, avec cette différence que le malade ne pouvoit avaler quelques gouttes de tisane; la respiration étoit anxieuse, fréquente, et laissoit entendre un ronflement semblable à celui de certains agonisans. Le pouls étoit un peu plus fréquent que dans l'état ordinaire.

D'après ces données, on le jugea frappé d'une apoplexie séreuse. On ordonna cinq vésicatoires, quatre aux extrémités, le cinquième entre les deux épaules, à la hauteur

des omoplates. On prescrivit de plus un lavement avec l'alkali volatil (ammoniaque caustique) et l'éther. A sept heures du soir, il étoit dans la même anxiété. Il mourut le lendemain à cinq heures du matin.

Le crâne ayant été ouvert, on rencontra un foyer purulent dans les sinus coronoïdaux, et sur les côtés de la dure-mère, une matière roussâtre abondante. Après avoir enlevé cette membrane, on vit l'arachnoïde entièrement recouverte d'une substance purulente. Les ventricules et le reste du cerveau étoient sains. Les cavités thorachiques et abdominales n'offrirent rien de remarquable.

Le médecin susdit rendit la voix à un jeune militaire, atteint, depuis six mois, d'une aphonie qui ne lui permettoit pas de donner des sons distincts, au moyen d'un large vésicatoire placé entre les deux épaules, qui a produit, à son grand étonnement, et au bout de trois jours, tout l'effet qu'il ne croyoit pas lui-même pouvoir espérer d'en obtenir. Deux autres vésicatoires appliqués précédemment à la nuque, à deux reprises différentes, chez le même sujet, n'avoient pu lui procurer le moindre soulagement.

Saint-Sébastien, le 2 juin 1809.

Au même.

ONZIÈME RAPPORT.

Mois de mai.

Le 1er mai, temps couvert, vent sud-est; le 2, pluie, vent nord-est; le 3, pluie le matin, beau le soir, le vent a passé du sud-ouest au sud-est; le 4, vent nord-est, beau; le 5, pluie, vent nord-ouest; le 6, variable, nuageux; vent du sud; le 7, vent d'est, beau; le 8, vent d'est frais, très-beau; le 9, chaleur, vent sud-est, beau; le 10, chaud, vent sud-est, beau; le 11, nuageux, vent du sud; le 12, vent d'est, beau; le 13, *idem;* le 14, vent d'est et beau le matin, vent du sud-ouest et orage le soir; le 15, variable, ciel

voilé ; le 16, légère pluie, vent sud-ouest ; nuageux ; le 17, *idem ;* le 18, vent d'ouest, pluie ; le 19, vent sud-ouest, ciel voilé le matin, beau le soir ; le 20, vent sud-ouest, légère pluie le matin, beau le soir ; le 21 voilé, vent sud-ouest ; le 22, vent sud-ouest, voilé le matin, beau le soir ; le 23, beau, vent sud-est ; le 24, très-beau, même vent ; le 25, même vent, beau le matin, le soir, éclairs fréquens, pluie ; le 26, vent du sud, chaleur étouffante, orage le soir ; le 28, quelques nuages, mais beau, chaleur et vent sud-est ; le 29, vent sud-ouest, pluie et soleil alternans ; le 30, vent d'ouest, un peu de pluie le matin, assez beau le soir ; 31, très-beau, vent d'est.

Nous avons rencontré, dans le mois de mai, un plus grand nombre de fièvres intermittentes, ordinairement tierces ; elles ont facilement cédé à quelques évacuans et à l'usage des amers. Les diarrhées atoniques ont toujours continué de composer la masse des maladies régnantes. Il est bon de se rappeler que la plupart de nos malades se forment de vieux piliers d'hôpital, et qu'encore la plus mauvaise marchandise de toute l'armée, en ce genre, nous est arrivée suc-

cessivement par évacuation. On a remarqué sur plusieurs sujets qui avoient été atteints de ces diarrhées, des obstructions à la rate et au foie qui, quelquefois, se sont terminées par des hydropisies diverses, et quelquefois ont été guéries au moyen des remèdes appropriés. Quelques fièvres putrides et nerveuses devenues plus rares, ont encore attaqué plusieurs soldats. Quelques phthisies et diverses affections catarrhales et de la poitrine ont régné sur quelques individus. Les hydrothorax ont toujours été très-nombreux. J'ai vu un variolique qui, ayant été considérablement affoibli par une diarrhée colliquative, n'a pas eu assez de force pour soutenir l'éruption. Il est mort le quatrième jour de l'invasion de la maladie. La nostalgie n'a pas cessé d'être assez commune. Mais venons aux observations particulières les plus intéressantes.

Michel Viario de Hiano, département de la Sezia, fusilier au deuxième bataillon, troisième compagnie du 100e. régiment de ligne, âgé d'une trentaine d'années, d'un tempérament athlétique, entra le 3 mai à l'hôpital Saint-François, et présenta d'abord les signes d'une fièvre putride nerveuse;

traité par la méthode curative indiquée en pareils cas, il se trouvoit le 10 en voie de convalescence. Le 12, nouveaux symptômes morbides, parmi lesquels on remarquoit la coloration en jaune de la sclérotique, une teinte de la même couleur aux parties supérieures de la face, une douleur très-vive vers la région épigastrique, un aspect triste et abattu, un pouls foible, concentré, la langue sèche et légèrement ligneuse, le serrement du ventre, le gonflement, la rougeur et le larmoiement des yeux, etc. Afin de combattre les symptômes imminens qui paroissoient, afin de calmer l'irritation qui se manifestoit, on crut devoir prescrire six onces de petit-lait nitré, à prendre deux fois par jour, une potion anti-septique camphrée, des bols camphrés et nitrés, une limonade vineuse minérale et un lavement avec l'infusion de camomille.

Le 13, l'ictère fit des progrès rapides, et s'étendit jusque vers le milieu de la poitrine; la langue étoit plus sèche, la douleur de l'épigastre plus intense; il eut des nausées et des vomissemens de matière noire, point de sommeil ni de selles, céphalalgie atroce, commencement de sphacèle au bout du nez,

permanence et exaspération de tous les autres symptômes. Jugeant qu'il n'y avoit plus un instant à perdre pour prévenir la prostration totale des forces, on n'eut plus d'égard à l'irritation apparente, et on eut recours à une décoction de kina acidulée, aux potions anti-septiques camphrées, aux bols camphrés et nitrés, au vin généreux; un large vésicatoire fut appliqué à la nuque, etc.

Le 14, la jaunisse s'étendoit jusqu'au bout des jambes, quelques pétéchies se manifestèrent encore, tous les symptômes s'aggravèrent, une chaleur mordicante se faisoit sentir sur toute l'habitude du corps, le pouls se déprima, les autres symptômes persistèrent avec plus de force. Mêmes indications, mêmes remèdes.

Le 15, prostration totale des forces, pétéchies nombreuses sur la poitrine et le cou, douleur excessive à la région précordiale, nausées, point de selles: lavement avec l'infusion de camomille, fomentation sur l'épigastre avec une décoction de kina, l'éther et le camphre.

Le 16, état carotique, pétéchies sur toute la surface du corps, écume à la bouche, langue fuligineuse, pouls inégal et irrégulier.

Potion majeure. Mort vers les dix heures du soir.

L'autopsie cadavérique, faite en ma présence, nous offrit une inflammation considérable de certaines parties de l'intestin iléon, plusieurs plaques gangréneuses, dans différens autres points de cet intestin, commencement de sphacèle aux orifices supérieurs et inférieurs de l'estomac, plusieurs portions de cet organe enflammées, le foie beaucoup plus volumineux que dans l'état naturel, la vésicule biliaire extrêmement gorgée, la substance parenchymateuse du foie très-facile à déchirer, celle de la rate de même, des matières noirâtres contenues dans l'estomac; le poumon droit et gauche offroit des plaques énormes sphacelées. On éprouva une odeur infecte d'environ une pinte de sanie qui s'échappa par la narine gauche du cadavre, et on remarqua la teinte jaune des membranes muqueuses et séreuses de toutes les cavités, etc.

Jean Isembert, de Pont, département de la Charente-Inférieure, du 116e régiment, premier bataillon, quatrième compagnie, étant passé de la salle des galeux à celle des galeux-fiévreux, y occupa le n°. 63, et pré-

senta, le 17 mai au soir, une teinte jaune à la conjonctive, avec la même couleur à la tête et au cou, la peau sèche et brûlante, anxiété et douleurs violentes à la région épigastrique, céphalalgie atroce, pouls concentré, nausées et vomissemens de matières noirâtres, langue sèche, bout du nez livide, respiration pénible, bouffissure et rougeur de la face, etc.

L'exemple de la terminaison funeste de la maladie du n°. 78, tint le médecin sur ses gardes, et les signes non équivoques que présentoit le malade, le mettant à même de porter un diagnostic certain, il s'empressa d'employer la décoction de quinquina, l'éther et le camphre sur l'épigastre et sur le bout du nez : mêmes remèdes intérieurement, les vésicatoires aux bras et à la nuque, etc.

Le 18, symptômes exaspérés, vomissemens fréquens et spontanés de matières noirâtres, pétéchies innombrables sur toute la poitrine et le cou, ictère s'étendant jusqu'aux jambes, couleur livide du bout du nez plus prononcée, cardialgie et céphalalgie beaucoup plus considérables, douleur gravative à la région du foie, gonflement, rougeur et larmoiement des yeux.

Le 19, symptômes plus violens, délire tranquille, pétéchies se répandant d'une manière effrayante, sur toute l'habitude du corps, pouls irrégulier et très-déprimé. On insiste sur les mêmes prescriptions, et l'on en augmente les doses.

Le 20, mort.

L'autopsie faite par le chirurgien major nous a présenté les mêmes dérangemens organiques que chez le n°. 78 : une grande quantité de sérosité étoit renfermée entre la dure et la pie-mère, comme dans les ventricules du cerveau, les membranes et le parenchyme des divers organes, étoient également très-colorés en jaune.

Feriet, natif de Bordeaux, invalide à la compagnie des vétérans de Fontarabie, fut porté le 21 à l'hôpital Saint-François, et y exhiba les symptômes suivans : Ictère général, pétéchies innombrables sur toute la surface du corps, pouls concentré et foible, douleur atroce à la région épigastrique, céphalalgie violente, langue comme ligneuse, vomissemens de matières noirâtres, peau brûlante, angoisses inexprimables, bouffissures et rougeur de la face, etc.; traité par la même méthode curative que les n°s 78 et

63 ; il ne laissa pas de succomber le 23 dans le délire et des anxiétés affreuses.

Pierre Schmit, natif de Pir, département de la Roër, âgé d'une trentaine d'années, d'un tempérament plétorique, entré le 24 février à l'hôpital Saint-François, y fut traité comme galeux jusqu'au 19 mai qu'il entra dans la salle des galeux-fièvreux ; dès le même soir, il présenta les symptômes suivans : Douleur gravative à la région du foie, couleur de la conjonctive, de la face et du cou, jaune, céphalalgie et cardialgie atroces, nausées, pouls concentré et foible, quelques pétéchies, anxiété considérable, abattement et foiblesse excessifs du malade, langue sèche et ligneuse ; tous ces symptômes s'aggravèrent jusqu'au 24 qu'ils commencèrent à s'amender à la suite d'une hémorragie de la narine droite ; les jours suivans, les gencives et l'intérieur du palais fournirent du sang en abondance, ce qui soulagea beaucoup le malade. Il fut traité par la décoction de kina acidulée, le vin généreux, les potions antiseptiques camphrées, les bols camphrés et nitrés. Le 20, on lui appliqua deux vésicatoires aux bras, autant aux jambes, et un sur la région épigastrique. L'instinct le portoit

à prendre tous les remèdes qu'on lui ordonnoit : il avaloit le vin, surtout avec un extrême plaisir. Il est convalescent. C'est le second, en peu de temps et en pareille circonstance, qui se tira ainsi d'affaire par une hémorragie nasale.

J'ai exhibé partout les autopsies cadavériques, telles que je les ai vues, ou telles qu'elles m'ont été fournies. On distinguera facilement, j'imagine, si tant est qu'il s'en rencontre quelques-uns, les phénomènes particuliers, observés dans le cerveau, dans le poumon, dans le cœur ou ailleurs, qui pourroient être les effets de la mort, qui par conséquent n'appartiennent pas à la maladie, et qui ont rendu tant d'ouvertures de cadavres inutiles et illusoires, quant aux progrès de la médecine. Les médecins qui ont fait une étude suffisamment approfondie de l'immortel ouvrage de Morgagni, *De sedibus et causis morborum*, ne s'y tromperont pas; et il est essentiel, sans doute, de ne pas confondre les altérations qui constituent la nature d'une maladie, sa cause proxime, avec celles qui sont la suite de la mort, et qui arrivent infailliblement après elle. Au reste, nous avons rapporté, rela-

tivement à cette fièvre, des résultats anatomiques assez nombreux, assez tranchés et assez analogues, pour laisser peu à désirer.

Pampelune, le 4 mai 1810.

Au même.

DOUZIÈME RAPPORT.

Mois d'avril.

Le mois d'avril a été pluvieux, très-humide par conséquent, et ordinairement froid et venteux. Je ne vous ferai pas un roman. Je n'irai pas chercher, dans les ouvrages de médecine ni dans mon imagination, les maladies prétendues qui ont dû exister dans nos hôpitaux. Je ne veux vous dire qu'un mot; et loin de vous rapporter ce que je n'ai pas vu, je ne vous dirai peut-être pas même tout ce que j'ai vu, parce que ma mémoire ingrate pourroit rester en défaut.

Si l'on peut avancer qu'il ait régné ici une

véritable constitution maladive, dans nos établissemens, pendant ce mois, elle appartiendroit décidément aux affections muqueuses, et la plupart de nos malades ont participé plus ou moins à cette espèce de constitution, qui seule n'a jamais présenté de danger. Mais ici, comme à Saint-Sébastien, la masse de nos maladies se compose d'affections chroniques de la poitrine, surtout de diarrhées chroniques, de nostalgie, de fièvres intermittentes de tous les types, de rhumatisme; souvent même elles se réunissent plusieurs ensemble, et offrent ainsi des variations, des complications à l'infini. Voilà ce que nous montrent les squelettes ambulans dont nous gratifient très-généreusement, par évacuations, nos aimables confrères du troisième corps d'armée. En général, j'ai remarqué que c'étoit les toniques, les stimulans ou les excitans qui agissoient plus fructueusement, dans ces différens cas, en y joignant l'usage de bons alimens bien appropriés.

Afin de satisfaire à votre invitation de spécifier distinctement à l'avenir sur le mouvement, la quantité de décès appartenant à la médecine et celle appartenant à la chirurgie, vous trouverez que le mois d'avril en a pré-

senté trente-neuf en tout à l'hôpital de l'Evêché, dont vingt-deux à la médecine, et dix-sept à la chirurgie.

Un soldat polonais avoit, tous les cinq jours, des attaques très-violentes qui se manifestoient sous toutes les formes de l'épilepsie. Au bout de quelque temps, conduit par l'analogie, j'attaquai ces retours périodiques par de fortes doses de quinquina uni à la valériane et à l'opium, et bientôt, à ma grande satisfaction, je vis disparoître entièrement ces accès.

J'ai soigné deux malades attaqués d'érysipèles considérables qui occupoient toute la superficie de la capacité de la tête avec gonflement énorme, fièvre inflammatoire, etc. Le traitement anti-phlogistique dans le principe suivi des anti-septiques, selon l'arrivée des symptômes qui les réclamoient, m'a parfaitement réussi. Je sais qu'un troisième, qui étoit ailleurs, est mort à la suite d'un état semblable, et que l'autopsie a montré un épanchement séreux dans la cavité du crâne.

Nous avons eu plusieurs fièvres nosocomiales auxquelles très-peu de nos malades succombèrent, quelques hydropisies partielles ou générales; mais, comme vous le

voyez, notre résultat demeure toujours assez satisfaisant, et il le seroit bien davantage sans les évacuations qui nous sont arrivées.

Un sous-officier de gendarmerie atteint de plusieurs accidens vénériens, entra à l'hôpital de Saint-Pierre. Il y prit quelques bains, et on passa ensuite à l'usage des frictions. A la troisième, il lui survint un tremblement général. On suspendit, pendant deux ou trois jours l'application du mercure; mais on eut la maladresse d'y revenir; il en reprit donc encore trois autres, et les mêmes symptômes reparurent avec plus d'intensité. Cette mobilité nerveuse et musculaire est toujours très-sensible, même dans le lit, et augmente infiniment quand le malade veut se lever et marcher. C'est dans cette situation qu'il fut évacué à l'Evêché, par le chirurgien de Saint-Pierre, tandis que les chancres syphilitiques existoient encore. J'ai cru devoir essayer quelques bains tièdes, d'autant plus que leur usage avoit absolument cessé pendant le traitement mercuriel, je n'en obtins que de mauvais effets. Maintenant, je lui administre le quinquina, la valériane, l'opium, etc. Il transpire considérablement, et je ne m'aperçois d'aucune amélioration. Au reste, je ne

sais quelle tournure cela prendra ; je crains, et suis obligé de renvoyer la suite de cette observation à une autre fois. Le sujet est pléthorique et a beaucoup d'embonpoint, je serois tenté d'avoir recours aux bains froids, mais sa maladie vénérienne..... Je n'ose guère encore, et si toutefois je le fais, je commencerai par éprouver les aspersions.

J'ai été consulté, au commencement du mois passé, par la femme d'un maître-ouvrier de régiment, très-replette, et âgée de trente-huit ans, qui, malgré son obésité et une apparence séduisante de brillante santé d'ailleurs, portoit une vomique à la poitrine, dont je démêlai facilement l'existence par les symptômes qui la caractérisent. Je ne la crus pas extrêmement avancée. Je lui ordonnai un régime convenable, des embrocations émollientes sur la partie affligée, des bains de vapeur aiguisés avec le vinaigre à recevoir par la bouche, afin de hâter, autant que possible, la maturité de l'abcès. La respiration devenoit ainsi, chaque jour, plus laborieuse, et enfin, ne se faisoit plus qu'avec la plus grande peine. Alors, je commençai par lui administrer l'ipécacuanha à petites doses, et

de manière à procurer trois ou quatre vomissemens. De cette sorte, la rupture s'opéra; elle vomit quantité de pus, et se trouva très-soulagée. Je réiterai le vomitif avec les mêmes précautions, pendant dix jours, de deux jours l'un; j'avois soin de le placer vers le soir, afin de ne pas faire coïncider l'éveil artériel avec l'action du système abdominal; car si le système artériel exerce son action le matin, on sait que le système abdominal exerce la sienne vers le soir. Cela posé, le matin est dans l'ordre d'une journée ce que la puberté est dans l'ordre de la vie. Elle rendit jusqu'aux pellicules du sac qui servoit d'enveloppe à la vomique. Elle est parfaitement guérie. Mais comme on a toujours à craindre, dans ces circonstances, la reproduction d'une semblable maladie, je lui ai conseillé, pour moyen prophylactique, de continuer à se faire vomir, de loin à loin.

J'avois déjà traité, à Bruxelles, en l'an IV de la république, d'après une consultation par écrit faite avec M. Taranget, alors docteur et professeur en médecine distingué de l'université de Douai, où il est aujourd'hui recteur de l'académie; j'avois déjà traité, dis-je, une dame de quarante-trois ans, qui se trouvoit

à peu près dans la même occurrence, et cela avec le même succès, seulement l'évacuation de la vomique se fit chez elle tout à la fois par les voies supérieures et inférieures, et elle rendit, par ces dernières, entr'autres matières, un amas noirâtre très-dur, très-compact et très-pesant, de la grosseur d'un œuf de poule. Il y avoit aussi cette différence remarquable entre l'une et l'autre, que celle-ci ne transpiroit que d'une seule moitié du corps, et que c'est du côté qu'elle ne transpiroit pas que se trouvoit la vomique; mais elle suoit beaucoup, et au moindre mouvement, du côté qui étoit resté doué de la faculté de la transpiration.

Ces deux traitemens sont heureux autant que satisfaisans. Le dernier principalement renferme quelque chose d'étonnant, à cause du passage extraordinaire, je dirois même impossible à concevoir et à expliquer, d'une partie des matières purulentes par les selles, surtout du corps dur susmentionné. Au reste, il faut convenir que de toutes les formes de phthisie, la vomique est celle qui présente plus de facilité pour parvenir à la guérison.

En général, rien de plus difficile à connoître, et par conséquent à traiter, que les

maladies de poitrine, comme le fait bien sentir Baglivi par cette exclamation: *O quantùm difficile est cognoscere pectoris morbos!* C'est un des écueils de la médecine. C'est pourquoi je ne saurois trop recommander, à cet égard, l'étude de la Nouvelle Méthode pour reconnoître les maladies internes de la poitrine, moyennant la percussion de cette cavité, par Avenbrugger, ouvrage traduit du latin, et commenté par Corvisart. Les expériences de cet auteur, réunies à celles de son savant traducteur, composent tout ce qui existe de plus capable d'avancer cette science, comme de plus propre à faire travailler le praticien avec connoissance de cause dans le labyrinthe de ces maladies, puisqu'il y est conduit par le témoignage des sens. C'est ainsi, plutôt qu'en changeant le langage médical, que l'on parviendra à reculer les bornes de l'art de guérir.

Pampelune, le 1er juin 1810.

Au même.

TREIZIÈME RAPPORT.

Mois de mai.

Plus nous nous éloignons des époques où les évacuations de Sarragosse nous sont arrivées, plus la mortalité diminue; et plus nous nous en rapprochons, plus elle augmente, comme vous aurez lieu de le remarquer. C'est donc là le véritable thermomètre de sa diminution comme de son augmentation. Dans la dernière, trois évacués ont expiré en arrivant, et cela a continué, les jours suivans, malgré que douze étoient restés en route.

La chirurgie est malheureuse ici, et perd même beaucoup de ses malades qu'elle sem-

bleroit ne devoir pas perdre, eu égard au peu de gravité des accidens. Elle a plus de vingt morts pour son compte pendant le mois passé; ce qui, proportion gardée, surpasse infiniment le nôtre, comme vous le voyez, par le mouvement que je vous adresse.

Au sujet de cette branche de guérir, si étendue aux armées, sans rien préjuger, malgré tout, de ce qui regarde le service chirurgical du gouvernement de Navarre en particulier, je vais me permettre une petite digression qui embrassera la distribution actuelle de ce service en général.

Depuis douze à quinze ans, les chirurgiens-majors des hôpitaux qui auparavant étoient l'élite de la chirurgie militaire, ont fui ce service, en cherchant à se faire nommer à des régimens, soit à cause de la stabilité de ces places, soit qu'ils préfèrent la police d'un colonel, nécessairement moins ténébreuse, à celle d'un commissaire des guerres, d'autant plus que dans les régimens, où leurs fonctions se réduisent à très-peu de chose, ils sont encore plus favorisés; en sorte que les chirurgiens-majors des dernières promotions qui ont été forcées par le grand nombre qu'il en a fallu, par rapport aux guerres nombreuses

et continuelles de la France, sont ceux qui, le plus souvent, pansent et soignent les blessés; il est vrai qu'ils ont le même grade, mais le grade suppose tout au plus quelque talent, quelque capacité, et ne les donne nulle part, pas plus que les dignités n'apportent avec elles une plus grande aptitude aux emplois supérieurs. D'après cela, cette innovation qui favorise l'avantage ou l'agrément des chirurgiens militaires les plus anciens et les plus instruits, favorise-t-elle également la curation des malades et l'instruction des jeunes chirurgiens? Personne ne le croira, et on ne verra là qu'un contre-sens manifeste, en ce que la masse des maladies les plus graves qui sont du ressort de la chirurgie, et qui réclameroient les secours les mieux entendus, est confiée aux chirurgiens le plus nouvellement promus, et que la gale simple, la gonorrhée ou blennorhagie demeurent le partage de la plupart des chirurgiens censés les plus instruits, les plus expérimentés, les plus consommés dans leur profession, en un mot, des vétérans de la chirurgie militaire, ce qui s'oppose même au perfectionnement de ceux-ci, et par conséquent aux succès toujours croissants d'un art si utile. En effet, que signifie une organisation

de service de santé où il y a presque de la défaveur à être placé près des malades et de la faveur à l'être, où il ne s'y en trouve point? Est-il de bizarrerie plus dangereuse, et le choix à faire des chirurgiens auxquels l'on confie la cure des malades, ne devroit-il pas toujours tomber tout naturellement sur les chirurgiens-majors les plus capables? Combien ces réflexions, si elles sont justes, ne sont-elles pas défavorables aux hôpitaux militaires de nos armées, et pourquoi ne pas plutôt faire en sorte d'attacher, comme cela arrivoit autrefois, par les seules lumières du bon sens, toutes les marques possibles de prédilection aux chirurgiens qui y sont employés, en opérant l'heureux changement que nécessite l'intérêt du soldat, afin de leur y faire désirer de l'emploi, de préférence, par des récompenses méritées et des distinctions faites pour exciter l'émulation et l'encouragement? Alors, la répartition des chirurgiens militaires se feroit tout naturellement dans l'ordre le plus avantageux aux maladies chirurgicales.

La même constitution maladive du mois précédent s'est prolongée, à cause du froid, de l'humidité et des pluies continuelles. Nous

rencontrons une plus grande quantité de fièvres intermittentes. Quelques fièvres malignes ou ataxiques se sont montrées çà et là. Rien d'autrement important. Nous conservons toujours certain nombre de ces hommes exténués venus du troisième corps d'armée, que nous ne pouvons pas faire passer plus loin à cause de leur état de délâbrement, et qui nous demeurent ainsi jusqu'à dernière extinction.

Après avoir usé, pendant quelques jours, des aspersions d'eau froide sur les cuisses chez le sous-officier de gendarmerie dont il a été fait mention dans mon rapport du mois dernier, le tremblement cessa dans tout le côté gauche, et subsista dans le côté droit. Bientôt il lui survint une fièvre aiguë, excessivement violente, que je respectai, que je favorisai même, autant que possible. Il y succéda une éruption cutanée considérable sur toute l'habitude externe, composée de petites taches rouges presque semblables à celles des fièvres pourprées, une inflammation à la gorge, une grande difficulté d'avaler, des douleurs insupportables, une insomnie continuelle; la diarrhée et le tremblement diminuèrent peu à peu, et finirent par l'abandonner

entièrement. La fièvre de continue ou plutôt de rémittente qu'elle étoit, dégénéra en tierce, dont les accès étoient très-forts. Puis, cette fièvre cessa aussi totalement sans qu'on ait employé aucun moyen à cet effet. Le malade fut beaucoup mieux; et les efforts de la nature s'étant montrés plus puissans que les nôtres, je le regardai comme convalescent. Tous les symptômes étoient ainsi disparus, il sembloit même tout-à-fait guéri, et ne laissoit plus d'inquiétude que celle relative à la maladie vénérienne, à laquelle je me proposois de parer bientôt. Cependant, l'appétit ne revenoit que très-lentement, que très-difficilement, malgré que toutes mes vues fussent portées de ce côté. Huit ou dix jours après, un autre sous-officier de gendarmerie placé à côté de lui, et attaqué d'une fièvre cérébrale, ayant été malheureusement se cacher sous son lit pendant la nuit, dans son délire, il en fut tellement effrayé en s'éveillant, que cette maudite frayeur excita un nouveau tremblement qui reparut aussitôt, à la cuisse droite, tremblement continuel et assez considérable qui existe encore.

A propos de fièvres aiguës, considérées comme remède des maladies chroniques, je

rapporterai, en autres, un trait bien saillant, arrivé en l'an XI de la république, aux eaux thermales et minérales d'Acqui, dont j'étois chargé. Un inspecteur aux vivres y étoit venu faire usage des bains, afin d'éloigner des douleurs générales de rhumatisme qu'il éprouvoit depuis quelques années. Indépendamment de ces douleurs, il étoit sourd, depuis neuf ans, à la suite d'une maladie vénérienne mal traitée, et l'étoit devenu d'une telle sorte, que, ne pouvant me faire entendre avec lui au moyen de la parole, je devois consigner par écrit et mes prescriptions et tout ce que j'avois à lui dire. Au bout de trois semaines, après avoir éprouvé quelqu'amélioration relativement à ses douleurs, il se proposoit de partir. J'insistai pour le faire rester, en lui dissimulant mon véritable dessein. J'avois déjà remarqué plusieurs effets merveilleux de la part d'une fièvre qui survenoit quelquefois à la suite de l'usage de ces bains, surtout quand ils étoient répétés pendant un certain laps de temps. Dans cette vue, outre que je lui faisois prendre intérieurement beaucoup d'eau minéral, je l'astraignois à plusieurs opérations externes par jour, telles que les bains ordinaires, ceux de

vapeur, les boues, les douches; et la fièvre, que j'attendois avec impatience, finit par éclater avec une grande violence. Il est inutile de dire combien je la favorisai ! Le troisième jour, les symptômes se calmèrent, et il n'avoit déjà plus besoin de ma correspondance écrite pour m'entendre. Au bout de six jours, à son très-grand étonnement comme à celui de tout le monde, il entendoit aussi bien qu'on pouvoit le désirer.

J'ai connu un chimiste célèbre, à Bruxelles, qui, pour procurer la fièvre dans des occasions semblables, c'est-à-dire lorsque la maladie n'est pas organique, conseilloit l'opium, et l'administroit de manière à la produire. Il m'a assuré qu'au moyen des précautions nécessaires, il avoit souvent réussi, sans remarquer aucun inconvénient fâcheux.

J'observerai, en passant, que les cures aussi admirables que prodigieuses produites par l'usage de ces eaux thermales chez les blessés, par le ramollissement des cicatrices, sont très-communes, qu'elles ont évité des amputations jugées indispensables, en rendant même le libre et facile exercice du membre qui, quelquefois, devoit être amputé, d'après les avis des chirurgiens, et qu'elles en évite-

roient un plus grand nombre, si l'on connoissoit plus généralement leurs propriétés, et si elles étoient plus sagement administrées. D'un autre côté, leur emploi doit s'étendre à bien plus de cas maladifs, que l'on ne l'a pensé communément jusqu'aujourd'hui.

Cependant, avant de se déterminer à envoyer des malades aux eaux, il est indispensable de les bien connoître, et de pouvoir préciser les causes qui constituent leurs différences essentielles entr'elles, afin de faire un choix éclairé et raisonné parmi celles qui paroissent le mieux indiquées, surtout quand on se trouve dans le voisinage des contrées où elles sont communes. On y parvient non-seulement par des décompositions chimiques multipliées et sciemment exécutées, mais encore par la connoissance acquise de leurs divers degrés de chaleur. De cette sorte, on arrive peu à peu à savoir discerner exactement les circonstances auxquelles elles conviennent davantage, de même que les précautions à prendre, pendant leur administration. Ceci exige une étude toute particulière, aussi suivie sur chacune d'elles, que celle que doit en faire chaque médecin qui est désigné pour leur application. C'est ici particulière-

ment que la science des gaz est nécessaire. Il en est beaucoup de sulfureuses, d'autres sont acidules, d'autres encore sont ferrugineuses, etc., etc. L'expérience, notre éternelle boussole, fondée sur un tableau synoptique des maladies et des résultats obtenus, viendra ensuite couronner toutes nos recherches à cet égard. Mais les eaux en question offrant une grande latitude par une élévation considérable de température, seront plus ou moins applicables à tous les cas, d'autant plus que l'on y rencontre çà et là, à proximité des plus chaudes qui doivent servir pour l'usage externe, lesquelles sont les plus abondantes, des sources d'eaux minérales tièdes, et d'autres absolument froides pour l'usage interne. C'est pourquoi la préférence accordée à Acqui pour un établissement militaire en ce genre, est très-méritée, et il seroit à désirer que l'Espagne nous fournît, quelque part, une semblable ressource ; cela éviteroit de renvoyer en France une foule d'hommes dont la présence seroit infiniment plus utile dans ce pays.

Les vraies contre-indications à l'administration des eaux thermales dans toutes les maladies chroniques, tant internes qu'externes,

sont beaucoup moins fréquentes que ne le pensent communément, d'après certains auteurs ou les préjugés reçus, les médecins qui n'ont pas été chargés de les administrer par eux-mêmes pendant plusieurs années, ou qui ne les ont pas administrées avec une attention suffisante ; elles sont même souvent salutaires et guérissent comme par enchantement, lorsqu'ils les supposent très-nuisibles, soit à cause de quelques mouvemens fébriles, soit à cause de quelque complication avec la poitrine, soit à cause d'un trop grand épuisement, etc. etc.

Ce qui confirme de plus en plus combien il est nécessaire en médecine, dans toutes les occurrences, d'avoir examiné, observé scrupuleusement par soi-même, avant d'arriver à une idée juste des différens moyens à employer : car rien n'est plus à craindre, dans l'exercice de cette profession, que des données superficielles et peu approfondies. Donc, le crysoloque est un poison très-dangereux dans la pratique ; et il est encore trop de sujets en médecine, sur lesquels on n'a que des ébauches imparfaites.

Je finirai cet article par une réflexion qui m'a toujours paru pondérante : les eaux mi-

nérales artificielles, malgré tout ce qui a été publié en leur faveur, ne peuvent jamais remplacer exactement les naturelles. Bien que ces dernières ne semblent être que le produit de la décomposition des pyrites en contact avec un filon d'eau, il échappe toujours quelque chose dans leur analyse, peu facile au chimiste le plus consommé. La nature n'aime guère à découvrir, à dévoiler entièrement son secret aux yeux des foibles mortels; et il est extrêmement difficile de la prendre sur le fait. Donc, en dépit de tous les efforts de l'art, elles diffèrent toujours plus ou moins, jusque dans leur propre essence, des eaux minérales factices : la chaleur spontanée, le frottement, le mouvement continuel du courant, pendant un trajet quelconque, etc. peuvent aussi leur procurer un plus grand degré de perfectibilité pour l'usage. C'est pourquoi la préférence doit être accordée, à juste titre, aux productions de la nature, à ses dons gratuits plutôt qu'aux combinaisons de l'art, tendant simplement à l'imiter. Ainsi, ce n'est pas seulement à l'effet du voyage et des distractions qui se présentent aux bains, qu'il faut attribuer l'efficacité plus marquée, et les succès et plus pro-

noncés et plus multipliés des eaux minérales naturelles. En outre, l'extrême facilité de pouvoir les prescrire copieusement, sous des formes plus variées, comme en quart de bain, en demi-bain, en bains entiers, en bains de vapeur, en boues, en douches, etc., de faire intérieurement un usage alternatif, selon les avis du médecin, quelquefois des eaux thermales tièdes, quelquefois des eaux minérales froides, etc. tout cela ne doit encore pas peu contribuer à rendre leurs propriétés infiniment plus assurées.

Quoi qu'il en soit de l'opinion que je viens d'émettre en faveur des eaux minérales naturelles, malgré ma prédilection pour elles, je suis loin de vouloir ravir aux eaux minérales factices le tribut d'éloge qui leur est dû. Le médecin Courtès en a obtenu beaucoup de succès à l'hôpital militaire de Toulon; et il n'est pas le seul qui ait eu à s'en louer. En conséquence, j'estime qu'on a mal fait de les laisser tomber en désuétude, principalement pour nos soldats auxquels elles étoient ordinairement administrées avec plus d'ordre et de précision que les naturelles. En outre, les artificielles présentent toujours le double avantage, et de pouvoir varier à

volonté, selon les cas, les doses des minéraux qu'on veut qu'elles contiennent, et de pouvoir être prises à toute époque de l'année, sans que l'on soit tenu d'attendre l'ouverture des premières.

L'on divise ordinairement le temps pendant lequel on doit prendre les eaux thermales naturelles en deux saisons, qui sont les deux plus chaudes, quoiqu'il soit quelques établissemens où l'on ne discontinue pas de les administrer, étant disposés à cet effet, et d'autres qui n'ont qu'une seule saison, parce que les chaleurs y sont de peu de durée. La première m'a toujours paru préférable. D'après mes observations, les guérisons y sont plus fréquentes; et les succès vont comme en croissant dans celle-là, et en décroissant dans la seconde. L'ouverture des eaux est donc le meilleur moment. Dès qu'on a éprouvé un soulagement quelconque à la première saison, on peut revenir avec confiance à la dernière, et même les années suivantes, s'il en est besoin, sans qu'il soit nécessaire d'en changer à chaque fois, comme le prétendent quelques-uns.

Pampelune, le 9 juillet 1810.

Au même.

QUATORZIÈME RAPPORT.

Mois de juin.

Le pain de nos hôpitaux reste toujours pesant et indigeste. Mais l'autorité, c'est-à-dire M. le commissaire principal, le trouve bon; et il en est de même des autres comestibles, lorsque nous les jugeons de qualité inférieure. Les soins donnés aux malades par les infirmiers, sont infiniment peu de chose.

Le relevé du résultat général du mois dernier a offert dix-huit morts à l'hôpital des fiévreux, et trente-trois à celui des blessés.

Il y a eu beaucoup de variations atmo-

sphériques depuis le commencement de ce mois, et les chaleurs, surtout, ont été parfois excessives.

Afin de trouver un moyen de renvoyer en France le sous-officier de gendarmerie dont je vous ai entretenu plusieurs fois, pour guérir le moral, bien autant attaqué que le physique, je l'ai dirigé sur les eaux thermales. Il ne lui restoit plus qu'un très-léger tremblement nerveux à la cuisse droite, mais très-opiniâtre, et qui n'a pas voulu céder tout-à-fait, une seconde fois, à une nouvelle fièvre aiguë qui lui étoit survenue, accompagnée d'une nouvelle angine. J'ai, au reste, épuisé toutes les ressources que pouvoient offrir des traitemens différens et variés, pour arriver à une cure parfaite et radicale. Malgré sa constitution pléthorique dont j'ai parlé dès le commencement, j'ai eu des raisons de croire depuis, qu'il étoit atteint de ce qu'on appelle en médecine, *sensibilité vicieuse;* d'autant plus que Stahl a observé avec génie, que cette espèce de sensibilité n'a pas lieu seulement dans les sujets chez qui le tissu du corps est très-délicat, mais encore dans des hommes très-robustes, à ne considérer que leur constitution physique, lorsque leur vigueur a

été corrompue par un genre de vie trop éloigné de la nature. Voilà comme j'ai été conduit, peu à peu, à pratiquer des combinaisons et des alternatives des remèdes avec des succès divers. Quelque léger exercice dès que cela devenoit praticable, l'usage de tous les adoucissans et du lait qui, entre autres, lui a été très-profitable, celui du quinquina et des martiaux, des délayans et des stomachiques, etc., afin de donner au principe vital des impressions qui se succédassent en sens contraire, pour rompre la chaîne de ses affections morbifiques, et pour l'amener comme par des sortes d'oscillations, à rentrer dans l'ordre naturel de la distribution et des communications de ses forces. J'espère, au surplus, que le voyage, son retour en France, où les eaux, s'il en est besoin, achèveront l'ouvrage qui, s'il n'est pas tout-à-fait terminé, paroît du moins très-avancé.

Des fièvres nosocomiales commencent à régner. Les unes participent plus à la putridité, les autres à la malignité. Le plus souvent, cependant, c'est la putridité qui semble prédominer. J'ai perdu quelques-uns de ces malades que j'aurois vraisemblablement con-

servés si j'avois pu compter davantage sur une bonne et juste application, une administration plus exacte et plus sûre des moyens pharmaceutiques, de même que sur les autres soins concomitans.

La constitution muqueuse n'est pas encore entièrement disparue. On la retrouve jointe à presque toutes les fièvres intermittentes de tous les types, qui existent en très-grand nombre en ce moment, sans montrer beaucoup d'opiniâtreté. Quelques-unes, pourtant, se sont terminées par infiltration : c'étoient les plus anciennes. Cette même constitution se rencontre encore dans la plupart des diarrhées. Les déjections y sont de même nature, de même caractère, que l'expectoration muqueuse qui a lieu dans les maladies fébriles précitées : ce qui peut faire considérer les autres comme de véritables catarrhes des intestins.

Deux gendarmes sont morts en mes salles, dans une espèce d'état de tétanos, survenu à la suite de fatigue, de frayeur, de déroute et de chute de cheval, sans blessure apparente, après une de nos affaires malheureuses avec les révoltés. Enfin, comme de coutume, notre perte est plus particulièrement tombée sur

des malades épuisés par la présence de quelqu'affection chronique, soit de la poitrine, soit du tube intestinal.

Un officier d'infanterie me fit prier d'aller le visiter, il y a près de quatre mois. Il étoit d'autant plus inconsolable de la perte de la vue, qui s'opéroit chaque jour davantage en lui, et qui l'empêchoit d'y voir à deux pas, surtout pendant la journée, car la nuit il y voyoit quelque peu plus; il étoit d'autant plus inconsolable, dis-je, qu'il étoit sans fortune, qu'il n'avoit d'autre ressource que l'état militaire, qu'il vouloit continuer, et qu'en conséquence, il ne craignoit rien tant que d'être réformé. Tout en essayant de verser quelque consolation dans son âme affligée, j'examinois très-attentivement l'état de ses yeux, et je m'aperçus qu'ils étoient tous deux attaqués d'amaurose ou goutte sereine de la classe des idiopatiques, et provenant par conséquent de l'affoiblissement des nerfs optiques. Les douleurs très-aiguës de toute la capacité de la tête qui avoient précédé la perte de la vue, suffisoient pour prouver les causes immédiates desquelles elle provenoit, et la diminution des facultés visuelles, devenue toujours plus sensible,

à la suite des moyens affoiblissans employés de longue main, ainsi que les fièvres périodiques survenues, me donnoient une preuve encore plus certaine de l'infaillibilité de mon diagnostic.

Mon plan curatif fut donc corroborant et nervin. Je mis le malade à l'usage de neuf onces d'une décoction de kina, à laquelle je joignois un scrupule d'élixir acide de Haller. Je lui faisois prendre cette potion en quatre fois dans le courant de la journée, c'est-à-dire, deux fois avant le dîner, et deux fois le soir. Au bout de cinquante jours, m'apercevant des bons effets de cette méthode curative, je la prolongeai encore. Ensuite je passai à une autre décoction, faite avec un gros d'arnica dans huit onces d'eau réduites à six, et divisées en trois doses égales, à prendre dans la journée.

Dans le même temps, j'invitai le malade à reprendre sa manière ordinaire de se nourrir qui étoit bonne, et je lui recommandai les alimens faciles à digérer, des consommés de veau ou de volaille, avec des grenouilles, dont il prenoit une tasse à café, à différentes reprises, dans le courant de la journée.

Je l'engageai à se procurer du vin vieux

de France, pour en boire en petite quantité à ses repas, et je lui défendis expressément l'usage de toute liqueur spiritueuse. Lorsque les selles étoient difficiles, je lui faisois administrer un lavement de préférence à aucune potion purgative.

Quant aux remèdes locaux, après avoir essayé les vapeurs de l'ammoniaque caustique (alcali volatil fluor) avec les précautions requises, voyant qu'il en supportoit difficilement les picotemens, je me bornai aux vapeurs du café grillé, dirigées vers l'œil par le moyen d'un tube ou d'un entonnoir, deux ou trois fois par jour.

A l'aide de la cure ainsi ordonnée, cet officier récupéra peu à peu l'usage des facultés visuelles, et finit, à sa grande satisfaction, par pouvoir reprendre son service.

En l'an 1806, j'avois soigné, à Alexandrie, en Piémont, un officier du deuxième régiment de ligne, qui se trouvoit dans la même conjoncture que le précédent, et qui avoit également été traité, pendant trop longtemps, par les moyens affoiblissans. Il éprouva aussi quelque soulagement, mais pas assez, j'imagine, pour reprendre un service actif.

Celui-ci supportoit assez facilement les vapeurs de l'ammoniaque caustique. Cependant, la méthode curative précitée ne produisant pas tous les effets avantageux que j'en espérois, j'employai ultérieurement l'électricité, non en secousses, mais en établissant un courant continué de l'occiput aux yeux, et il en obtenoit quelque succès. Ayant dû quitter l'Italie à cette époque pour me rendre en Espagne, je perdis de vue cet intéressant malade.

Pampelune, le 6 août 1810.

Au même.

QUINZIÈME RAPPORT.

Mois de juillet.

C'EST toujours, à peu de différence près, les mêmes maladies qui règnent dans nos hôpitaux. Cependant, la fièvre muqueuse devient moins commune. C'est aujourd'hui la dyssenterie et les fièvres intermittentes qui constituent la plus grande série de nos maladies.

Le mois de juillet a été moins chaud que le précédent. Il y a eu beaucoup de variations atmosphériques, ce qui a dû en produire également dans la transpiration.

Un coup-d'œil sur nos mouvemens vous indiquera nos résultats, qui toujours sont très-éloignés d'être au désavantage de l'hôpital Royal, où sont réunis nos fiévreux. J'aurai l'honneur de vous observer en passant, que, malgré que j'aie entendu très-souvent exalter cet établissement jusqu'au superlatif, surtout par M. le commissaire principal, qui, en sa qualité, est le juge de tous les connoisseurs, il n'en a pas moins de très-grands défauts, et ne vaut, sous aucun rapport, celui de l'Evêché. On n'y trouve que des salles très-longues, extrêmement basses et étroites, sans ouverture, ne recevant du jour que par deux ou trois croisées, placées seulement dans un des côtés de leur enceinte. On n'y rencontre ni eau, ni cour, ni promenade. Il n'y existe qu'une seule latrine pour tout l'hôpital, établie entre le premier et le second étage, où sont situées les salles : ce qui entretient la plus grande malpropreté, et répand une infection toujours plus ou moins malfaisante. Je vous proteste que si j'avois été chargé du service médical du royaume de Navarre, quand on a fait cette répartition, j'aurois fait tous mes efforts pour obtenir l'Evêché de préfé-

rence pour nos malades, d'autant plus que ce dernier local, outre beaucoup plus de moyens de salubrité, offre encore infiniment plus de ressources de toute espèce.

Un jeune conscrit, qui étoit entré à l'hôpital seulement pour se reposer, ayant mal aux pieds, et n'étant pas chaussé, se trouvant défatigué au bout de quatre jours, demanda son billet de sortie, qui lui fut accordé d'autant plus facilement qu'il étoit robuste d'ailleurs. Après la distribution du matin, il alla s'asseoir près la porte de l'hôpital, à l'ardeur du soleil, où il resta exposé la tête découverte, avec les cheveux coupés jusqu'à la peau, et y demeura jusqu'à près de trois heures de l'après-midi, époque à laquelle il commença à manifester tous les symptômes qui caractérisent l'existence de la phrénésie. Lorsque je le visitai, le visage étoit rouge, le regard farouche, la langue aride, le pouls tendu et variant à chaque instant, le délire continuel, etc. J'ordonnai de suite des saignées copieuses et répétées, l'application à la tête de l'eau froide et glaciale, et le troisième jour, j'eus la satisfaction de le voir tout-à-fait rendu à la santé.

J'ai eu à soigner trois malades atteints de

leucophlegmatie, survenue à la suite de fièvres intermittentes. L'un d'eux, particulièrement, étoit énorme, effroyable; la tête principalement, le ventre, les bourses étoient d'une grosseur prodigieuse. Ils guérirent tous trois, malgré ces symptômes, à l'aide d'un mélange de vin scillitique et chalibé, administré à parties égales; je leur en prescrivois ordinairement deux onces de chacun mêlé ensemble, chaque jour. Le nombre d'hydropiques que j'ai sauvés, en pareille circonstance, dans toutes les armées, par la même méthode, est considérable.

Pampelune, le 3 septembre 1810.

Au même.

SEIZIÈME RAPPORT.

Mois d'août.

La perte de l'hôpital Royal, pendant le mois passé, n'a été que de neuf, comme vous le verrez par le mouvement, tandis que celle de l'Evêché s'élève à vingt-huit. Vous remarquerez que l'Evêché a aussi reçu des fiévreux depuis quelques jours. C'est pour faire place à ceux-ci que l'on a évacué d'autres malades sur Saint-Pierre; et sur les vingt-huit sépultures de l'Evêché, vingt-six appartiennent très-légitimement à la chirurgie; celles de Saint-Pierre appartiennent toutes aux Espagnols.

Au commencement de ce mois, il régnoit beaucoup de fièvres gastriques vermineuses, avec les fièvres intermittentes. La présence des vers lombrics se reconnoissoit particulièrement à des anxiétés précordiales plus ou moins considérables. Je n'ai pas eu lieu d'observer que cette complication ait beaucoup aggravé le danger de la maladie. Depuis, la dyssenterie qui sembloit nous menacer dès long-temps, a éclaté tout-à-coup avec violence, montrant un caractère ou bilieux, ou inflammatoire ou mixte, et forme la maladie dominante.

Il a fait froid, pendant plus de la moitié du mois d'août, au point que plusieurs jours ont ressemblé à ceux du milieu de l'automne. De là, se sont manifestées quelques angines inflammatoires, quelques pleurésies de même nature, etc. C'est donc, j'estime, à cette constitution de l'atmosphère que l'on doit principalement attribuer un changement si général et si subit dans la constitution morbide actuelle. Cependant la perte n'est pas encore en raison de la gravité ni de l'intensité des symptômes; mais toujours j'ai observé des terminaisons assez fréquentes par infiltration, surtout des extrémités abdominales.

Nos malades étant angmentés considérablement, la fièvre nosocomiale se met aussi plus souvent de la partie, par l'effet de l'encombrement; c'est ainsi que nous rencontrons toujours quelques fièvres, soit putrides ou malignes, et comme la plupart de nos troupes se composent de jeunes gens nouvellement sortis de la maison paternelle, les affections nostalgiques se compliquent non rarement, d'une manière très-fâcheuse, avec toutes les maladies sus-mentionnées, à la détermination desquelles les fatigues excessives et aussi prolongées qu'infructueuses de notre maudite guerre de la Navarre, contribuent prodigieusement.

Pampelune, le 4 octobre 1810.

Au même.

DIX-SEPTIÈME RAPPORT.

Mois de septembre.

Le général d'Agoult, ancien maréchal-de-camp sous Louis XVI, ancien gouverneur de la Navarre, puis commandant supérieur de la place et de la citadelle de Pampelune, vient de succomber à l'âge de soixante-quatre ans, à une fièvre rémittente pernicieuse, suite immédiate d'un excès très-au-dessus de ses forces.... Il expira dans le redoublement, le matin du neuvième jour. Dès le début, il étoit tombé sans parole, sans connoissance et sans sentiment, le pouls vibrant, intermittent et misérable, la respiration stertoreuse et comme arrêtée à la cloison du

diaphragme; symptômes qui persistoient tous continuellement, et qui, seulement, sembloient diminuer un peu dans les rémissions. Ce général avoit avec lui et pour lui un officier de santé civil, qui, malgré l'état extrême et si alarmant du malade, malgré le péril imminent dont il étoit menacé, le fit vomir, dès le lendemain de l'invasion, et le malade, comme cela devoit être, alla de mal en pis. Bien que l'on m'eût objecté que le général fût très-sujet à des indigestions légères, qui cédoient constamment à l'émétique, auquel il étoit très-habitué, et qui le soulageoit toujours infiniment; bien que les prodromes de la maladie en question aient paru le prendre à table, où il ne mangea que très-peu, et où il changeoit de couleur à chaque instant; outre que jamais je n'aurois voulu le familiariser ainsi avec ce remède, et qu'en aucun temps je ne me serois montré partisan de cette mauvaise coutume prétendue hygiénique, d'autant plus que M. d'Agoult étoit d'un âge avancé, et porteur de dartres invétérées aux jambes, il y avoit ici pour le vrai praticien, pour peu surtout qu'il eût réfléchi à la cause qui m'avoit été assignée, une contre-indication

bien plus claire, bien plus marquée, bien plus évidente, bien plus péremptoire.

Je ne suis pas fâché de trouver cette occasion de signaler cette bévue impardonnable dans la pratique, qui arrive plus souvent qu'on ne pense, en pareille circonstance, heureux si je puis parvenir à la faire éviter au moins quelquefois! Quoi qu'il en soit, je ne fus appelé en consultation que le quatrième jour. Autant eût-il valu ne plus appeler personne. Il en vécut, peut-être, quelques momens de plus, si pourtant c'étoit vivre que de haleter comme il faisoit. L'avant-dernier jour de cette existence factice, toute la superficie du corps avoit pris la teinte d'un ictère noirâtre, et après le décès, le cadavre répandoit une odeur infecte et insupportable. Mais, pour en revenir au traitement, au lieu de le commencer par le vomitif, il falloit donc, sans contredit, comme dans tous les cas semblables, avoir recours de suite, et sans autre préambule, au quinquina, aux toniques les plus puissans, aux stimulans les plus diffusibles, à très-hautes doses, remèdes qui, ne seroit-ce que pour n'avoir été employés que le quatrième jour après ma visite, époque où il ne pouvoit

presque plus les avaler, sont tous restés impuissans ; car j'ajouterai que, quoiqu'à toute extrémité, après l'émétique, appliqué si mal à propos, on n'avoit encore administré au malade que du petit-lait ou quelque tisane insignifiante lorsque j'arrivai, comme si on s'étoit trouvé dans une occurrence à se borner à une médecine toute expectante.

Si cela arrive dans une ville capitale, à la source de tous les secours, à l'une des autorités supérieures, combien cela ne doit-il pas être plus commun dans toutes les campagnes de l'empire, où la médecine est presqu'entièrement abandonnée à ces officiers de santé de nouvelle fabrique, sans intelligence comme sans instruction ? Car, telle est la funeste influence, tel est le fatal inconvénient attachés à l'administration des premiers soins, que lorsqu'ils ont été donnés ainsi à contresens, dans des cas aussi pressans et aussi tranchés, le dernier coup a été porté, et tous les efforts de l'homme le plus habile demeurent désormais infructueux, comme sa présence inutile.

Si des bévues de cette nature sont communes, il en est d'aussi graves, d'aussi funestes, quoique d'une toute autre espèce;

par exemple, il arrive que tandis que tous les secours imaginables sembleroient devoir être prodigués au malade par l'affluence des hommes de l'art qui jouissent, soit par leur emploi, soit par l'étendue de leur pratique, de tout le crédit, de toute la considération possibles, la cure n'en est cependant ni mieux suivie, ni plus sagement établie, dirigée, ni précisée.

Je fus appelé, pendant l'été de 1807, à Alexandrie, pour voir le premier commissaire des guerres de la place, attaqué d'une fièvre rémittente adynamique des plus sérieuses, et cela avant qu'il ne fût réduit à toute extrémité comme le général d'Agoult. Quoique tous les officiers de santé de la ville et d'une garnison considérable, auxquels on pouvoit soupçonner quelque mérite, eussent été mandés, le traitement qui étoit mis en usage étoit tellement incohérent, qu'on auroit dû croire, pour peu qu'on fût conséquent, qu'on n'avoit nullement le dessein de travailler sérieusement à la guérison de cet intéressant malade. Un vieux médecin de la cité, qui occupoit le haut du pavé, toujours plein du système de la mécanique boërhaavienne, après avoir débité avec profusion une doc-

trine surannée, qui n'avoit nul rapport avec la fièvre à traiter, malgré l'urgence extrême des moyens du premier ordre à appliquer, finissoit par mettre toute sa confiance dans le petit lait et autres remèdes analogues tout aussi impuissans en ce cas, comme l'eau de tamarin nitrée, tartarisée, etc. Entre temps, dans un état comateux, des vésicatoires, dont on espéroit beaucoup, avoient été appliqués sur diverses parties du corps, aux extrémités abdominales et torachiques, entre les omoplates, à la nuque, sans que, loin de faire lever aucune vessie, ils aient seulement laissé la plus légère impression, la moindre trace apparente sur l'épiderme, pour attester leur passage : ce qui prouve que, malgré l'état précité, ils n'étoient nullement indiqués, ou plutôt qu'il n'y avoit qu'une fausse indication.

Le chirurgien-major de l'hôpital militaire penchoit, au contraire, vers les toniques et les stimulans, ce qui étoit plus conforme au système de Brown, très à la mode à cette époque, mais si foiblement qu'il sembloit plutôt deviner la méthode curative à suivre ou s'en douter seulement, que prendre un parti absolument décidé, et étayer les principes ou les raisons qui devoient fonder son

avis, sur des bases bien solides et bien satisfaisantes, en sorte que, soit par inadvertance, soit pour plaire à tous deux, on faisoit des traitemens diamétralement opposés l'un à l'autre, et toujours, par préférence, celui du dernier venu, ce qui sembloit suffire à nos docteurs, qui n'y prenoient pas garde, traitemens auxquels le malade eût succombé, sans doute, bientôt, puisque le second détruisoit l'effet du premier, et *vice versâ*, si je n'eusse démontré, dans une consultation qui eut lieu entre une douzaine de médecins et chirurgiens, le danger et le ridicule évident d'une pareille conduite, qui ne devoit tendre qu'à la perte imminente du commissaire. Mon opinion ayant prévalu, les choses furent ramenées à une cure rationnelle, enfin à celle indiquée; je finis par m'en emparer seul, de concert avec le chirurgien-major précité, et ce fonctionnaire recommandable fut rendu à la santé et à une femme éplorée qui désespéroit de sa guérison.

A la fin de l'automne de 1808, les administrateurs de l'hôpital civil de Dax convoquèrent une consultation nombreuse de médecins, relativement à la supérieure des Sœurs-Hospitalières, qui étoit à la tête de cet

hospice, laquelle étoit généralement révérée par rapport à toutes les précieuses qualités de son état, qu'elle honoroit plus qu'aucune autre. Cette respectable religieuse, dans un âge déjà avaneé, étoit presque agonisante lorsque je la visitai, avant de me rendre à la salle désignée pour la conférence, à la suite d'une fièvre éminemment ataxique, contractée à l'hospice civil, par l'effet de l'accumulation de nos malades, fièvre dont elle étoit atteinte depuis neuf à dix jours. L'histoire de la maladie fut très bien donnée par le docteur estimable qui la soignoit, homme de beaucoup de mérite et de réputation, l'un des médecins de cet établissement de charité. Je pensai cependant m'apercevoir que, peu attentif à la malignité, il s'en étoit laissé trop imposer par l'existence prétendue de saburre, annoncée par quelques symptomes trompeurs, et qu'en conséquence, il avoit évacué différentes fois sa malade par les voies supérieures et inférieures, ce que je me serois bien gardé de faire. Cependant, voyant l'état désespéré de la directrice, qui sembloit ne plus avoir que quelques instans à respirer, je crus devoir me contenter de proposer une potion composée d'un scrupule de musc

étendu dans deux onces de teinture alcoolique de cannelle, à prendre par cuillerée à café, toutes les cinq à six minutes, vu que cette composition, offrant un tonique très-diffusible et non permanent, dont l'effet est prompt, mais passe vite, elle a besoin d'être souvent réitérée. J'avois été conduit à présenter l'emploi de ce moyen, non seulement parce qu'il me paroissoit mieux convenir que tout autre à la circonstance, mais encore parce qu'il m'avoit réussi quelquefois comme par enchantement, dans des cas presqu'aussi alarmans. Un jeune médecin, qui jouissoit de quelque réputation à cause de ses connoissances en botanique, et qui auroit dû se trouver encore sur les bancs de l'école, pour prendre des leçons de séméiotique plutôt que d'assister à cette conférence, ne se doutant nullement que la malade touchât de si près au terme fatal, ne sentant pas davantage qu'il falloit faire les derniers efforts pour arracher cette proie à la mort qui la dévoroi presque déjà, sans qu'il s'en aperçût, parce que, sans doute, il avoit mal exploré le pouls, qui avoit des intermittences très-marquées, et qu'il avoit très-mal saisi l'ensemble des autres symptômes sinistres qui

présageoient ce funeste résultat, comme le ris sardonique, la carpologie, un commencement de râle, ne trouva que des contre-indications à l'emploi du remède proposé, et il opina de manière à tâcher de persuader qu'il estimoit qu'il seroit préférable d'abandonner absolument la maladie aux ressources de la nature. *Bone Deus!* D'après cela, n'auroit-on pas été en droit de lui demander s'il avoit vu la malade ? Ma façon de penser prévalut cependant à la très-grande majorité. J'ignore comment la potion fut administrée, mais ce qui ne surprendra pas, c'est que la mère supérieure expira, victime de son zèle, pendant la nuit qui suivit immédiatement cette consultation, que j'avois déjà appelée dans l'intimité, avec un confrère estimable qui y assistoit à côté de moi : *Méditation sur la mort.* Quelle foule de traits semblables j'aurois à énumérer ici, si je ne craignois de trop affliger, de trop effrayer par la peur de pareille occurrence et d'un destin aussi fâcheux ! Oh ! pauvre humanité que tu es encore à plaindre, au milieu d'un nombre toujours croissant de nouvelles découvertes, lorsque tu es obligée de provoquer aveuglement des secours pour sou-

lager tes maux, pour guérir tes maladies les plus meurtrières! C'est que toutes ces découvertes, quelque brillantes qu'elles soient, en accumulant nos connoissances les unes sur les autres, ne rectifient pas notre judiciaire, chose principale et la plus importante, qu'on néglige toujours trop, pour la sacrifier souvent à des notions qui n'ont qu'un vain éclat; ensuite, c'est que nos systèmes, auxquels nous attachons encore trop de prix, ne font que la corrompre, au contraire, de plus en plus, tandis qu'une judiciaire sûre est la première, la plus précieuse qualité du praticien, puisque c'est d'elle que dépend l'application; tandis que tout l'esprit qui s'en écarte, qui n'est ni celui d'attention, ni celui de réflexion, ni celui d'observation, ne fait qu'égarer et mener d'erreur en erreur.

Enfin, reposons-nous sur une idée et plus flatteuse et plus consolante, c'est que si la consultation nombreuse dont il vient d'être question fut malheureusement inutile à la révérente sœur dont il vient d'être question, elle a été au moins très-avantageuse à une infinité d'autres malades, frappés bientôt après de la même fièvre, par l'effet des évacuations continuelles de l'armée d'Espagne,

qui l'avoient rendue si commune en ce pays, qu'elle passoit pour contagieuse chez ceux qui confondent habituellement la contagion avec l'infection, comme il a déjà été rapporté, parce qu'on y rappela très à propos aux médecins qu'il est des fièvres pour lesquelles l'emploi inconsidéré des évacuans devient une faute irréparable, et dans lesquelles il ne faut nullement se fier aux efforts impuissans de la nature; en sorte que celle-ci ayant été dès lors mieux traitée, le succès couronna un traitement mieux approprié, comme me le témoigna par écrit l'un des premiers médecins de cette ville, qui se trouvoit parmi les consultans, lequel, conjointement avec moi, avoit déjà, avant cette maladie, donné ses soins à d'autres malades attaqués de la même fièvre, avec des résultats plus heureux.

A propos de contagion, je me rappelle avoir énoncé, dans le neuvième rapport, où j'en ai traité plus particulièrement, que la vérole pourroit peut-être bien être rangée parmi les maladies qui ont besoin d'excoriation pour être susceptibles de se communiquer, et qu'elle ressembleroit à cet égard à la rage, qu'on a pensé long-temps n'être

contagieuse que par l'effet de la morsure faite par l'animal hydrophobe. Je suivois, par rapport à la transmission de cette dernière maladie, l'opinion commune, qui pourroit bien encore n'être pas la meilleure, puisque des médecins célèbres lui ont refusé entièrement la qualité contagieuse en question. C'est dans cette intime conviction que le savant Bosquillon mettoit la main dans la bouche de ces malades, en les sollicitant de le mordre, ce que beaucoup d'entr'eux refusèrent. Ainsi, ces prétendues envies de mordre qu'on leur attribue, pourroient fort bien aussi être chimériques et controuvées, ou tout au moins n'avoir lieu que lorsqu'elles sont provoquées. Mais il est, dans ces cas mêmes, des exemples fréquens et plus dangereux qu'on ne se le figure, d'une toute autre espèce de contagion; c'est celle qui s'opère en affectant sympathiquement des esprits foibles et trop violemment émus. Je suis bien aise de saisir cette occasion de m'expliquer plus amplement, en revenant sur ce que j'aurois pu avoir mis en avant trop légèrement ailleurs.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de cette maladie meurtrière est encore peu avancée; et

si un chien ou un loup enragé communique la rage à un autre animal par la morsure, je serai toujours tenté de considérer cette morsure comme vénéneuse, puisque l'animal qui reçoit l'hydrophobie de cette manière ne peut avoir nulle idée, nulle notion du danger qui le menace. Voilà une difficulté qui ne me paroît pas vaincue, et je la pousserois plus loin si c'étoit ici la place. Toujours est-il que je ne serois pas éloigné de croire qu'une certaine disposition de l'âme, comme la frayeur, seroit nécessaire pour la contracter.

Enfin, si seulement la réflexion que j'ai présentée quant à la communication de la syphilis étoit juste, cela suffiroit pour prouver qu'il y auroit des maladies qui exigeroient plus que le contact pour être transmissibles.

Quant au traitement de l'hydrophobie, point essentiel et le plus important, on sait que c'est la cautérisation faite à propos, et la suppuration, qui conviennent par-dessus tout, ce qui encore annonce la présence d'un venin qu'il faut empêcher de pénétrer. (On a beaucoup recommandé, depuis peu, l'usage des saignées pratiquées *usque ad animi deliquium*, et renouvelées au besoin, à employer dès que les premiers symptômes

d'hydrophobie commencent à paroître. Plusieurs hydrophobes ont été guéris par ce moyen.) Il est inutile d'avertir qu'on doit commencer la cure par l'application préalable d'un corset convenable et indiqué chez les malades qui sont sujets à des accès convulsifs.

Notre service, à l'exception de la pharmacie et du quatrième établissement, celui des Carmes, qui n'est pas encore bien organisé, va généralement aussi bien que possible. Celui de l'hôpital de Saint-Pierre, cependant, est quelquefois un peu négligé, surtout quant aux alimens, sans doute parce qu'il est hors de la ville. Au reste, vous vous rappelez que je suis parvenu à faire établir des registres de dégustation partout, ce qui ne contribue pas peu à entretenir l'éveil et l'attention. Mais les fournitures manquent, et la présence de forces très-considérables, dans cet arrondissement, ayant épuisé les ressources et les fonds, on s'en étaie pour ne pas toujours délivrer les alimens légers prescrits. Nos infirmiers étant Espagnols, et partageant quelquefois leur antipathie pour les Français, sont loin de chercher à prodiguer à nos pauvres malades tous les soins que leur état réclameroit. Nous ne pouvons même compter sur l'administration d'aucun secours de leur

part, pendant toute la nuit. C'est un de ces grands, de ces mortels inconvéniens, auxquels il ne nous est pas permis de parer.

En général, les maladies de la membrane muqueuse ont fini par l'emporter, et sont encore aujourd'hui les maladies les plus fréquentes. Les dyssenteries, les diarrhées chroniques avec les fièvres rémittentes ou intermittentes, qui les compliquent ou qui existent seules, forment le plus grand nombre de celles que nous avons à combattre. Les fatigues, les variations subites de l'atmosphère et les écarts de régime, comme l'usage immodéré de fruits de toute espèce qui ne sont pas parvenus à leur maturité, l'usage de mauvaise eau prise outre mesure et à contretemps, sans oublier les dérangemens de la transpiration, les déterminent ordinairement.

La constitution atmosphérique a donc été très-inconstante, quoique le vent du sud ait soufflé presque pendant toute la première quinzaine, et qu'un vent du nord très-frais l'ait suivi, et ait duré pendant la plus grande partie de la seconde.

Les diarrhées simples, et même les dyssenteries bilieuses affectant des sujets robustes, ont cédé facilement, soit à l'usage des dé-

layans, des boissons acidulées, des émétiques et des minoratifs, soit à l'usage de l'ipécacuanha, aux bols faits avec cette racine et la rhubarbe, à petite dose. On s'est servi du diascordium, de préférence, lorsque la maladie étoit compliquée avec des coliques. Il n'en a pas été de même lorsque ces affections attaquoient des êtres foibles et déjà appauvris, des hommes trop jeunes encore, pas assez formés, pas assez développés pour soutenir long-temps le métier trop pénible des armes, et les fatigues excessives d'une guerre aussi active. Ces chétifs, ces frêles individus, toujours si délicats et si fragiles, avec une tendance à la nostalgie, qui devient comme inhérente, comme nécessaire à leur idiosyncrasie, arrivent ainsi à un état de diarrhée atonique, qui les épuise, les mine peu à peu jusqu'à leur dernier souffle, en consumant toute leur substance, sans qu'il soit trop au pouvoir de notre art de s'y opposer efficacement. Triste et bien funeste conjoncture, quand ces sortes d'affections morales et physiques, après avoir agi ainsi d'une manière longue, presqu'imperceptible, et pourtant si destructive, sans qu'il survienne jamais aucune réaction suffisante et salutaire

de la part de la nature ou plutôt du principe vital, finissent insensiblement de cette sorte, par rendre les puissances assimilatrices et réparatrices languissantes, inertes, et enfin absolument nulles.

Aux catarrhes chroniques des intestins, on a opposé tour à tour les astringens, les mucilagineux, les toniques. Tous ces moyens réunis ont donc souvent été infructueux; et c'est à cette dernière affection, comme à la même de la poitrine, qu'est due la majeure partie de nos décès. Il faut cependant y ajouter nos évacuations du troisième corps, toujours excessivement meurtrières, et sans lesquelles il n'y en auroit pas un quart à la médecine. Chez nos entrans de la garnison, ou des troupes stationnées en Navarre, atteints de fièvres intermittentes et même rémittentes, souvent compliquées avec le gastricisme, ces maladies ne se sont guère montrées rebelles.

De cinquante-deux morts que vous exhibera le mouvement de l'Evêché, vingt-quatre appartiennent à la médecine, et vingt-huit à la chirurgie.

Les fièvres nosocomiales manifestent une certaine disposition à reparoître plus fré-

quemment; ce qu'il faut toujours attribuer à un certain encombrement momentané: je dis momentané; car les troupes que nous avions en Navarre étant diminuées plus des deux tiers, il est infiniment probable que si les évacuations de Saragosse venoient à cesser, nos hôpitaux diminueroient aussi bientôt considérablement. Dans ces dernières affections maladives, on a remarqué plusieurs parotides.

Les infiltrations sont toujours assez communes à la suite des maladies graves.

La ponction a été pratiquée inutilement, à deux reprises différentes, à un des malades de M. le médecin Lissarague, attaqué d'une ascite considérable, c'est-à-dire, qu'il n'est guère sorti plus de la valeur d'une coquille d'eau à chaque fois. J'ai assisté à la seconde opération; et comme la non évacuation des eaux avoit fait soupçonner à quelques-uns, malgré la fluctuation, la non existence de l'ascite, et que l'on penchoit vers celle des hydatides ou de l'hydropisie enkystée, je fis faire l'autopsie, qui prouva évidemment le contraire de ces dernières opinions de séméiologie, et n'en laissa pas moins l'événement très-étrange, d'autant plus qu'il ne s'est

offert à nos recherches qu'une ascite simple, survenue à la suite du scorbut, et d'une gale répercutée. On n'avoit pas omis, bien entendu, de s'assurer que le trois-quarts avoit pénétré bien avant dans l'abdomen; et le peu de liquide qui étoit sorti chaque fois l'attestoit aussi. Puis on avoit employé vainement le stylet, la pression et les positions les plus avantageuses à l'écoulement des eaux. L'ouverture montra l'épiploon presque entièrement détruit. On apercevoit des flocons blanchâtres sur les intestins; mais tout cela ne m'a pas paru très-satisfaisant, pour expliquer le défaut d'écoulement du liquide. Je vous ajouterai en outre, qu'à chaque fois le malade, qui étoit jeune, témoignoit une extrême répugnance pour la paracentèse, à laquelle il ne se soumettoit que par force majeure, et qu'il feignoit éprouver une très-vive douleur de la piqûre faite avec l'instrument chirurgical.

Cette opération pratiquée à l'hôpital de l'Evêché, par le chirurgien en chef, en présence d'un grand concours d'officiers de santé, présente une observation d'autant plus rare et plus intéressante, que je ne me souviens pas avoir lu, ni vu, ni ouï parler

d'un événement aussi étrange, aussi extraordinaire.

Je me rappelle seulement ce que rapporte Baglivi, d'une fille hystérique, à laquelle on ouvrit douze fois la veine du bras, sans qu'on en pût faire couler du sang, et qu'on ne réussit à lui en tirer par l'ouverture de la saphène, qu'après lui avoir fait prendre un bain tiède. J'ai été témoin moi-même d'un phénomène analogue à celui-ci, chez une jeune villageoise, également travaillée de passion hystérique; et il est à remarquer que cette maladie, qui ne sembloit appartenir autrefois qu'aux citadines, commence à gagner grandement dans certaines campagnes, par suite d'affections morales qui y étoient inconnues avant les effets de la révolution française. Je connois, au reste, plusieurs autres faits semblables, par rapport à la saignée.

D'ailleurs, je remarquerai en passant, que, lorsque ces dernières maladies sont anciennes, que les accès en sont très-rapprochés et très-intenses, le sang ordinairement décoloré que l'on tire des vaisseaux à sang noir, lequel reste à peine rougeâtre, n'annonce que trop combien leur ouverture a dû être pernicieuse et

funeste à la malade ! Enfin, Duncan raconte qu'à la suite d'un excès de catalepsie, on ne put tirer du sang, en ouvrant la veine à une femme à laquelle il donnoit ses soins; mais quant à l'hydropisie, ce qui est bien différent, j'avois cru que les eaux s'écouloient toujours par l'ouverture faite avec le trois-quarts; et que si elles s'arrêtoient parfois, parce que quelques parties internes flottantes dans cette capacité comme dans l'intestin ou l'épiploon, venoient à la boucher, il étoit très-facile d'y remédier en dérangeant l'obstacle qui s'opposoit à leur entier écoulement. Mais, enfin, l'opérateur n'auroit-il pas dû finir par ouvrir le ventre du malade avec un bistouri, sans le prévenir de ce dessein avant son exécution, de peur que l'influence du moral sur le physique ne nuise au succès de l'opération, et ne produise de nouveau une stase fâcheuse? Il me semble, au moins, que c'étoit là l'unique moyen qui restoit à tenter, et qu'il s'offroit tout naturellement. Quoi qu'il en soit, ce fait de pratique mérite toute l'attention des physiologistes et des pathologistes, et leur présente un sujet de recherches sans doute bien intéressantes.

L'un de nos chirurgiens-majors, celui de l'hôpital Saint-Pierre, est venu me prier de vouloir bien lui faire le plaisir d'aller visiter sa femme, enceinte de sept mois, assez jeune encore, d'un tempérament extrêmement mobile et irritable, fébricitante depuis quelque temps, à la suite de certains chagrins particuliers. Lorsque je la vis, son état étoit déjà considérablement empiré, et tous les symptômes sembloient annoncer une fièvre ataxique très-prononcée. La respiration étoit très-laborieuse, le délire presque continuel, le pouls misérable, quelques soubresauts des tendons se faisoient remarquer de temps à autre; elle répandoit une odeur fétide très-désagréable, et elle ne vouloit rien prendre, absolument rien, surtout de ce qui lui étoit ordonné et de ce qui lui paroissoit plus convenable. Malgré que sa situation fût très-alarmante et presque désespérée, je n'en insistai pas moins sur les moyens les mieux indiqués; mais, persistant à ne vouloir avaler aucun des remèdes prescrits, elle empira toujours. Dans cette fatale occurrence, nous avions d'autant plus sujet de craindre l'avortement, qu'elle étoit plus loin d'être censée avoir conservé assez de

force pour pouvoir y résister, puisque le plus léger inconvénient sembloit devoir l'emporter infailliblement. Afin de tâcher de l'éviter, son époux, au comble de l'affliction, me proposa la saignée du bras, ce qui étoit diamétralement opposé au plan curatif général que nous nous étions efforcés de mettre en usage jusque là. Je lui représentai que ce seroit précisément provoquer d'une manière certaine ce qu'il vouloit empêcher, si toutefois la malade n'expiroit pas avant. Mais, toujours plein de sa résolution, il m'objecta une foule de raisons anatomiques, qui étoient toutes autant de hors-d'œuvre auxquels je prêtai peu d'attention, étant trop pénétré de la certitude, si toutefois elle n'expiroit pas auparavant, de l'avortement si dangereux que devoit amener l'ouverture de la veine; mais, comme il s'agissoit de la propre épouse de celui avec lequel je consultois, qui paroissoit entre la vie et la mort depuis quatre à cinq jours, et sur le rétablissement de laquelle il y avoit si peu à espérer, son avis prévalut par pure déférence de ma part, et comme pour lui donner cette dernière satisfaction. Il la saigna donc en ma présence, lorsqu'elle déli-

roit, et pendant que, par précaution, je lui tenois le pouls opposé au bras auquel on faisoit l'opération.

L'avortement s'en suivit bientôt comme je l'avois très-facilement prévu, sans même que la patiente s'en aperçût, et elle fit un enfant mort-né; mais cet avortement, au lieu d'enlever la malade, comme nous en avions tous deux une si grande frayeur, contre toute attente et contre notre propre prévoyance, jugea au contraire la maladie. Cette dame se trouva incessamment soulagée, se remit peu à peu, fut singulièrement surprise quand la connoissance lui revint, d'apprendre qu'elle avoit avorté; et elle est parfaitement rétablie, tandis que nous ne comptions plus sur elle.

Entre autres, il se présente ici une réflexion toute naturelle, quoique peu consolante. Si nous avions été trois dans la consultation susmentionnée, d'après l'exhibition des symptômes de la maladie que je viens de décrire, il est infiniment probable que la saignée n'auroit pas eu lieu; et alors, que seroit-il arrivé? je l'ignore. C'est bien le cas ou jamais de dire avec Hippocrate: *judicium difficile;* et si le mari n'avoit pas opéré précisément le contraire de ce qu'il vouloit

par la saignée, en procurant l'avortement qu'il cherchoit à éloigner, n'y auroit-il pas eu lieu de croire qu'il étoit inspiré? Cependant, je présume que la phlébotomie n'a fait que faciliter ou avancer quelque peu l'avortement; et que si le tout avoit été laissé aux soins de la nature, il se seroit également opéré. Quoi qu'il en soit, cet heureux événement fut d'autant plus satisfaisant et pour lui et pour moi, qu'il étoit moins attendu.

Maintenant, si l'on se retrace la distinction établie à l'article de la fièvre maligne et des fièvres éminemment aiguës, on verra qu'il n'y avoit ici que simple *oppression* des forces, et que tous les symptômes alarmans que je viens de décrire dépendoient de l'état de la matrice; que celle-ci étant débarrassée, son changement de situation et de manière d'être ramena promptement la santé. C'est-là sans doute la meilleure explication que l'on peut donner de la terminaison agréable de cette étonnante maladie.

Voilà, Monsieur le médecin en chef, ce qui s'est passé de plus remarquable concernant la médecine pendant le mois de septembre, dans l'arrondissement du royaume de Navarre, que vous avez confié à ma surveillance.

Pampelune, le 15 octobre 1810.

Au même.

DIX-HUITIEME RAPPORT.

Le mouvement de l'hôpital militaire de Tudela venant de me parvenir, je m'empresse de vous le transmettre. M. le médecin Randon se plaint beaucoup des évacuations de Saragosse, qui lui arrivent en si mauvais état, que, pour peu que cela continue, ses cahiers, dit-il, n'offriront bientôt plus qu'une histoire nécrologique. Nous pourrions faire la même remarque à l'égard des hôpitaux de Pampelune, qui se sentent aussi considérablement de cette mesure, toujours aussi pernicieuse que meurtrière. C'est l'hôpital Royal qui continue d'être par-

ticulièrement destiné à recevoir ces évacuations. Toujours il meurt en route beaucoup de ces misérables évacués, qui n'ont pas la force de gagner leur destination. Sur soixante-quinze, tant blessés que fiévreux, dont étoit composée la dernière, sept avoient expiré avant d'être rendus à Tudela. Que sera-ce donc quand elle nous sera arrivée à Pampelune, si cela a déjà eu lieu avant d'être à mi-chemin? Cela a produit une si forte sensation ici, que les autorités supérieures en ont porté des plaintes à celles du troisième corps d'armée.

Pampelune, le 24 octobre 1810.

A M. Randon, médecin de l'hôpital militaire de Tudela.

DIX-NEUVIÈME RECUEIL.

AURIEZ-VOUS observé, dans votre hôpital, une maladie extrêmement grave qui présente des symptômes remarquables par leur funeste promptitude à faire périr ceux qu'elle attaque? On a remarqué, dans plusieurs hôpitaux de l'armée, que des malades, à la suite de diarrhées chroniques, offroient subitement des signes de scorbut à la bouche.

Ces accidens affectent les gencives et les joues, en les gangrenant avec une célérité

incroyable. Les gencives tombent en lambeaux, les dents s'enlèvent avec la plus grande facilité, et les joues sont elles-mêmes bientôt percées de part en part. Les malades meurent au bout de quelques jours. Si vous avez déjà rencontré, ou si vous rencontrez quelque chose de semblable à l'avenir, je vous prie de m'en informer dans le plus grand détail, afin que je puisse transmettre vos observations à M. Gorcy, qui prend des informations sur cette affection cruelle, et si promptement meurtrière, etc. etc.

Pampelune, le 7 novembre 1810.

A M. Gorcy, membre de la Légion d'Honneur, médecin en chef de l'armée d'Espagne, etc.

Depuis officier de ladite Légion.

VINGTIÈME RAPPORT.

Mois d'octobre.

La maladie éminemment dominante est toujours la diarrhée atonique. Viennent ensuite les fièvres d'accès, les ascites commençantes et plus ou moins avancées, beaucoup d'infiltrations œdémateuses, suite de fièvres qui se compliquent non rarement avec le scorbut, et trop souvent encore avec la déplorable, la désespérante diarrhée nosocomiale, quelques fièvres putrides nerveuses, presque toutes pernicieuses, surtout quand cette mau-

dite diarrhée se met de la partie; enfin, quelques affections analogues de la poitrine, quelques phthisies pulmonaires qui mènent aussi au marasme, au dépérissement et à la mort; et au milieu de ce nombreux et si affligeant cortége, certain abattement moral, certain découragement joint aux affections nostalgiques, qui se présentent toujours très-fréquemment, et sous des formes infiniment variées.

La mortalité a augmenté pendant la dernière quinzaine, par un changement brusque et subit de température; et le passage, sans aucune espèce de graduation, d'un sec assez chaud, à un froid humide assez intense; car il est déjà tombé de la neige assez abondamment dans notre ville. L'hôpital de l'Evêché a perdu soixante-six malades, dont trente-trois blessés et trente-trois fiévreux. Ce partage, entre la médecine et la chirurgie, est assez égal cette fois; je dis assez, parce que le nombre des malades l'emporte du côté de la première à cet hospice; sans quoi, pour parler juste, il faudroit absolument égal.

Je n'ai encore rencontré que deux cas maladifs semblables à celui dont vous m'a-

vez donné la description; ce fut à l'hôpital Royal (que l'on se rappelle ma précédente à M. Randon). Je n'ai pu qu'être singulièrement étonné du prompt ravage qui s'opéra, d'autant plus que ces malades ne paroissoient pas encore avoir épuisé tout principe de vitalité. Ils moururent trois ou quatre jours après m'avoir déclaré leur mal à la bouche, qui fit les progrès rapides dont vous me parlez; et, malgré que je ne m'attendois pas, au moins de sitôt, au triste événement dont ils étoient menacés, vu qu'ils se montroient encore très-vivaces, je leur administrai cependant le quina intérieurement, et le gargarisme anti-septique extérieurement, avec les pansemens analogues. Les mâchoires avoient été tuméfiées, les signes du scorbut sembloient évidens; et la veille ou l'avant-veille de leurs décès, ils m'avoient prévenu de la chute de leurs dents, qui étoient ébranlées auparavant, au point, qu'ils ne pouvoient déjà plus s'en servir pour la mastication. M. Riffault avoit rencontré antérieurement quelques-unes de ces affections meurtrières à Léon, et une autre ici, à l'hôpital des Carmes, dont je l'avois chargé. Quant à MM. Lissarague et

François, ils m'ont déclaré n'en avoir point remarqué. Pour vous exhiber de plus amples détails à cet égard, il eût fallu être à même de pouvoir mieux observer la maladie dans un grand nombre de sujets; alors, nos recherches auroient pu nous fournir des observations plus étendues et plus circonstanciées. Mais, enfin, j'ai attiré l'attention de nos confrères sur ce point important.

Parmi nos évacués, principalement, il s'est présenté des fièvres quartes rebelles, compliquées quelquefois avec toux, avec embarras dans les viscères du bas-ventre, avec infiltration, et quelquefois aussi avec une éruption d'une nature psorique qui ne jugeoit pas toujours la maladie.

L'air épais et nébuleux, l'humidité de l'atmosphère qui règne pendant cet automne, doit naturellement rendre la fibre molle et lâche, diminuer ou arrêter la transpiration, et voilà sans doute ce qui constitue les causes éloignées de ces fièvres; l'effet de cette constitution atmosphérique qui fait refouler une émanation cutanée si précieuse vers les parties internes, peut être considéré comme leur cause proxime.

Les soldats étoient d'autant plus exposés à

ces sortes de fièvres, qu'il existoit déjà chez eux, une grande disposition aux maladies occasionnées par les fatigues de la guerre; car ces fatigues avoient tellement affoibli leur tempérament, qu'il étoit dénué du ton et de l'énergie nécesssaires pour résister aux causes externes.

Ce qui démontre que ces fièvres tenoient parfois à l'infarctus des viscères abdominaux, c'est qu'il est arrivé que l'écorce du Pérou, administrée sans mélange, a produit de mauvais effets, quoiqu'on ait souvent vu ce remède réussir dans les hydropisies par relâchement, après avoir prescrit en vain tous les diurétiques et les hydragogues.

Les chicoracées, les amers, les savonneux, joints aux incisifs, ont été très-utiles. Ces remèdes avoient l'avantage de remplir à la fois presque toutes les indications; c'est ainsi qu'ils donnoient du ton aux solides, qu'ils facilitoient ou rétablissoient les sécrétions et les excrétions, qu'ils réveilloient la sensibilité par une légère irritation, qu'ils augmentoient réciproquement l'action des solides sur les fluides; et qu'en outre, ils n'étoient pas moins propres à dissoudre l'emp ment des viscèr s du bas-ventre.

Parmi les amers que j'ai employés de préférence, les fleurs de camomille, l'absinthe, les écorces de citron occupent la première place. Quant aux incisifs, c'étoient les pilules savonneuses, le sel ammoniac, le tartre vitriolique, etc.

Voilà comme on s'opposoit aux progrès des obstructions, que l'on prévenoit quelquefois l'hydropisie, et que l'on parvenoit à retarder les accès, ou même à les faire cesser. J'ai aussi administré le quinquina, uni à différens sels, et surtout à l'ognon de scille, contre ces sortes de fièvres quartes, avec un grand succès, de même que contre la leucophlegmatie qui en étoit la suite.

Quoiqu'en général on respectât très-scrupuleusement le mouvement fébrile, il s'est manifesté quelques circonstances où le frisson étoit si long et si fort, qu'il y avoit à craindre que le malade n'y périsse; alors, on a eu recours à la liqueur anodine d'Hoffmann, à la dose d'un gros étendu dans six onces d'eau de laitue ou de safran, à prendre par cuillerée, d'heure en heure, ou de demi-heure en demi-heure. Cette liqueur a aussi été avantageuse dans certaines fièvres quartes opiniâtres qui avoient résisté à tous les fé-

brifuges, et qui appartiennent à des causes qu'il eût été difficile de caractériser autrement qu'à l'aide de la métaphysique des névroses. J'en ai guéri une qui duroit, depuis quatre ans, chez une dame qui en étoit condérablement affoiblie, par ce seul moyen, tandis qu'elle avoit éludé l'action de tous les autres remèdes pendant ce laps de temps. C'est ainsi qu'on dérange, qu'on détruit le mécanisme d'un mode particulier de sensibilité qui produit certaine impression répétée d'une longue habitude périodique.

Quant à la gale, aussitôt qu'elle se déclaroit, l'on se servoit des diaphorétiques pour soutenir l'éruption, en empêcher la répercussion, et pour faciliter l'évacuation de l'humeur hétérogène par les émonctoires de la peau. C'est alors qu'à l'exemple de Sydenham, j'ai employé la serpentaire de Virginie infusée dans le vin, et deux malades furent guéris et de la fièvre et de la gale par ce seul remède. Un plus grand nombre guérissoit seulement de la fièvre, et il falloit recourir ensuite aux antipsoriques pour détruire le virus cutané. Il étoit survenu à un malade travaillé d'une fièvre-quarte, dont les accès étoient très-longs, une éruption galeuse considérable,

à la fin du paroxisme. Au bout de six jours, cette éruption disparut entièrement, pendant un autre accès. Je fis tous mes efforts pour la rappeler. Les diaphorétiques et les bains étant inutiles, je lui fis mettre une chemise de galeux; après quoi on lui appliqua les vésicatoires; rien ne réussit; mais un cours de ventre qui dura vingt-quatre heures, termina la maladie, et il est parfaitement rétabli.

Pour ce qui concerne la toux, j'ai remarqué qu'il ne falloit pas y attacher trop d'importance; et qu'en usant pour la combattre des médicamens accoutumés, souvent le mal empiroit plutôt que de céder; mais qu'en attaquant la cause de la maladie, elle disparoissoit avec les autres symptômes: *Sublatâ causâ, tollitur effectus.* Les vins amers et de quinquina assuroient la convalescence.

Dans les hydropisies qui survenoient à la suite des fièvres-quartes, j'accordois la préférence aux hydragogues qui étoient doués de qualités toniques comme les amers; j'employois aussi le suc exprimé du cresson, du cochléaria et du cerfeuil, administré dans un véhicule diurétique. Quelquefois j'ai fait appliquer des fomentations aromatiques sur

le bas-ventre. — Si cette maladie n'avoit pas été secondaire, et la terminaison d'une fièvre intermittente de longue durée, j'aurois fait pratiquer plus souvent la ponction dans l'ascite; mais les viscères étoient ordinairement trop délabrés; les forces n'étoient plus assez fermes, la masse des humeurs étoit trop dépravée, les eaux d'une nature trop putride pour l'entreprendre utilement; et, dès lors, elle auroit été plutôt nuisible : donc, lorsqu'il n'y avoit pas une indication trop prononcée pour la paracentèse, je me contentois des scarifications avec les moyens internes les mieux appropriés.

J'avois observé des phénomènes absolument semblables en l'an III de la république, dans les hôpitaux militaires de Bruxelles, chez les malades attaqués de fièvre-quarte, qui nous étoient évacués de la Hollande, et plus récemment à l'hôpital de la citadelle d'Alexandrie, situé dans une position très-humide.

Pampelune, le 11 décembre 1810.

Au même.

XXIe ET DERNIER RAPPORT.

Mois de novembre.

Aujourd'hui, que la maladie dominante est devenue infiniment plus grave encore, et plus meurtrière, mon dessein eût été, si les circonstances me l'eussent permis, si j'avois été suffisamment secondé dans mon projet, de vous présenter un rapport exécuté sur un plan plus capable de mériter votre attention, et plus propre à contribuer, quand cela deviendra possible, au perfectionnement du service médical des armées françaises. J'aurois voulu vous offrir un tableau synoptique tracé avec soin des maladies qui ont régné

pendant le mois, en les rapportant à une classification méthodique. Ce tableau auroit été divisé en six colonnes : la première, renfermant les espèces de maladies; la seconde, indiquant le nombre correspondant des malades; la troisième, celui des guérisons; la quatrième, celui des morts; la cinquième, celui des malades restans non guéris; la sixième, formant un aparté fort intéressant concernant les évacués, je dirois même effrayant et susceptible de démontrer jusqu'à la dernière évidence, aux plus incrédules, combien les évacuations sont meurtrières!

Cette manière a l'avantage de placer sous les yeux, non-seulement toutes les espèces de maladies observées pendant le mois, mais encore les succès et les pertes éprouvées. Comme je n'ai fait que très-peu de visites, j'ai proposé mon intention et mon désir à nos confrères, mais je n'ai pas toujours été assez entendu. J'aurois accompagné ce travail de considérations sur les causes générales et particulières qui ont pu augmenter ou diminuer la mortalité, ou la faire porter spécialement sur un certain genre de maladie. J'aurois donné également un aperçu de tout ce qu'on a fait ou voulu faire pour le

bien du service, et pour atteindre à un mieux facile, mais malheureusement presque toujours aussi inutilement sollicité que désiré par nous.

Je ne puis donc que me borner à vous indiquer les maladies observées, à esquisser quelques méthodes de traitement; et je vais faire en sorte de remplir cette partie de la tâche après vous avoir remarqué que, nécessairement, je vous répéterai quelquefois quelque chose de ce que vous avez déjà lu dans mes autres rapports.

Les maladies qui ont régné pendant le mois de novembre, sont quelques fièvres continues bilieuses (méningo-gastriques): un grand nombre d'intermittentes, quelques catarrhes de la poitrine; et parmi ces dernières, plusieurs chroniques avec tendance à la phthisie: plusieurs ictères, beaucoup d'infarctus abdominaux, d'ascites commençantes ou déjà avancées, la plupart compliquées avec l'anasarque. Mais la maladie qui a prédominé, et qui continue de prédominer encore, est la diarrhée atonique simple ou compliquée qui a occupé tant de place dans tous mes rapports, et dont je vais enfin finir par traiter plus spécialement, sans préjudice à tout ce qui a déjà été donné.

La plus grande partie des fièvres a cédé aux fébrifuges indigènes précédés d'un vomitif et d'un ou deux purgatifs.

Le quinquina n'a été employé que très-rarement. M. Lissarague ne s'en est servi que pour combattre une fièvre tierce rebelle aux remèdes indigènes, et une fièvre quarte. Dans ce dernier cas, il a ajouté deux gros de muriate d'ammoniac (sel ammoniac) à une once de l'écorce du Pérou. M. le médecin Riffault n'en a fait usage que dans trois circonstances de fièvres tierces ou doubles tierces, qui résistoient aux autres moyens, et dans deux fièvres quartes ou doubles quartes qui traînoient depuis long-temps. Dans ces deux dernières, il a uni la magnésie au quina, à parties égales. Il assure qu'il n'a jamais vu résister aucune fièvre quarte à ce mélange. On sait que plusieurs médecins militaires de mérite ont également beaucoup recommandé cette méthode.

Il a guéri cinq de ses ictériques, en leur faisant continuer, le temps convenable, la tisanne apéritive aiguisée avec l'acétate de potasse liquide (terre foliée de tartre), après avoir fait précéder un vomitif, et en entremêlant quelques purgatifs. Les toniques ont ensuite assuré la convalescence.

Les embarras abdominaux, quand ils sont simples, cèdent encore à l'administration de la même tisanne, aux pilules scillitiques, au vin scilitique dans l'infusion de camomille, etc. etc.; mais lorsqu'il y a épanchement dans le bas-ventre, ces moyens ne suffisent plus pour dissiper l'ascite survenue à la suite de fièvre. M. Riffault emploie alors, avec assez de succès, une mixture saline ainsi composée : six onces d'infusion de camomille, une once de teinture alcoolique de cannelle et un demi-gros de carbonate de potasse (alcali fixe).

Quant à moi, lorsque l'abdomen est rempli à un certain point, et qu'il ne se présente pas de contre-indication trop marquée, je crois qu'il est avantageux de pratiquer, de bonne heure, la paracentèse; mais lorsque l'infiltration est générale, par suite du dérangement du système absorbant et exhalant, l'atonie fait des progrès rapides, et la maladie marche inévitablement vers une terminaison funeste, parce que la nature n'offre plus cette énergie, cette résistance qu'elle oppose avec tant d'avantage aux maladies aiguës. *Natura*, dit Sydenham, *in morbis chronicis non habet methodum*

tam efficacem, quâ materiam morbificam ejiciat, perindè atque in acutis. Les moyens ordinaires étant alors impuissans, il faut donc recourir à des moyens extraordinaires, qui seuls peuvent laisser quelque espoir de sauver le malade.

Dans ces occurrences fâcheuses et désespérées, M. Riffault a tenté l'application de larges vésicatoires aux cuisses, pour former deux vastes plaies ou isssues, capables de se prêter à un écoulement abondant du liquide épanché dans tout le système cellulaire. Si les malades restent sans fièvre, si les forces digestives se soutiennent, etc. etc., il reste quelque espérance de guérison, comme nous en avons eu deux exemples.

Venons à la diarrhée atonique. Lorsqu'elle existe sans complication grave et qu'il y a absence de marasme, elle ne résiste guère au traitement suivant : d'abord, un vomitif, puis l'usage de l'eau de riz simple, acidulée, gommeuse ou cannelée, et des décoctions blanches, simples ou vineuses ; des lavemens adoucissans, des lavemens gommeux simples ou anodinés, des lavemens astringens, des embrocations excitantes sur l'abdomen, quelquefois quelques légers mi-

noratifs qui doivent être plus ou moins répétés, selon l'indication, composés d'une once de crême de tartre (tartrite acidule de potasse), ou bien de deux à trois onces de tamarin, ou d'une once de manne; d'autres fois, de bols de rhubarbe et de calomélas. Cette manière est très-recommandée par Zimmermann. C'est au praticien éclairé à faire le choix de ceux qui conviennent le mieux, et à les adapter aux circonstances. Vers la fin, des astringens toniques, tels que le diascordium, l'écorce de châtaigne, le simarouba, l'eau de goudron; le vin ou l'infusion de camomille achèvent la cure. La potion ci-après a produit de grands succès : décoction de quinquina, quatre onces; teinture spiritueuse de cannelle, une once; sirop simple, une once, avec le laudanum liquide, à hautes doses. Malgré ce qui doit s'opérer chimiquement de la mixture suivante, on la préconise beaucoup pour en avoir obtenu d'excellens effets; un grain d'opium étendu dans une cuillerée à bouche de bon vinaigre, ce qui peut se réitérer trois à quatre fois par jour; la thériaque dans l'infusion amère ou dans le vin, les vins médicinaux dont il a déjà été question, le bol astringent avec le

cachou, le bol calmant avec l'extrait d'opium, les bols avec le diascordium et l'épicacuanha, les bols d'ipécacuanha et d'opium, l'ipécacuanha à la manière de Pison, n'ont pas été infructueux, de même que tous les moyens répandus dans le cours de cette correspondance, et beaucoup d'autres encore dont je crois inutile de faire l'énumération. L'on auroit désiré pouvoir mettre en usage la poudre de Dover; mais elle n'a guère jamais pu convenir, à cause du défaut de chaleur nécessaire pour en faciliter et maintenir l'action.

On a infiniment vanté la potion suivante, qui a été employée même avec avantage, dans des occurrences fâcheuses : prenez écorce du Pérou concassée, une demi-once; serpentaire de Virginie, deux gros; faites bouillir dans sept onces d'eau pour réduire à six; sur la fin de la décoction, ajoutez fleurs de camomille, un scrupule; laissez infuser pendant un demi-quart d'heure; faites la colature, et ajoutez acétite ammoniacal, un gros; liqueur d'Hoffmann, un demi-gros; élixir de vitriol de Minsich, vingt gouttes : les pilules suivantes ont aussi été recommandées, lorsque le malade peut les digérer :

prenez extrait de quinquina, un demi-gros, camphre, vingt grains; sel de nitre (nitrate de potasse purifiée), un demi-gros; sirop de kina, suffisante quantité pour faire vingt pilules. On s'est aussi servi de l'opiat ci-contre: prenez écorce du Pérou, pulvérisée, une once; myrrhe choisie, un gros et demi; cannelle, un scrupule; miel blanc et sirop de capillaire, de chaque, suffisante quantité.

La confection d'hyacinthe étoit souvent indiquée.

Je me sers encore de l'ancienne expression pour désigner cette dernière composition, malgré qu'il faille convenir que celle qu'on y a substituée nouvellement, c'est-à-dire *électuaire de safran composé*, soit beaucoup plus juste, puisqu'il n'y entre point de pierre d'hyacinthe. Il est toujours bon, toujours avantageux, surtout dans les arts, de rectifier une erreur, et de remplacer par des termes propres, de fausses et trompeuses dénominations.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, je me permettrai de remarquer, quant aux diverses teintures, que j'estime comme assez indifférent, qu'elles retiennent leur dénomination accoutumée, en raison de la couleur

enlevée à la substance en infusion, ou qu'on les désigne sous le nom d'*infusum alcoolique*, ainsi qu'on paroîtroit le préférer aujourd'hui, en raison du procédé au moyen duquel on les obtient. Ce n'est pas là, sans doute, ce qui fera guérir plus de malades, et comme l'opération n'en devient ni meilleure ni plus facile, il me semble que l'on ne gagne rien au change. Si je me suis également servi, dans le courant de cet ouvrage, des mots *oxigène* et *hydrogène*, expressions techniques, introduites par l'immortel Lavoisier, lesquelles, après avoir joui pendant quelque temps de nos hommages, ne vont pas moins disparoître peut-être de la nouvelle nomenclature chimique, par suite des grandes révolutions survenues dans cette science; c'est par l'empire de l'habitude, et voilà malheureusement comme on se laisse surprendre, malgré soi par la routine. Il n'en est pas moins vrai que, d'après de nouvelles et précieuses découvertes, l'oxigène perd aujourd'hui sa réputation, comme base acidifiable, et qu'il se trouve remplacé, en cette qualité, par l'hydrogène, à qui cet honneur doit seul appartenir désormais. Voilà donc un changement qui va faire écrouler, de fond en

comble, les premiers fondemens de la chimie moderne. Au reste, je suis d'autant plus excusable à cet égard, que les expressions qui devront succéder à celles-ci ne sont pas encore parvenues jusqu'à moi. Telle est la fragilité des connoissances humaines les plus brillantes, que les termes consacrés à nos systèmes, et qui leur servent de base, à cause du sens qu'on y attache, s'éclipsent comme eux, après un règne si court, qu'à peine ceux mêmes qui professsent l'art de guérir en étoient-ils tous imbus! Puisse donc la chimie s'avancer toujours vers des progrès utiles, à mesure qu'une étude plus approfondie fait disparoître ses anciennes nomenclatures; car si ces progrès ne consistoient qu'à faire changer les noms, ce seroit trop peu de chose!

Dans tous les cas où il y a marasme et complication grave, ce qui n'est que trop fréquent, les malades succombent presque irrévocablement. Parmi les complications les plus communes, outre les fièvres muqueuses, vermineuses, les fièvres bilieuses, inflammatoires asthéniques, les fièvres intermittentes et rémittentes, les fièvres d'hôpital; outre le catarrhe, le rhumatisme, des obstructions à la rate et au foie, l'hydropisie, le scorbut

et la nostalgie, outre les fistules et les ulcères profonds qui sont quelquefois survenus, il faut distinguer, surtout, une des plus importantes et des plus ordinaires qui consiste dans un certain rapport très - marqué entre l'état de la poitrine et celui des intestins; ce rapport existe quelquefois au point que j'ai vu alterner l'expectoration avec le flux diarrhoïque. Mais au moins, dans tous les cas sinistres, on rencontre toujours un état plus ou moins analogue entre la poitrine et le tube intestinal; ce qui prouve que la poitrine est constamment plus ou moins engagée. Quant à la fièvre qui accompagne la diarrhée atonique, ce n'est guère que celle qui est amenée par ses complications; car, lorsqu'elle est simple, le pouls est plutôt ralenti qu'accéléré, et toujours peu fébrile, puisqu'il ne l'est que par sa lenteur et par sa foiblesse.

On sent parfaitement que ces différentes complications qui appartiennent à la diarrhée dont nons venons de traiter, étoient d'autant plus funestes encore, qu'elles étoient plus graves, comme nous l'avons fait observer, et qu'elles exigeoient un traitement sagement adapté aux diverses circonstances. C'étoit l'écueil ordinaire de toutes nos préparations

pharmaceutiques, Cependant ; dans celles avec la poitrine, lesquelles étoient les plus communes, ainsi qu'il vient d'être rapporté, on pouvoit administrer l'électuaire de scille d'Hippocrate, toujours si recommandable dans ces maladies ; dans celles avec l'état d'inertie et d'atonie extrêmes de l'estomac, des pastilles de quinquina, etc. etc.

Considérations sur les causes générales ou particulières qui, dans nos hôpitaux, font porter la mortalité sur les malades atteints de diarrhée atonique, beaucoup plus que partout ailleurs.

La mortalité a beaucoup augmenté ce mois-ci, et a outre-passé notablement les proportions ordinaires, en sorte que la malignité se plaît à l'attribuer au plus grand nombre de médecins : ce qui semble beaucoup plus commode que de vouloir se prêter efficacement à tâcher de la diminuer, en se concertant avec eux de bonne foi. Elle a pesé principalement sur les diarrhoïques. A quelles causes doit-on attribuer la diarrhée atonique qui attaque le soldat? Qu'est-ce qui la rend si généralement désastreuse dans nos hôpitaux ? Je ne puis toujours que vous assigner les mêmes causes générales, c'est-à-dire, les fatigues excessives des longues marches auxquelles le soldat est assujetti, à un âge où il n'a pas achevé son accroissement; les écarts

de régime, l'intempérance, l'insuffisance ou la mauvaise qualité de sa nourriture, l'usage de vin trop nouveau, et toujours plus ou moins frelaté. Eh ! si les mauvais alimens sont si décidément un poison destructeur dans les hôpitaux, combien ne produisent-ils pas de maladies parmi le peuple indigent, qui ne peut s'en procurer de bons, et combien ne font-ils pas de ravages parmi les soldats, quand les croquans trouvent le moyen de les faire passer, ce qui n'est pas rare ? En outre, l'habitation, l'entassement dans des casernes ou quartiers malpropres, humides, froids, où la paille n'est jamais fournie abondamment ou renouvelée à propos ; les bivouacs, où le militaire est exposé à l'humidité de la nuit, même dans les saisons chaudes ; les fatigues continuelles du service ordinaire, sans compter celles des marches forcées qu'il est obligé de soutenir, pour suivre les mouvemens de l'armée et contribuer à ses diverses opérations, comme il a déjà été remarqué.

Parlerai-je encore des causes morales qui agissent toujours avec tant d'énergie ? Du dégoût du métier, des regrets amers et toujours croissans causés par l'éloignement des personnes chéries, du découragement absolu

produit par le triste pressentiment qu'il ne reverra jamais le village où il étoit si heureux, qu'il n'embrassera plus sa mère ni les autres objets de ses plus douces, de ses plus tendres affections, l'amie de son enfance, la maîtresse de son cœur, qu'il a laissée?

Les causes que nous venons d'énumérer agissent sur les soldats, dans tous les temps, dans toutes les saisons, indépendamment de la constitution de l'air et des variations de l'atmosphère. Elles agissent en affoiblissant le système entier, et amènent ces flux diarrhoïques, déplorables résultats de l'atonie générale. Comme ces causes agissent dans toutes les saisons, les hôpitaux nous y offrent ces maladies seulement plus ou moins nombreuses. On les rencontre donc également en hiver, au printemps, en été et dans l'automne; mais l'hiver doit nécessairement les rendre et plus fréquentes et plus pernicieuses, pour des raisons très-bien senties et déja données. C'est ainsi que dans tous les endroits où j'ai été chargé du service médical, en Allemagne, en France, en Italie et en Espagne, soit à Bruxelles, soit à Loano, à Suze, à Turin ou à Alexandrie, soit à Valladolid, à Aranjuez ou à Madrid, soit à Dax, à Saint-

Sébastien ou à Pampelune et ailleurs, malgré la différence de climat et de température qui existe du Nord au Midi, et à toutes les époques de l'année, j'y ai observé cette diarrhée atonique formant presque toujours la masse des maladies graves; elle étoit cependant moins commune à l'armée d'Italie, et moins encore à l'ancienne armée du Nord; car elle n'a commencé à régner si généralement, que depuis la conscription militaire : donc, voilà la maladie la plus fréquente comme la plus meurtriere aux armées, par des raisons déjà apportées, auxquelles nous allons en joindre d'autres qui vont toutes être démontrées jusqu'à l'évidence.

Si la maladie qui m'occupe n'étoit pas due à des causes qui agissent spécialement sur le soldat, on devroit la rencontrer en même temps dans les hôpitaux civils et chez les particuliers. Pourquoi ne l'y observe-t-on pas? Pourquoi aussi les officiers en sont-ils toujours garans? Parce qu'ils ne sont pas soumis à l'influence des mêmes causes. Cela me paroît suffisamment prouvé.

Les causes qui produisent, chez le soldat, la diarrhée atonique, étant rendues évidentes, il reste à déterminer les causes particulières

qui la rendent si désastreuse dans nos hôpitaux.

Les malades entrent presque toujours, dans nos différens établissemens, épuisés, exténués ; trop souvent ils nous viennent d'évacuations lointaines, après avoir excessivement souffert en route. Combien ont cessé de vivre, avant d'avoir reçu la première visite du médecin !

Les officiers de santé qui, pour se débarrasser de ces malades, dont plusieurs doivent nécessairement succomber, même pendant le trajet, les font évacuer ainsi sur des hôpitaux éloignés, pour ne pas grossir leur mouvement du nombre de ceux qui doivent mourir ; ces officiers de santé, dis-je, manquent essentiellement à leur devoir, et se rendent coupables de la mort des malheureux qui périssent, et qu'ils auroient pu sauver, s'ils les avoient gardés. Mais aussi il arrive non rarement que certains de MM. les commissaires ne veulent pas absolument écouter aucune espèce de représentation, sur la quantité qu'ils veulent faire évacuer, comme j'en ai été tant de fois le témoin, et que les officiers de santé se trouvent ainsi souvent forcés de faire partir, malgré eux, ceux qu'ils

auroient cru en conscience devoir conserver. Que de milliers de malheureux j'ai vus, dans toutes les armées, être victimes de semblables évacuations! Elles sont tellement funestes, quand elles sont faites d'une manière violente, comme elles le sont ordinairement, qu'elles ne devroient jamais avoir lieu que, lorsqu'elles sont impérieusement commandées par la crainte de l'ennemi; car, c'est à cette détestable mesure que l'on peut attribuer, en grande partie, la perte immense des hôpitaux, qui est toujours infiniment au-dessus de celle occasionnée, dans les combats, par le fer et par le feu. Cependant à Alexandrie, en Piémont, j'ai dû coopérer, mille fois en pleine paix, au milieu de la tranquillité la plus parfaite, à désigner avec mes confrères des évacuations forcées qui se faisoient, tous les étés, par l'ordre très-formel et très-impératif de MM. les commissaires des guerres qui ne vouloient écouter aucune représentation contraire à cet égard, quoique cette opération, outre qu'elle étoit infiniment préjudiciable aux malades, et qu'elle les faisoit périr, ne fût-ce qu'à cause des chaleurs les plus cuisantes de la saison auxquelles ils se trouvoient exposés, fût encore ruineuse

pour le gouvernement, en ce qu'elle prolongeoit toujours les maladies, et qu'un grand nombre de ceux qui seroient sortis de l'hôpital au bout de cinq à six jours, en raison de la légèreté de leurs fièvres, qu'elle aggravoit, y demeuroient ainsi au moins quinze jours ou trois semaines, si pas davantage. « Je le répète encore, et ne saurois, » je crois, le dire assez, s'écrie l'auteur de » l'*Ecole de Mars*, la moindre négligence » sur les hôpitaux peut causer un plus grand » dommage que vingt batailles des plus » sanglantes. »

Eh ! que n'ouvre-t-on un plus grand nombre d'hospices dans les endroits même où les malades affluent ? Cela ne vaudroit-il pas mieux, que de les envoyer, sans aucune pitié, expirer à une cinquantaine de lieues plus loin ? Ainsi parle l'humanité, mais trop souvent c'est dans le désert. Je connois les motifs administratifs que l'on allègue quelquefois en faveur des évacuations ; mais est-il de considérations plus chères que la vie des hommes ?

En outre, dans les hôpitaux de cette place, les couchers sont si mauvais, qu'ils ne peuvent qu'empirer l'état déjà si fâcheux des diar-

rhoïques. Le sommeil fuit loin de ces grabats misérables et incommodes, et ne vient presque jamais consoler l'infortuné qui l'invoque en vain. Outre que les fournitures en mobilier sont déjà défectueuses par elles-mêmes, elles sont encore détériorées, tous les jours, par la crasse et l'ordure dont le soldat est couvert quand il entre à l'hôpital. Si on avoit la sage précaution de le faire laver ou baigner avant que de le placer dans un lit, cette mesure seroit aussi économique qu'avantageuse à son rétablissement; elle faciliteroit la transpiration, et feroit trouver un lit plus propre à son successeur.

Ajoutez la froidure et l'humidité des salles où le défaut de poêle empêche d'y entretenir une température de douze à treize degrés (thermomètre de Réaumur), qui seroit nécessaire.

Les autres malades contractent aussi des catarrhes, dans ces grandes salles si froides et souvent si humides, où ils sont si peu et souvent si mal couverts; cette mauvaise influence contribue donc encore à augmenter leurs maux et à les exaspérer. N'oublions pas les effets toujours pernicieux d'un séjour si long-temps prolongé dans les hôpitaux,

pour des hommes déjà considérablement affoiblis par la présence d'une semblable maladie.

De plus, ajoutez la qualité de la nourriture, qui n'est pas assez fortifiante pour des diarrhoïques, qui auroient besoin de crême de riz, d'orge, de fécule de pommes de terre aromatisée, de rôties au bon vin rouge sucrées et aromatisées, etc. etc. Ainsi, la prescription de ces analeptiques qui, administrés avec prudence, influent, d'une manière si marquée, sur l'instauration des fonctions, et qui pourroient être ici d'une si grande utilité, ne peut avoir lieu. Avant le marché passé par M. le commissaire des guerres principal pour l'entreprise, l'on avoit bien la liberté d'administrer ces alimens fortifians si convenables à ces malades; il le savoit, il ne pouvoit l'ignorer, et il applaudissoit, alors, à ces prescriptions, en remarquant, avec raison, que les militaires n'en seroient que mieux. Mais aussitôt après la conclusion du marché général susdit, tout ut dirigé par la plus stricte économie, et il nous le défendit par une lettre officielle la pus impérative et la plus menaçante. D'où vient donc un changement de conduite si

subit ? Mais le réglement défend aux officiers de santé de s'immiscer dans l'administration ; et là, le médecin nécessairement observateur doit cesser d'observer. En vérité, ne diroit-on pas qu'il n'y a là rien qui pourroit influer sur la cure des malades ?

Ajoutez, enfin, le manque de soin de la part des infirmiers, qui, en général, ne prennent aucun intérêt aux soldats souffrans, bien plus qui désirent presque toujours leur mort, et épient, comme des animaux de proie, le moment où ils expireront, afin de se partager leurs dépouilles! Jugez, d'après cela, si les boissons et les médicamens sont jamais présentés à propos ?

Pour comble de malheur, l'obscurité de ces nuits qui semblent ne devoir jamais finir, outre mille autres inconvéniens qu'elle entraîne avec elle dans ces longues salles peu ou mal éclairées, se réunit au froid et à cette absence de soins, si précieux dans ces tristes et pénibles circonstances, pour enlever nos trop débiles, nos trop fragiles diarrhoïques ; car, l'on n'ignore pas combien ces deux premières quantités négatives et débilitantes (le froid et l'obscurité) sont nuisibles à l'économie animale, ni combien le peu de sensibilité et de vitalité

qu'il reste à consumer à ces malheureux, est désagréablement affecté par la privation des impressions excitantes accoutumées de la chaleur et de la lumière ! Aussi, est-ce presque toujours pendant cette partie froide et obscure de la journée qu'ils finissent par s'éteindre tout-à-fait. Mais que ne réclamez-vous ? Eh ! nous ne cessons de réclamer : et non-seulement nos réclamations pour obtenir des objets d'une utilité si pressante demeurent inutiles, mais encore elles sont très-méchamment interprétées par des hommes, la honte, l'écume de la nature, qui ont fait un pacte de séparation éternelle avec le bien ; par des hommes dont toutes les actions, toutes les pensées, étant dirigées vers un seul but, imaginent que tout le monde leur ressemble. Mais non, pour peu que nous leur ressemblerions, ils ne feroient que se répandre en éloges à notre égard !

Faut-il la réunion de tant de causes pour expliquer les ravages qu'exerce, dans nos hôpitaux, la diarrhée atonique, qui partout est une maladie si dangereuse, qu'elle deviendroit immanquablement aussi pernicieuse, que dans nos hospices, sans un concours plus favorable des personnes et des choses

qui environnent les malades? J'estime que s'il étoit possible de leur donner tous les soins nécessaires, avec des officiers de santé assez instruits; de mettre en usage toutes les grandes mesures de salubrité; de prendre toutes les précautions indiquées, ou seulement d'opérer l'heureux changement dont je vous ai déjà entretenu, la mortalité que nous essuyons maintenant diminueroit des deux tiers; ce changement est d'autant plus important, que, si je ne me trompe, c'est aujourd'hui la machine la plus mal montée et avec le plus de contre-sens manifestes; que sans lui on ne fera jamais rien qui vaille, et que toutes les enquêtes que l'on pourra faire sur le service des hôpitaux militaires, tromperont toujours l'effet qu'on s'en promettra, et en produiront toujours un contraire, en ce que les véritables délinquans ne seront jamais atteints; qu'ils sauront prendre les moyens de se couvrir; que ce sera sur le fonctionnaire probe qu'ils déverseront tout le blâme de leurs malversations; dès qu'il ne sera pas assez d'intelligence avec eux, et que s'ils ont eu quelque peu d'inquiétude passagère, ils s'en consoleront bientôt en tâchant de récupérer amplement le temps perdu.

J'ai eu l'honneur de vous entretenir, plusieurs fois, de tout ce que j'avois fait pour améliorer notre service, et vous pressentez ce qu'il resteroit à faire, au moins de plus important et de plus indispensable : ce seroit de changer totalement les lits, et de leur donner les dimensions voulues par le réglement; de distribuer à chaque malade une capote, un bonnet; de chercher des infirmiers plus actifs, plus zélés et plus soigneux des malades; de faire faire les réparations les plus urgentes aux divers bâtimens. Il pleut dans plusieurs, et les croisées n'y sont pas encore arrangées, surtout à Saint-Pierre, où il manque aussi entièrement de matelas, etc. etc.

Plusieurs ouvertures de cadavres ont été faites. On n'y a guère remarqué que ce à quoi on s'attendoit : les parois internes des intestins ulcérées, gangrenées, et en partie détruites, quelquefois contenant plus ou moins d'air; quelquefois le péricarde renfermoit beaucoup de sérosités, etc. etc.

Au milieu d'un semblable état de choses, je suis d'autant plus flatté de ce que vous me mandez d'obligeant et d'agréable, concernant ma manière de m'acquitter de mes

fonctions, et surtout concernant la perte des hôpitaux dont vous m'avez confié la surveillance du service médical, perte qui, ce que vous m'apprenez, a toujours été moindre que celle des autres établissemens de l'armée, malgré toutes les circonstances défavorables dans lesquelles je me suis trouvé, comme les évacuations continuelles de Saragosse et les chaleurs de l'été le plus dévorant, pendant lesquelles elles se faisoient, quoique je n'aie pas été assez heureux pour voir accomplir l'effet de mes plus tendres sollicitudes, et que les améliorations sollicitées par moi, avec une persévérance imperturbable, n'aient pas toutes reçu leur exécution, ce qui auroit rendu mes résultats bien plus favorables encore; je suis d'autant plus flatté, dis-je, de ce que vous m'apprenez de rassurant à cet égard, que cela me prouve que mes soins ne restent pas absolument inutiles et impuissans, et que c'est là mon unique, mais bien douce récompense. Que m'importe, après cela, l'approbation ou l'improbation de ceux dont toute l'étude, au lieu d'être dirigée vers le soulagement des soldats qui succombent à la fatigue sous les armes de leur pays, consiste à spéculer sur

la vie et sur la santé de ces hommes dont le généreux dévouement fait le soutien de l'Etat? Pour détourner l'attention, ils sèment le vent, et ils recueillent la tempête. Là, ce n'est qu'une chaîne de désordre et de corruption, dont tous les chaînons sont si étroitement liés, qu'on ne parviendra jamais à les désunir, que par des moyens extraordinaires. De votre côté, pendant que tout est corrompu, jusqu'à l'opinion, en dépit de toutes les tentatives possibles pour surprendre, pour tromper votre sagesse, la justice prononce.

Non, à travers les sujets de dégoût qui ont été si souvent la matière de mes entretiens, ce n'est pas sans quelque satisfaction que je retrace à mon imagination le témoignage authentique que vous voulez bien me rendre, et que j'y ajoute celui de votre illustre prédécesseur, M. l'inspecteur général; ce n'est pas sans quelque satisfaction que je me rappelle aussi que les résultats satisfaisans dont vous me parlez sont les mêmes que j'ai obtenus depuis dix-huit ans, en sorte que partout la mortalité diminuoit dès que je prenois le service, et qu'elle augmentoit dès que je le quittois.

Si, en suivant un exemple devenu si commun parce qu'il est le plus sûr, je ne servois que par pur égoïsme, je fermerois les yeux sur les causes de la mortalité : comme un motif plus puissant et plus noble m'anime ; que ce motif est l'amour de l'humanité, de la patrie, le désir d'être utile à mes semblables, en voulant ainsi payer de ma personne, dans le sens de l'honneur, tous mes momens sont remplis d'amertume, mais *la mia drittura mi sostienne.*

S'il est quelques officiers de santé, dans le grand nombre qu'il en faut, ne fût-ce que pour remplir les cadres, qui semblent voir tout en beau au milieu du ravage, ils sont vraiment à plaindre ; ils ne peuvent être mus que par la politique d'un vil intérêt particulier ; et loin d'écarter, loin de saper dans sa source le moindre des abus révoltans qui tuent nos malades dans les hôpitaux, ils ne feront qu'aider à leur propagation, loin de la conserver ; ils contribueront, ils serviront d'instrument à la destruction de l'espèce humaine ; en trahissant lâchement la cause du malheureux, ils ne sentent pas qu'il ne lui reste plus d'ami, plus d'appui. Laissons ces âmes de boue. Dès qu'un fonctionnaire, qui occupe

une place quelconque, cesse de songer que ce n'est pas pour lui qu'on l'en a chargé, et qu'il doit s'exposer à tout, s'il le faut, pour la remplir dignement; il est inutile désormais de s'en entretenir, bien que l'espèce en soit devenue si commune.

La vérité, qui marche à pas lents, finit quelquefois par se découvrir, lorsque ceux qui la couvrent d'un voile épais ne peuvent plus le soutenir; mais pendant tout le temps qu'elle reste voilée, que de maux, que de désordres, que de ruines !

J'ai traité des vices de l'exercice de la médecine, tant civile que militaire. La manière dont s'exerce la première, qui, soit par suite d'anciens abus, soit à cause de ceux introduits par la licence, est livrée, depuis la révolution, plus que jamais aux charlatans, aux ignorans, ne prouve guère en faveur des lumières du siècle qu'on s'est plu si généralement à regarder comme plus répandues, tandis que toujours elles ne se répandent que si lentement quand elles renferment un but sûr et incontestable d'utilité publique.

On est honteux, on s'étonne, on s'attriste de voir le Français encore si stupide, encore si souvent dupe et victime de l'ignorance et du charlatanisme, en dépit de la médecine éclairée de notre temps; médecine dont les progrès restent malheureusement perdus pour le plus grand nombre.

Il n'y auroit que l'attention, que la vigilance du gouvernement, sagement dirigées, qui pussent le délivrer des embûches que la cupidité et la mauvaise foi ne cessent de tendre à son aveugle crédulité contre les intérêts de sa santé. Que penser de l'état de la pratique de l'art de guérir, quand on ne voit partout que des saltimbanques, et que l'on sait qu'ils n'ont jamais fait autant de ravage, jusqu'au sein même de la capitale, où sans doute il ne manque pas de médecins instruits? Pourquoi ne pas charger des docteurs honorables de surveiller exactement les désordres qui ont lieu à cet égard, et de présenter chaque mois, avec le relevé général des décès, celui des individus qui sont morts entre des mains ineptes, en y joignant les traitemens absurdes et ridicules auxquels ils ont été soumis? Ce moyen seroit le plus efficace pour éloigner cette peste du genre

humain, et pour détruire le prestige qui accompagne l'ignorance meurtrière, puisqu'il seroit le plus propre à détromper le public, et à lui démontrer combien le mal est effrayant et dangereux pour lui. Enfin, s'il y avoit autrefois des abus dans la manière dont la médecine étoit exercée, nous souhaiterons qu'il y en ait moins aujourd'hui, et que la restauration s'étende jusque sur cette branche importante qui tient de si près à la félicité, à la prospérité publiques.

J'ai donné un aperçu des désordres qui se commettent dans les hôpitaux militaires de nos armées, au détriment de l'humanité; je n'ai fait sentir qu'une petite partie de tous les désagrémens qui y sont attachés à l'exercice des fonctions de médecin; j'ai même passé sous silence ceux qu'il éprouve lorsqu'il est question de choisir des établissemens, et que ses données de salubrité, en ce qui concerne les inconvéniens des localités, ne coïncident pas avec les vues de l'administration, et j'ai omis ce qui a lieu lorsque le nombre des malades venant à diminuer, il faut diminuer celui des hôpitaux dans une place quelconque. C'est alors qu'il arrive que le premier administrateur met à découvert

toute sa préférence, non pour les locaux reconnus les plus salubres, mais bien pour ceux occupés par les économes de sa prédilection (j'ai remarqué ailleurs comment ceux-ci l'obtenoient); et si un médecin incommode, consulté pour la forme, paroît vouloir tenir contre l'arrêté pris d'avance, il est perdu; il a encouru tout à la fois la haine implacable et du comptable favori et du commissaire qui le protége : que dis-je! afin d'éviter toute représentation importune, on a soin, le plus souvent, de ne consulter aucun officier de santé : c'est ce qui peut arriver de plus heureux pour eux. Mais le service.....

S'il pouvoit rester des incrédules sur tout ce que j'ai avancé d'une manière générale, je leur offrirois ma correspondance officielle avec l'autorité, en qualité de chef ou de surveillant; ils y verroient que toutes mes assertions émanent directement des faits.

J'ai ajouté à tout cela l'histoire des constitutions maladives qui règnent plus communément aux armées, ainsi que celles d'une foule de maladies particulières, et c'est là où je m'entretiens plus spécialement avec les médecins.

J'ai parlé de plusieurs écrivains encore

existans. Pinel, et Baume surtout, l'honneur, l'illustre soutien de la fameuse Faculté de Montpellier, n'ont pas reçu le tribut d'éloges qui leur appartient, pour les services réels qu'ils ont rendus à la médecine. Il étoit digne du dernier de désavouer lui-même sa propre doctrine, que, pour cette raison, j'ai blâmée avec peu de déférence; mais pour dire franchement ce que je pense, bien que je sois convaincu que mon sentiment ne sera pas d'un grand poids, à tout prendre je serois presque tenté de préférer son mérite comme auteur et comme professeur, mérite que j'aurois désiré voir mieux récompensé, à celui du médecin illustre qui nous a donné la Nosologie et la Nosographie philosophique. Son système nosologique même, tout défectueux que je l'ai jugé, me paroît appartenir à un génie plus profond; et s'il eût été applicable à l'économie animale, il eût reculé les bornes de la science; car il ne changeoit la surface, que parce qu'il changeoit le fond. C'est un hommage que je me plais à rendre à son talent, en dépit de ses détracteurs jaloux qui restent si loin derrière lui.

Entraîné par les grandes circonstances au milieu desquelles je me trouvois à l'époque

où j'écrivois, je n'ai pu m'empêcher d'ébaucher aussi cette matière ; c'est par là que je débute. On a vu comment j'y ai été amené.

J'ai observé, jusqu'à l'instant même où j'écris, qu'en politique on a donné, et l'on donne encore, en faveur du gouvernement, ce que l'on désire, ou ce qui devroit être, pour la réalité et son sentiment pour le sentiment universel. C'est ainsi que l'écrivain ou l'orateur peint toujours tout en beau, dans l'opinion qu'il adopte, cela quelquefois aux dépens de la vérité, et que celui qui est satisfait se figure trop facilement que tout le monde doit l'être.

Les auteurs des écrits du jour les plus vantés, avec d'excellentes intentions, se donnent quelquefois, sans s'en apercevoir, un faux air de ressemblance avec les anciens orateurs du gouvernement, avec les anciens ministres, dans leurs rapports annuels au Corps-Législatif, sur la situation de l'Empire. Cette manière me paroît d'autant plus maladroite, qu'en comparant le gouvernement actuel avec ceux qui l'ont précédé, depuis un quart de siècle, on trouve une foule innombrable d'avantages réels à faire valoir à sa louange. Jusqu'ici, la France n'avoit jamais

été moins libre, jamais aussi maltraitée, que depuis qu'elle avoit des représentans.

Quelquefois on voudroit trop accorder à l'empire de l'opinion, tandis que, depuis l'assassinat de Louis XVI, jusqu'à l'arrivée de Louis XVIII, on n'a plus fait que la braver, comme on bravoit tout sentiment d'honneur et de vertu.

On ose se récrier de ce que quelques anciens sénateurs n'ont pas été admis à la Chambre des Pairs; mais ces hommes de révolution n'ont-ils pas prouvé à l'Univers qu'ils ne servoient pas pour l'honneur? Dès qu'on leur laisse leur 36,000 fr., est-ce à eux de se plaindre? Mais le sénat *conservateur* ne s'est-il pas couvert d'ingratitude et d'ignominie; n'étoit-il pas généralement en horreur? Que ne demande-t-on plutôt pourquoi il est passé, presque tout entier, dans cette Chambre? Est-ce l'opinion qui l'y a porté? Mais l'opinion le désignoit pour le corps constitué le plus vil qui ait jamais existé. Est-ce pour avoir vendu et livré le peuple français à un aventurier corse? Est-ce pour avoir ensuite lâchement renversé ce souverain de sa prédilection, tandis que personne ne doute que, s'il eût été près de lui, il lui au-

roit sacrifié le triste reste de la patrie? Une conduite aussi infâme méritoit-elle la dignité de la pairie? N'est-ce pas laisser une queue aux temps révolutionnaires? Que devient la morale publique, si long-temps outragée? Mais Louis pardonne..... Il oublie..... Si ce trait sublime, si au-dessus de toute espérance, si digne d'une sainte admiration, ne peut rien sur vos âmes pétries de fiel et de boue, s'il ne peut les toucher, les émouvoir, les attendrir, elles ne sont point faites pour sentir l'âme toute magnanime de Louis; jamais elles ne pourront s'élever jusques-là; sa noblesse demeure trop loin de votre abjection, et plus vous vous agiterez plus vous ferez ressortir sa grandeur et votre petitesse, et votre éternelle ingratitude.

Je souhaite sincèrement que le Français s'attache à son souverain, en raison de ses vertus; c'est là, et là seulement, où j'entrevois le bonheur de la France.

J'ai dit que, sans s'inquiéter de la source impure d'où tout découloit, l'avidité des places, des richesses, des honneurs, des titres et des décorations, avoient rendu l'homme nouveau, qui paroissoit naguère tant épris d'égalité, de liberté, esclave de-

vant le tyran d'Ajaccio. Oui, voilà ce qui a fini par anéantir son jugement, par le séduire, par l'éblouir, par l'étourdir, par le laisser hors de la route de l'honneur, de la droiture et de la raison; voilà ce qui l'a mis tout entier à la disposition du despote usurpateur; voilà ce qui a achevé de le perdre, de le pervertir et de le déshonorer. Celui qui avoit entrepris de le subjuguer, de l'avilir, de le tyranniser à l'aide de ces moyens, l'avoit-il plus mal jugé, sous ce rapport, que ceux qui, en tuant toute morale, tout esprit public, en matérialisant son âme, l'avoient cru assez vertueux pour songer à en faire un peuple républicain, sans nul autre intermédiaire? J'ai dit qu'il n'y avoit désormais rien de bon à espérer de ces gens-là, qu'ils ne seroient propres qu'à faire perdre toute espèce de confiance au gouvernement ainsi qu'à le discréditer.

Que ne savoient-ils que plus un peuple est démoralisé, plus il est dominé par l'égoïsme, par toutes les passions ensemble, moins il est fait pour la liberté!

Voilà pourquoi le Français, jadis si loyal, avoit à peine proclamé la république, avoit à peine combattu pour elle, avoit à peine

juré de vivre et de mourir libre; que déjà il combattoit pour l'esclavage, pour l'ambition effrénée du tyran le plus cruel, le plus farouche qui ait jamais paru, et pour porter les mêmes fers à toutel'Europe. Que devoient penser les nations voisines, que nous ne laissions plus libres d'avoir un maître de leur choix, quand elles voyoient ces mêmes hommes qui étoient entrés la veille sur leur territoire, comme pour les embraser au feu de la liberté, venir les forcer à recevoir un étranger abhorré à la place du prince de leur prédilection? Ils en rougissoient pour nous! Eh! pourquoi tant se gendarmer aujourd'hui? Ont-ils donc pensé qu'au moment où nous en sommes, il n'y auroit qu'eux encore qui oseroient élever la voix? N'auroient-ils pas été beaucoup mieux avisés, s'ils n'avoient pas provoqué si fortement la nôtre? Ah! ils se sont trompés; ils se croyoient encore à l'époque de leur triomphe, à l'époque de la terreur, de la tyrannie, où toute voix pure et honnête étoit étouffée sur-le-champ par leurs frénétiques clameurs.

Mais aujourd'hui qu'il n'y a plus de terreur, plus de tyrannie, la vérité seule suffit pour les confondre et pour les atterer; mais

aujourd'hui une époque plus heureuse sourit à nos regards; et s'il est encore des faveurs, s'il est encore des distinctions, elles ne seront plus le partage de l'intrigue, de la bassesse, du crime et de la trahison : elles ne seront plus accordées qu'au mérite réel et reconnu ; elles feront renaître la vertu. Non, non, elles ne serviront plus à affermir le despotisme, malgré les lois.

L'absence du patriotisme qui faisoit qu'on subissoit le joug d'un Corse, favorisoit tous les intrigans étrangers qui nous ont été si pernicieux. Le patriotisme renaissant devroit les éloigner du service français. Il est temps que les emplois deviennent le patrimoine des anciens serviteurs indigènes les moins fortunés; rien ne prouvant mieux leur délicate probité que le défaut de fortune, cet hommage à la moralité est digne du règne du père du peuple. C'est ici que devroit peser la responsabilité des ministres. Lorsqu'il est question de restituer aux émigrés ce qu'ils ont perdu, on n'entend que des propositions qui s'écartent toutes plus ou moins de la justice. Que ne fait-on supporter cette charge par les représentans qui ont porté la loi expoliatrice; au moins cet exemple seroit propre

à empêcher les législateurs actuels et futurs de violer les principes les plus sacrés, pour satisfaire leurs malheureuses passions. Viendroient ensuite ceux qui ont profité de cet étrange déplacement de prospérité. Est-ce le peuple, déjà trop fatigué de toutes ces infamies, qu'il faut toujours punir des fautes de ses mandataires infidèles? Dans notre pays, la justice ne pourroit-elle plus jamais atteindre la source, les auteurs du mal? Pauvre France, au point où tu en es, tu ne peux donc plus réparer un tort, que par un autre tort.

Quant à la charte, bien qu'on fût autant dégoûté de constitution que de république, la plus belle prévention existe en sa faveur, puisque c'est l'œuvre du Roi. Quoi qu'il en soit, c'est au temps plutôt qu'aux raisonnemens, à nous apprendre si c'étoit effectivement, comme je me plais à l'espérer, ce qui convenoit le mieux à la situation de notre pays, à son caractère, à son génie et à ses mœurs. Mais il ne suffit pas de posséder une charte libérale, l'essentiel est d'avoir des hommes capables de la protéger et de la défendre. Voilà ce qui nous a toujours manqué depuis notre révolution; car un vil intérêt particulier l'a toujours emporté, chez

nos prétendus philosophes, chez nos nouveaux hommes d'Etat, sur toutes les autres considérations. Aussi, pour la conservation de la constitution que le Roi nous a donnée si généreusement, c'est en lui seul que je mets toute ma confiance ! S'il en étoit autrement, l'exemple du passé me feroit trembler pour l'avenir. C'est sur la sagesse, sur les vertus de Louis et de sa Famille, c'est sur l'amour qu'ils ont voué au peuple français, que je me repose entièrement. Puisse cette confiance s'étendre avec le temps ! En attendant, puis-je avoir une plus belle garantie ? Oui, c'est à ce génie réparateur, qui sait apporter des remèdes si doux à tous nos maux; c'est à Louis-le-Désiré qu'il étoit réservé d'offrir au monde ce grand, ce sublime spectacle d'un monarque puissant qui, après avoir apporté la liberté à son peuple opprimé, sait la respecter et la défendre contre toute attaque.

Sans doute j'ai avancé quelques vérités fâcheuses pour ceux qui en sont les objets ; au moins je n'ai particularisé qui que ce soit. C'est ainsi qu'au risque de passer pour un esprit chagrin, j'ai voulu faire mieux ressortir tout le prix de ce qui nous a été rendu;

mais pour chagrin pourroit-il encore l'être, depuis le retour de la Famille chérie qui nous gouverne légitimement? Au reste, on ne peut être plus nuisible à son pays que lorsqu'on y loue effrontément ce qui ne mérite que blâme, mépris et indignation.

Aujourd'hui même si je n'approuvois pas toutes les mesures du gouvernement, je ne pourrois m'empêcher d'en respecter le motif, dans la persuasion où je suis que son chef est plein des meilleures intentions, et qu'un bon père a remplacé un monstre exécrable, épouvantable.... Auguste Famille de France, tu n'as été proscrite qu'à force de tes vertus!

Enfin, si certaines de mes allégations paroissent trop sévères à quelques-uns, qu'ils aillent chercher l'esprit conciliateur présenté depuis peu de si bonne grâce et avec tant de charmes par l'un des plus brillans écrivains de nos jours; et si, après cela, il est encore des frondeurs et des mécontens, loin de croire que c'est l'amour du bien public qui les anime, croyons ou que c'est le remords qui les tourmente, ou que ce qui les chagrine davantage, c'est de ne pouvoir plus jouir du désordre; c'est de ne pouvoir plus opérer, selon leur bon plaisir, tous les maux qu'ils

répandoient à profusion sur la France; c'est qu'ils sont au désespoir de la voir plus heureuse. Ah! songeons à ce qu'ils ont fait d'une nation qui, sans tous les obstacles apportés par leurs passions, par leurs infâmes manœuvres, par leur corruption, par leur dépravation, marchoit à si grands pas vers toutes les prospérités!

C'est avec d'autant plus de satisfaction que, depuis l'heureux retour de notre père bien-aimé, nous voyons que tout prend une direction plus sage et plus favorable. Cette salutaire influence ne peut que nous consoler, que nous rassurer; et nos sentimens de gratitude vont sans cesse trouver la vraie source à laquelle nous devons une amélioration générale si palpable. C'est à elle qu'il faut attribuer le bon esprit qui anime maintenant les deux Chambres; tant les qualités du souverain doivent avoir de puissance désormais sur les mœurs, sur les opérations du gouvernement, et sur les destinées de la patrie!

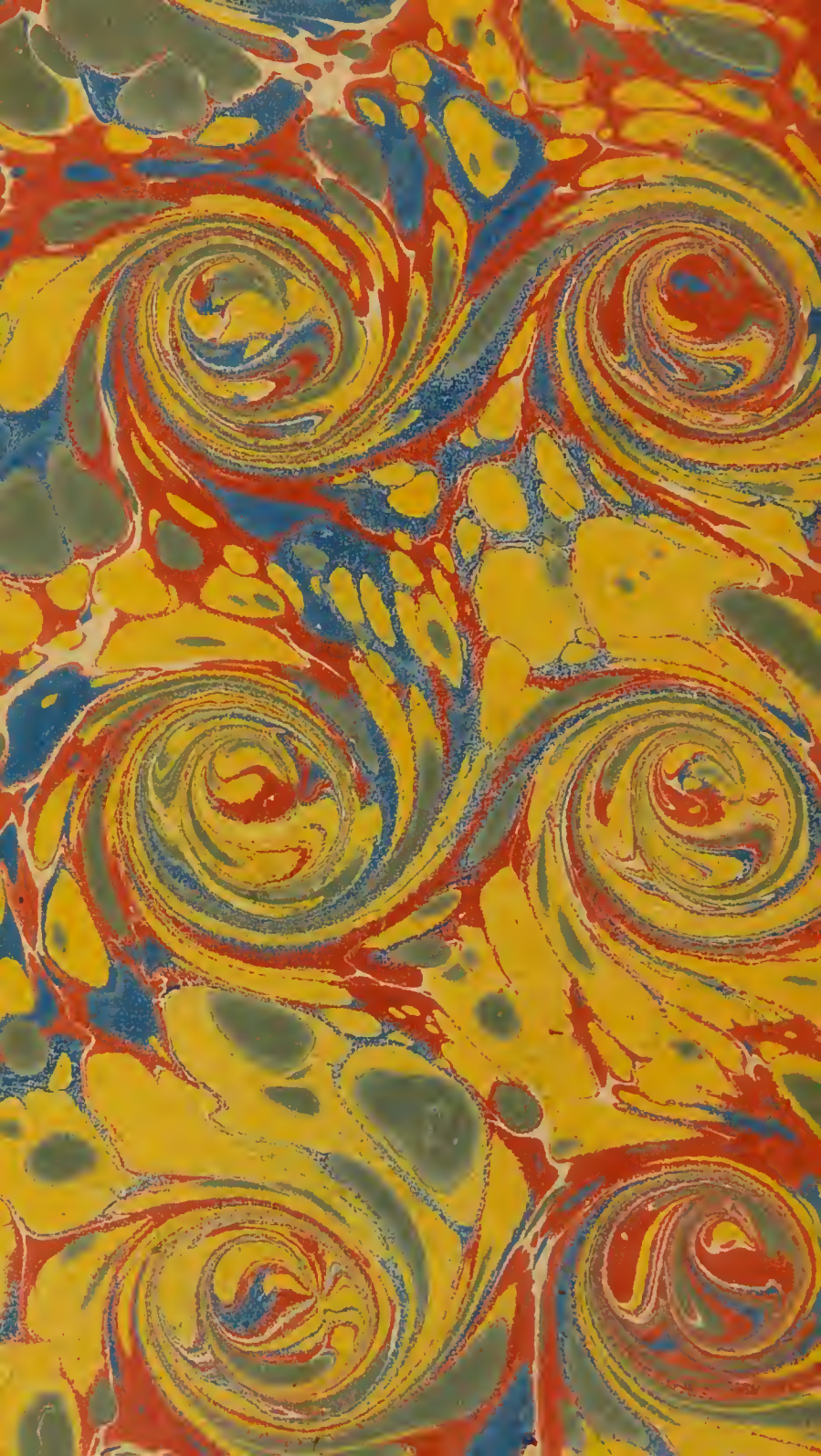
Oui, si partout tout tend au rétablissement de l'ordre et de la justice; si l'on redevient équitable envers ceux que nous ne voulons plus appeler émigrés, n'en doutons pas un

instant, on le sera également envers tous les Français, envers tous ceux de la grande famille qui ont souffert, qui ont été victimes innocentes de lois absurdes et barbares, en l'absence du pouvoir légitime qui s'occupe sans relâche à guérir toutes nos plaies, à réparer toutes les injustices; et ceux-là aussi qui ont supporté des remboursemens fictifs peuvent espérer qu'on viendra à leur secours et qu'ils seront justement dédommagés. Louis embrasse tous ses enfans d'un seul et même embrassement.

Avenir délicieux que j'aperçois dans le lointain, et qui se développe à ma vue, après tant d'orages et de tempêtes, je te salue! Je te salue, illustre législateur, qui le prépare avec tant de sagesse et de prudence! Je te salue, ô toi dont la présence pouvoit seule faire oublier nos angoisses, et ramener le calme, la paix et le bonheur!

FIN.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

BRITISH MEDICAL Library ASSOCIATION

Q5